



LES SOIRÉES

DU

GAILLARD D'ARRIÈRE.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LES SOIRÉES
DU GAILLARD D'ARRIÈRE,

PAR A. JAL,

Auteur de l'*Archéologie navale* et des *Scènes de la vie maritime.*

2

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS
PÉTION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE EUGÈNE SUE, ALEXANDRE DUMAS, CHARLES DE BERNARD, ETC,
11, rue du Jardinet.

—

1847

La Navie du Roi de Sicile.

— 1390. —

I.

Deux rois presque enfants prétendant au même trône; deux reines veuves, ambitieuses parce qu'elles étaient reines et mères, intriguant pour assurer la couronne à ces deux princes; deux papes, appuyant chacun les prétentions de l'un de ces monarques sans royaume, au profit desquels se battaient deux partis puissants de noblesse et de peuple : tel était l'état des choses pour Naples au commencement de l'année 1390.

En 1386, Marguerite, mère de Ladislas, possédait réellement Naples; c'est-à-dire que du château de l'OEuf, où la tenait assiégée la crainte de toute entreprise contre la ville par les Angevins, elle dirigeait le conseil, établi sous le nom du *bon gouvernement*, au nom du fils de Charles III de Duras.

Veuve du roi Louis I[er] d'Anjou, mort à la fin de 1384, après avoir nommé par testament son successeur à la couronne de Naples, Louis duc de Calabre, son fils aîné, à qui il avait donné les comtés de Provence et du Maine, les duchés de Touraine et d'Anjou, Marie était à Marseille avec Louis II, jeune garçon plus âgé de trois ou quatre ans que son compétiteur Ladislas. Elle attendait que les événements fixassent les irrésolutions de son fils, et que l'heure sonnât où le souverain légitime de la Sicile irait se montrer à ses partisans, qui chevauchaient par le royaume de Naples, bien décidés à tenter quelque grand coup.

Le pape Urbain VI, soutien de la maison de Duras, venait de mourir; mais le Napolitain Pietro Tomacelli avait été élevé sur le saint siége par les cardinaux romains, et Boniface IX s'était déclaré pour Ladislas.

A Avignon, Clément VII tenait le parti de Louis II; il était le pape des Angevins. Marie et

Louis lui avaient prêté foi et hommage, après que la reine, soumise par nécessité, eut consenti, elle tutrice naturelle de son fils, à prier Clément VII d'accepter la tutelle de Louis d'Anjou, et de se porter le défenseur des droits de cet orphelin royal. Le pape, qui avait exigé que Marie fît devant lui cet acte d'humilité, s'était montré satisfait, et pour soutenir les espérances des Angevins, moins peut-être pourtant que pour lutter d'autorité avec le pape des Duras, il avait donné solennellement, dans un consistoire, l'investiture du royaume de Naples à Louis II, et lui avait remis l'étendard béni, signe de la protection sacrée dont la papauté daignait couvrir les monarques temporels.

Ce n'était pas tout ce que Clément VII avait fait pour le fils de Louis Ier. Le jour de la Toussaint de l'année 1389, dans son palais d'Avignon, en présence du roi de France, d'une cour d'illustres seigneurs français, angevins et provençaux, et d'un concours nombreux de cardinaux et de prélats, le pape avait sacré roi de Naples et de Sicile ce jeune homme, qu'il était temps à la fin d'opposer au fils de Marguerite ; ce pupille de l'une des deux tiares, que la voix d'une faction vaillante, maîtresse de Naples après une bataille, appelait depuis long-temps déjà, mais appelait en vain.

A ce sacre, qui était pour le successeur d'Ur-

bain VI comme un défi jeté par la chancellerie d'Avignon, Boniface IX répondit tout de suite par un couronnement.

Marguerite et Ladislas s'étaient enfuis sur une galère du château de l'OEuf, que menaçait l'armée du vice-roi, grand-connétable, Thomas Sanseverino, et s'étaient retirés à Gaëte, resté fidèle aux Duras. Boniface leur envoya le cardinal de Florence, son légat, et celui-ci, au nom du pape de Rome, proclamant Ladislas seigneur, maître et légitime souverain de Naples, lut la bulle qui lui donnait l'investiture du royaume; et, après les onctions saintes, posa sur sa tête une couronne que les foudres romaines se chargeaient de défendre contre les foudres de Clément VII. C'était le 8 mai 1390.

Ce coup auquel, dans une guerre de la nature de celle que se faisaient deux pontifes jaloux, devaient bien s'attendre les Angevins, fut sensible aux partisans de Louis II, et sans les abattre, leur fit pourtant comprendre qu'il fallait prendre une détermination sérieuse, et marcher vite à un dénouement qui ruinât à jamais les espérances de Ladislas.

Au reste, le temps pressait. Le fils de Marguerite faisait des progrès; le peuple savait Louis II faible, il connaissait les divisions que le remplacement impolitique de Sanseverino par le seigneur

de Montjoie, en qualité de Vice-Roi, venait de jeter parmi les chefs du parti angevin. D'ailleurs, Montjoie, hautain, vaniteux et dur, indisposait les esprits, il s'aliénait la noblesse sans se faire aimer de la bourgeoisie, et cette conduite allait jeter dans les rangs des Duras bien des gens que la sagesse de Sanseverino avait su gagner au prince de la maison d'Anjou.

D'une cause défaillante, le peuple passe bien vite à celle qui se relève par l'énergie de ses promoteurs et la direction prudente de sa conduite. Les amis de Marguerite et de l'héritier de Charles III marchaient unis et d'un même pas au but, qui semblait promettre la fin d'une guerre dont on commençait déjà à se lasser; les jalousies se dissimulaient assez habilement dans la petite cour de Gaëte; on savait se masquer, au moins pour ne point trahir ce que des rivalités, toujours actives autour d'un prétendant, portent avec elles de haines et de troubles. Cela ralliait la foule à l'étendard de Ladislas.

Long-temps on avait pu douter : Urbain VI avait bien reconnu le fils de Charles, mais quoiqu'il ne reculât devant aucun acte d'une autorité hardie, il semblait qu'il eût craint de consacrer l'enfant de dix ans que, le 25 février 1386, une partie de la population avait proclamé roi dans les rues de Naples. Clément VII n'avait pas

hésité, lui, quand le temps était venu, de faire un roi au nom de la sainte église; et l'assurance que le pontife avignonais avait montrée en cette occasion avait conquis au trône incertain de Louis II beaucoup de ces hommes que l'événement décide, quand il a quelque chose qui impose par sa grandeur au moins apparente. Mais voilà que Boniface entrait largement dans la carrière de l'antagonisme ouverte par le schisme; il ne voulait pas rester en arrière quand il voyait Clément marcher avec audace; il était jeune comme Clément, et il se décidait promptement comme lui et contre lui.

Où était donc l'autorité? A quelle voix fallait-il obéir? Boniface faisait ce qu'avait fait Clément VII! Il y avait deux rois sacrés par deux pontifes. Mais où était l'usurpateur d'entre ces rois présentés par des hommes qui avaient peut-être le même droit? Car ce qu'on ne savait guère, c'était quel était en effet le schismatique, de Robert de Genève ou de Pietro Tomacelli. Combien de croyances étaient ébranlées dans ce peuple que des intérêts particuliers n'attachaient ni à Pietro ni à Robert; qui voulait bien un roi, mais qui ne pouvait se décider pour Louis II ou pour Ladislas, parce qu'il voyait l'église partagée comme la noblesse sur le choix à faire. A la tête de chacun des partis, il y avait de fortes convictions, de hauts intérêts

engagés ; mais entre eux était une masse flottante, composée d'indifférents ou de craintifs, passant alternativement de l'un à l'autre côté, selon qu'elle voyait le succès probable. Cette masse, que les promesses ou quelque événement pouvaient conquérir en partie, les dissidences survenues dans le camp de Louis d'Anjou l'avaient inquiétée, découragée ; le couronnement de Ladislas l'avait ébranlée bien plus encore. Le fils de Marie de Blois avait un représentant dans Naples, mais ce représentant n'était pas aimé, et la maison de Duras voyait ses chances grandir chez les citoyens que Montjoie avait désaffectionnés. Le moment était donc critique pour les Angevins ; il n'y avait pas de temps à perdre. L'hésitation compromettait l'avenir, et dans cet avenir, si l'on n'était ni assez hardi ni assez habile pour se le faire propice, que de sang versé par les réactions, que de vengeances, que d'exils !

II.

La noblesse s'assemble, ou du moins, de la noblesse, tout ce qui porte les couleurs d'Anjou. Montjoye préside cette réunion, où paraissent Sanseverino et tous les siens, les hommes les plus influents du royaume, les hommes que Montjoye a le plus aigris, le plus cruellement offensés. A la porte du palais où le vice-roi a convoqué les Angevins, Thomas Sanseverino a déposé pour quelques instants le souvenir d'une disgrâce imméritée; il prend la parole pour exposer l'état des affaires du roi légitime, et son discours, plein de modération en ce qui le concerne, plein de chaleureux dévouement pour un prince qui l'a injustement sacrifié, reçoit un applaudissement

universel. Sur sa proposition, on décide qu'on députera auprès du jeune Louis : pour le prier de venir sans retard à Naples fortifier de sa présence les troupes qui vont avoir à combattre bientôt; pour démentir aussi les bruits perfides qu'une politique ennemie fait courir dans l'intention de détacher de lui une partie de ses sujets, ralliés par des espérances qui s'affaiblissent, hélas! chaque jour.

Mais qui députera-t-on? Tout ce qu'il y a d'illustre par la naissance, le crédit, l'autorité ancienne, les services rendus à la maison d'Anjou peut briguer l'honneur d'aller porter aux pieds du roi et de sa mère les vœux des nobles napolitains; cependant, une lutte de vanités ne vient pas traverser un projet dont l'issue importe à tous. On offre à Thomas Sanseverino une mission que personne ne refuserait sans doute; il s'en excuse. Sa présence pourrait sembler un reproche fait à Marie de Blois, et il ne le veut pas; il ne veut pas avoir l'air d'aller braver un enfant de treize ans auprès de qui on l'a desservi, et qu'il respecte trop pour vouloir lui porter un conseil qui, venu de sa part, aurait peut-être le malheur d'être pris pour une leçon sévère offerte par un mécontent sans générosité.

Quand il a fini de parler, se réservant toutefois d'appuyer la prétention qui lui semblera légitime,

un chevalier se lève, négligeant de s'informer si, avant lui, quelque autre n'a pas de proposition à faire, et sans attendre que Montjoye lui donne le droit de haranguer au milieu de l'assemblée. Ce chevalier est jeune, ardent, enthousiaste; la flamme brille dans ses yeux, le sang bout dans ses veines et colore son visage, sur lequel on a pu lire, tant qu'a duré le discours de Sanseverino, l'impatient désir d'une ambition qui veut se faire jour.

« — A jeune roi, jeune ambassadeur, messires, dit le chevalier d'un ton fier et animé. Envoyez-moi à Louis II, et je jure les saints et madame Marie, la mère de notre Sauveur, que je l'amènerai au milieu de sa fidèle noblesse. Il faut à votre envoyé du courage, on sait si j'en ai manqué depuis six années; il lui faut l'art de persuader, soyez sûrs que je ne manquerai pas d'éloquence : mon dévouement à une cause sacrée m'inspirera les paroles qui portent avec elles la conviction. Je suis bien jeune — les dignes vieillards que je vois assis devant moi vont me faire une difficulté de mes vingt ans, j'y ai compté; — mais pourquoi m'opposerait-on mon âge? A quatorze ans j'ai pu m'élancer sur une galère, que j'ai pu commander à quinze. Le métier de la mer mûrit vite la raison, croyez-le bien; il y faut autant de sang-froid que d'intrépidité, autant de prudence

que de résolution. Un bon corsaire peut mener à bonne fin une négociation délicate aussi bien qu'il conduit une chasse difficile contre un navire marchand, une surprise contre une île ou un point de la côte qu'il veut dévaster. Bon corsaire, vos seigneuries voudront bien reconnaître que ce titre peut être le mien; tout ce qui navigue dans la mer d'Adria et dans l'archipel grec, tout ce qui tourne sa voile aux vents, de Barcelonne à la côte africaine, tout ce qui trafique avec Chypre, la Palestine et l'Égypte, vous dirait, messires, s'il est une bannière plus redoutée que celle dont les couleurs brillent au flanc droit de mes galères subtiles. J'ai déjà entrepris beaucoup, et, soit dit sans orgueil, j'ai beaucoup exécuté. On me craint partout, et cette crainte doit servir mon ambassade. Naples a des capitaines illustres que j'estime avec vous; leurs nefs et leurs galères savent se faire respecter, j'en conviens; mais, si entre eux et moi vous aviez à choisir pour une mission maritime, lequel voudriez-vous me préférer? Je ne suis pas ici pour feindre une modestie à laquelle vous ne croiriez point, et qui, d'ailleurs, serait déplacée; non, il n'est pas un nocher napolitain, pas un corsaire qui l'emportât sur moi dans votre esprit. Vous n'hésiteriez pas, s'il fallait prononcer entre ces hommes, dont les noms sont sur vos lèvres, et le corsaire de vingt ans qui vous parle. Eh bien!

la mission dont il s'agit, un comite seul peut la remplir, et voici pourquoi. Gaëte saura bientôt que Naples a député auprès de Louis II d'Anjou; faire enlever notre Roi sera alors toute la politique de Marguerite. Qui entreprendra cet enlèvement? Des galères hardies, bien armées; des galères napolitaines dont les nochers et les comites ont épousé la fortune des Duras, et qui, il faut bien l'avouer, sont des mariniers aussi habiles que braves. J'ai grande confiance aux Provençaux qui ramèneront le roi; mais, dussiez-vous me taxer de folle outrecuidance, je dirai que j'ai encore plus de foi en mon adresse, voulez-vous que je dise: en mon bonheur? Si les gens de Gaëte attaquent les galères de Marseille, bien qu'elles portent un monarque, sacré par notre saint père Clément VII, et un étendard bénit par ce pontife légitime, j'ai peur que les Provençaux ne fassent pas pour la cause angevine tout ce que je pourrais faire. En un mot, je réponds du Roi si je vais le chercher; j'en désespère si vous confiez à quelqu'autre le soin de l'amener à Naples. J'ai fini, messires, ne méprisez pas ma proposition. Nommez-moi votre ambassadeur auprès de Sa Majesté, et, avant un mois, la proue de la galère royale se sera mouillée dans les eaux du Sebetto. »

Celui qui vient de s'exprimer avec cette franchise orgueilleuse, et dont les paroles, écoutées

en silence, causent à toute l'assemblée une surprise indéfinissable, est, comme il vient de le dire lui-même, un homme de vingt ans, noble, puisqu'il a été convoqué à cette réunion de la noblesse du parti angevin, hautain, énergique, entreprenant, qui, depuis peu d'années, s'est acquis une grande renommée par ses coups hardis sur mer, ses luttes vigoureuses contre les navires sarrasins, ses exploits chevaleresques dans des guerres entreprises par lui seul et pour son compte, avec des forces qui n'ont jamais consisté qu'en deux ou trois galères. Il se nomme Balthazar Cozza, et son nom, qui a déjà de l'éclat en Italie, son nom, que les navigateurs marchands ne prononcent qu'en tremblant, ce nom aura bientôt un immense retentissement dans le monde chrétien. Car Balthazar est ambitieux; de grandes richesses ne peuvent lui suffire; c'est le pouvoir suprême qui est le but auquel il vise. Laissez-le faire, et, avant dix ans, il sera sur les degrés d'un trône; sa cotte de mailles, il l'aura échangée contre la longue cape de pourpre du cardinal; il aura jeté au loin le casque de fer pour se coiffer du chapeau rouge; il aura quitté la mer pour affronter les tempêtes de la vie politique. Et il ne s'arrêtera pas là : saint Pierre fut pêcheur, pourquoi le corsaire ne serait-il point comme Pierre vicaire de Jésus-Christ? S'il a guidé à travers les

écueils de l'Archipel sa galère menacée par les vents furieux, pourquoi ne guiderait-il pas le vaisseau de l'église chrétienne, ballotté par les orages du schisme, à travers des dangers où il est au moment de périr sous les directions contraires de deux pilotes que les passions intéressées opposent l'un à l'autre? Puisqu'il y a deux papes, pourquoi ne serait-il pas l'un de ces papes? Pourquoi, d'ailleurs, n'y aurait-il pas trois papes, puisqu'il y en a deux?.. Rien ne l'arrêtera une fois qu'il aura fait le premier pas dans cette voie, plus périlleuse que celle où il a poussé long-temps ses heureux navires; il marchera droit au pontificat, et lui-même, aux yeux des cardinaux irrésolus, se couvrira de la chlamyde de saint Pierre: esprit audacieux qui sait pour qui la fortune réserve ses plus hautes faveurs.

La tiare est encore bien éloignée de lui; mais cet éloignement n'effraie point Balthazar Cozza; il comprend qu'il ne peut escalader le saint-siége comme il escalada plus d'une fois les hautes murailles des nefs pisanes ou grecques ; mais, quand il en sera temps, il l'investira avec tant de prudence et de si près, qu'il y montera ensuite par surprise, par force, ou naturellement, qu'importe? ce dernier pas-là ne saurait l'inquiéter.

Pour être en mesure de toucher bientôt ce port, — hélas! ce n'est point le calme qu'il y doit

trouver! — il faut qu'il parte, il faut qu'il cingle à toutes voiles, louvoyant au besoin, mais toujours l'œil au but. L'éclat que projette au loin la triple couronne est le phare qui éclairera sa route, le point sur lequel il gouvernera. Son plan est arrêté, et nul n'est encore dans son secret que l'amitié ni l'amour ne pourraient lui arracher. Connu par ses faits d'armes, il a besoin que le monde le connaisse encore par une position éminente, qui fasse peut-être oublier un peu le corsaire; les suffrages de la noblesse, quand il s'agit de la représenter auprès du roi, lui importent donc beaucoup. S'il est choisi, Naples l'aura fait sortir de la foule des hommes de guerre et l'aura porté sur la scène politique où il se prépare un rôle si important : c'est ce qui explique la vivacité de sa parole, et l'arrogance du parallèle qu'il vient d'établir entre les comites napolitains et lui.

Au silence étonné qui a accueilli sa harangue succède une rumeur, du milieu de laquelle s'élèvent en se choquant des mots flatteurs et des épithètes railleuses. Cozza ne s'était pas trompé; les vieillards trouvent étrangement téméraire une demande, dont la prétention, n'est à leurs yeux que faiblement appuyée par une gloire qu'ils ne veulent pas nier, mais qui ne saurait être un titre au choix que la noblesse va se faire d'un représentant.

Convient-il qu'un jeune homme aille parler à un roi enfant des intérêts du royaume malheureux? Quelle autorité pourraient avoir les enseignements politiques donnés par un corsaire sans expérience des intrigues de partis, qui connaît à peine le cœur humain et ne sait peut-être pas même l'histoire toute récente des événements qui ont préparé la situation actuelle du pays? Le Roi, d'ailleurs, ne devra-t-il pas trouver singulier, lorsqu'il y a parmi la noblesse des chevaliers dont le nom a sonné maintes fois à ses oreilles, qu'on députe auprès de lui quelqu'un qui, si noble qu'il soit, n'a probablement jamais été nommé devant sa majesté, entre les seigneurs qui se sont compromis pour la maison d'Anjou?

A ces objections, les amis de Balthazar Cozza répondent avec chaleur. Balthazar sait se contenir d'abord; mais bientôt il éclate, et demande qui donc on lui préfèrera pour le message qu'il s'obstine à représenter comme une véritable entreprise de mer. Cette interrogation, faite du ton d'une hauteur arrogante, soulève de nombreuses ripostes; on s'irrite, on s'emporte; Montjoye n'est plus maître de l'assemblée tumultueuse; mais il en appelle à l'union qui fait la force des partis menacés. En vain il fait parler son autorité de vice-roi, Balthazar a causé un trouble qu'une voix puissante pourra seule calmer.

Thomas Sanseverino se lève alors. Thomas compte, sinon parmi les vieillards, du moins parmi les hommes graves dont une longue habitude des affaires a mûri la raison. On s'est habitué à respecter ses opinions, toujours fondées sur une connaissance approfondie des hommes et des choses. Cette fois il a peine à obtenir le silence; cependant l'impression qu'il a produite au commencement de la séance n'est point effacée encore, et elle va le servir en ce moment. Ce n'est pas pour lui qu'il veut parler; il n'aurait qu'un mot à dire, et, par acclamation, il serait désigné à l'ambassade; ce mot, il ne le dira point quoiqu'on l'en presse. Il veut ramener au calme les esprits irrités; il veut faire rentrer aux fourreaux les glaives qu'on a déjà tirés, et qui, menaçants, s'agitent en l'air; il veut en même temps donner satisfaction à ce qu'il croit un besoin du moment, et il est d'autant plus animé à le vouloir qu'il a vu ses ennemis obstinés à ne le vouloir pas.

« — Quand le parti de la maison d'Anjou a besoin de tous les bras, faut-il décourager les plus forts, les plus hardis, les plus jeunes ? Est-ce une conduite politique que celle-là ? Ne risque-t-on pas de rejeter dans les rangs de l'armée de Ladislas des hommes dévoués qui ont embrassé chaudement la cause de Louis II, en éloignant des honneurs

qu'il brigue, avec trop de superbe peut-être, mais avec l'appui d'une brillante renommée, celui dont la jeune noblesse angevine applaudissait à l'instant les paroles? Quelques mots échappés à une bouche imprudente ont paru repousser Balthazar Cozza, parce que sa famille, bien que noble, n'est pas assez ancienne pour qu'un de ses membres reçoive un mandat de la noblesse napolitaine! Mais quand cela serait, quand les Cozza ne seraient pas aussi illustres par la naissance que beaucoup d'entre les seigneurs et chevaliers présents, est-ce donc seulement la noblesse qui va députer auprès du Roi? Le peuple est-il en dehors des intérêts qui dictent cette démarche? Si Balthazar Cozza n'était pas noble, s'il n'était que le corsaire fameux dont la Méditerranée a vu partout les galères victorieuses, s'il n'était que l'heureux soldat dont les exploits ont grossi la fortune, il faudrait encore le choisir; car ce n'est pas dans les instants décisifs que les partis doivent avoir de telles répugnances. Mais il est noble, et il est l'homme d'action, l'homme de mer qui convient à une entreprise où le combat de galère à galère sera peut-être impossible à éviter. Loin donc qu'il y ait quelque inconvénient à le choisir, il y a plusieurs avantages. Tous les gens raisonnables doivent appuyer son élection que, pour ma part, moi Thomas Sanseve-

rino, je demande comme une chose juste et importante. »

La faction de Sanseverino crie aussitôt : « Cozza ! Cozza ! » Celle de Montjoye hésite : Balthazar prend alors habilement la parole, remercie Sanseverino de l'appui tout-à-fait inattendu qu'il vient de prêter à son instance, et ajoute qu'il sent combien, dans les circonstances présentes, l'union est nécessaire aux Angevins ; que si sa demande est un motif de désaccord il est prêt à s'en dédire ; enfin, qu'il s'en remet à la sagesse de l'assemblée du sort d'une proposition qu'il a soutenue avec une conviction trop chaleureuse peut-être, mais au fond de laquelle était l'amour de la patrie et le dévouement au Roi.

Cette allocution vive, adroite, presque modeste, eut tout l'effet qu'en avait espéré Balthazar. Les cris : « Cozza ! Cozza ! Cozza ! » recommencèrent, mais plus forts, plus nombreux que tout-à-l'heure. La majorité lui était acquise. Montjoye ne se hâtait pas de la proclamer, il pensait que le premier moment de surprise passé, l'assemblée reviendrait sur une décision qui lui paraissait peu digne d'elle.

« — Comptons-nous ! » dit énergiquement Thomas Sanseverino qui comprenait quelle portée pouvait avoir la temporisation calculée du président.

« — Comptons-nous! » répétèrent tout d'une voix et en se levant d'un mouvement unanime, les partisans, parents et amis de Balthazar Cozza, la faction entière de Sanseverino et un grand nombre de nobles que cette majorité bruyante et enthousiaste entraînait après elle.

Peu d'hommes attachés à Montjoye restèrent assis, dissimulant assez mal le profond déplaisir que le résultat de cette épreuve leur inspirait. Il fallait pourtant que le président annonçât à l'assemblée qu'elle avait fait un choix. Du pommeau de sa dague il frappa sur la large table où il venait de faire écrire par un clerc, sur une patente dont la formule était rédigée à l'avance, les noms de Balthazar Cozza; tout le monde se rassit à ce signal qui commandait le silence et une attention respectueuse, et le clerc lut à haute voix l'acte qui nommait le jeune corsaire représentant de la noblesse et du peuple de Naples auprès de Sa Majesté Louis d'Anjou, pour prier le roi de se rendre, sans délai, dans la ville capitale de son royaume dont les portes lui étaient ouvertes.

De grands applaudissements suivirent cette lecture. Balthazar Cozza s'avança en cet instant au milieu de la salle d'assemblée, salua fièrement ses électeurs et dit :

« — Pour tout remerciement, messires, je n'ai qu'un mot à faire entendre : je cours à mes ga-

lères; demain je partirai, et si la tramontane ne se met contre moi du côté des Duras, au point du jour mes rames actives m'emporteront vers Marseille. »

III.

Le lendemain matin, par une belle matinée de juin, la population de Naples vit sortir du port deux galères subtiles que le large artimon, enflé par le souffle du vent grec, emporta bientôt entre les îles où elles disparurent. La tramontane contraire ne s'était point élevée pendant la nuit; *le Greco* avait continué de régner sur le golfe et les côtes de Naples; au lieu de tenter avec la rame la longue route qu'il avait à faire, Balthazar avait donc pu confier son impatience à la voile rapide. Ce début était de bon augure, et les superstitieux Napolitains ne manquèrent pas de le remarquer.

Lorsqu'il passa sous les murs de Gaëte, Bal-

thazar fit carguer ses voiles et voguer ses nombreux avirons, pour que les guetteurs des remparts, derrière lesquels demeuraient Marguerite et le Roi, par la grâce de Boniface IX, pussent bien reconnaître la bannière d'Anjou flottant audessus de la hanche droite de ses navires, et les couleurs de l'écu de la maison Cozza qui chargeaient les longs todes de soie, hissés au haut de ses mâts où ils bruissaient dans l'air avec un claquement aigu. Cette bravade n'était pas d'un prudent ambassadeur; mais le corsaire de vingt ans, le partisan qui ne savait point dissimuler son mépris pour ses ennemis politiques, le chevalier marin qui souhaitait probablement trouver l'occasion de sauver son Roi d'une attaque future, s'y faisaient reconnaître. Quelques flèches vainement lancées du haut des tours, quelques pierres innocentes jetées par les mangonaux et les trabuques annoncèrent à Balthazar Cozza qu'il avait été compris des soldats de Ladislas.

Il continua sa route, heureux de ce résultat qui paraissait lui annoncer que son retour serait marqué par quelque incident capable de justifier les prévisions qu'il avait fait valoir pour son élection; et quatre jours après son départ de Naples, il demandait aux gardiens du port de Marseille qu'ils abaissassent la chaîne du port pour laisser entrer ses galères dans les eaux de la darse

provençale. L'entrée lui fut librement accordée. Signalé par le mât de la Pomègue qui avait hissé deux fois une voile triangulaire pour faire connaître à la ville que deux galères se dirigeaient vers son port, il avait été reconnu aux couleurs de ses pennons et de ses todes. Des embarcations vinrent à la rencontre de Balthazar Cozza, et bientôt ses galères furent amarrées à la place où les statuts leurs permettaient de nouer leurs câbles de poste.

Cozza ne perdit point de temps; il fit annoncer au roi Louis II qu'un député de la noblesse de Naples arrivait à Marseille et sollicitait l'honneur de lui présenter ses lettres de créance; et pendant qu'un des gentilshommes dont il s'était fait accompagner se rendit au palais où Marie de Blois tenait son fils, il se vêtit d'une gonne de velours noir sans broderie, il couvrit sa tête d'un chaperon de la même étoffe, prit des chausses noires en laine, et, pour toute arme, mit à sa ceinture un poignard au manche de fer poli, à la gaîne de samit que ne décorait aucune pierre précieuse, aucun travail d'or ou d'argent. Balthazar crut qu'un costume où rien ne brillerait de l'appareil guerrier conviendrait au député chargé d'une mission politique. Il pensa que les couleurs de deuil étaient les seules livrées dont se dût parer l'envoyé d'un peuple attristé par les

malheurs de la guerre civile. Il ne se dissimula pas, d'ailleurs, que s'il y avait dans ce vêtement lugubre plus de gravité pour celui qu'il recouvrait, il y avait aussi quelque chose qui devait frapper vivement les yeux du Roi; enfin il se flatta — car il avait tout calculé — que Louis d'Anjou lui tiendrait compte de cette déférence qui le faisait se présenter sans le casque, l'épée et la cotte de mailles, attributs essentiels de la noblesse, mais dont la vue dans cette audience pouvait paraître un reproche au jeune monarque qui semblait ne pas avoir entendu le bruit des armes se choquant depuis long-temps, pour sa cause, dans le royaume de Naples.

Le messager de Balthazar Cozza revint à la galère où on l'attendait, et notre envoyé, suivi des gentilshommes qui étaient venus pour donner du lustre à son ambassade, précédé des hérauts et trompettes de la ville qui proclamaient son nom, sa qualité, ses titres, et sonnaient par les rues pour lui faire honneur, se rendit au palais où le prince et Marie de Blois lui avaient fait ordonner de venir.

La réception fut pleine de bienveillance de la part du roi et de sa mère, et honorable autant qu'avait pu le souhaiter l'ambitieux Cozza.

En entrant dans la salle où siégeait sur un trône le noble pupille de Clément VII, Balthazar avait

porté seulement la main à son chaperon pour saluer Leurs Majestés; mais quand Louis II lui eut ordonné d'exposer le motif de son ambassade, il défit les agrafes qui retenaient sa coiffure sur sa tête, et rejetant en arrière ce chaperon, il s'inclina respectueusement avant de prendre la parole.

Lorsque le Roi vit cette longue chevelure accompagnant avec grâce une figure mâle, qu'une barbe très jeune encore ornait à peine, il ne put dissimuler un étonnement dont Balthazar sut profiter à l'instant même.

« — Ce n'est point, sire, un conseiller chagrin que Naples vous envoie. Mon âge, qui paraît vous surprendre, témoigne ici que si les vieillards sont dévoués à Votre Majesté sacrée, les jeunes générations ne sont pas moins à vous. Il témoigne encore des dangers que vous courez, et vous avertit que c'est affaire aux bras vigoureux et jeunes de soutenir l'honneur de votre querelle. Sire, Naples est malheureux, Naples a pleuré bien des larmes de sang depuis que l'infidélité a opposé à vos droits les droits prétendus de Ladislas. Le peuple souffre et crie; votre noblesse attend. Mais je le dis sans détour à votre auguste Majesté, elle commence à trouver que l'on met sa patience à de longues épreuves. Votre armée s'est bien battue, mais les vingt-cinq mille ducats

qu'ont apportés pour sa solde vos deux galères de Provence, n'ont pu pourvoir à tout. Le soldat est fidèle; il est dangereux cependant de mettre sa fidélité entre le besoin qu'il supporte avec une résignation qui peut se lasser, et l'argent que fait briller de loin le parti de Duras. Les succès du fils de Marguerite sont dangereux; ils n'ont pas encore détaché beaucoup de vos Angevins, croyez bien pourtant qu'une grande crise est prochaine. La noblesse est divisée. Tout entière elle veut son Roi; mais deux factions se disputent le pouvoir au nom de ce Roi qu'elles veulent l'une et l'autre. Je dois tout dire; vous savez, sire, que je fais le métier de corsaire, et que gens de mon état ont la réputation de ne pas se taire quand il convient de faire entendre une vérité: voici donc le vrai des choses. J'en demande humblement pardon à madame la Reine; j'en demande pardon au Saint-Père, votre tuteur, que je respecte d'ailleurs comme un fils soumis et véritablement chrétien; mais ce fut un grand malheur pour les affaires de Votre Majesté que la nomination du seigneur de Montjoye aux titres et fonctions de vice-roi. L'illustre Thomas Sanseverino était honoré, estimé de tous, grands et menu peuple; il faisait aimer votre maison; il avait su réunir dans un seul faisceau toutes les forces qui agissent en votre nom. C'est une tête forte et une forte main.

Ses alliances sont puissantes, son lignage est immense. Il dispose de presque toute la noblesse, et dans la bourgeoisie il a cette foule de clients qui suivent un grand nom, une grande fortune, une grande influence. On le regrette, et dans le parti d'Anjou sa faction serait redoutable s'il n'était pas un fidèle sujet. Le seigneur de Montjoye est tout naturellement son ennemi. Il est fier ce seigneur, et la chose en est à ce point à cause de sa hauteur que, si cela dure, des clameurs séditieuses pourraient bien s'élever au sein même de la ville qu'il gouverne pour Votre Majesté. Ainsi donc, sire, division dans la noblesse, besoin dans l'armée, doute parmi le peuple qui voit Ladislas avancer, quand vous restez en Provence, découragement partout, tel est le tableau que j'ai le devoir de dérouler à vos regards que l'on a sans doute abusés. A ces maux, sire, et ils sont bien véritables, il est un remède. Venez à Naples. Que Naples vous voie ; que l'armée vous sache prêt à tirer une épée, lourde encore pour un bras de treize ans, mais qui, dans votre main droite, sera un juste et heureux contre-poids au sceptre que vous tenez de la reine Jeanne Ire. Le peuple pourra alors opposer votre présence aux séductions que lui prodigue Marguerite. Les ambitions de la noblesse, les haines qui la partagent, les intérêts qui l'agitent se tairont devant vous. Vous avez

plus de la moitié de la population napolitaine, bientôt vous aurez conquis le reste. Paraissez, et vous verrez accourir ceux mêmes que les fautes du seigneur de Montjoye ont éloignés. Il est des hommes importants qui n'attendent que vous pour franchir la ligne tracée entre eux et le parti angevin par l'inflexibilité du vice-roi. Charles III crut attacher pour toujours à sa fortune et à celle de son fils, avec les chaînes d'or qu'il passa à leurs cous, les chevaliers du vaisseau créés il y a neuf ans; mais déjà quelques uns sont à Votre Majesté; avant peu, d'autres seront vos sujets. Naples vous appelle, sire; Naples vous attend. Votre noblesse vous supplie de venir et m'a donné l'honorable mission de vous convaincre qu'il importe que vous rentriez dans votre royaume. Je ne serai pas moins hardi, moins sincère en finissant que je ne l'ai été tout-à-l'heure; souffrez que je vous dise : N'hésitez pas, comme en des circonstances semblables hésita le feu Roi votre père, que Dieu absolve! Si vous balancez, le trône est perdu pour vous. Boniface encourage Ladislas, le pape légitime ne vous pressera pas moins sans doute de faire acte de royauté manifeste. La Provence est trop éloignée de Naples pour que, de Marseille, vous puissiez être entendu par vos fidèles Napolitains. Le trajet d'ici au royaume de Pouille est sûr; j'en réponds.

Gaëte nous fera observer sans doute; peut-être bien nous fera-t-elle poursuivre; mais ne croyez pas qu'elle ose se mesurer avec nous. Les comites qui servent Ladislas connaissent trop bien Balthazar Cozza pour l'attaquer, quand la bannière royale flottera sur la poupe d'une galère où l'on pourra distinguer dans la pavesade l'écusson de ses armes. Et d'ailleurs, quand il faudrait combattre, Naples vaut bien quelques gouttes du sang le plus pur! Plût à Dieu, même, que nous en fussions réduits à cette glorieuse extrémité! Un roi qui a tiré l'épée comme un brave chevalier, un roi mineur surtout chez qui la vaillance devance l'âge, est bien sûr de plaire à son peuple. La maison de France dont vous sortez s'est toujours fait remarquer par le courage, et Votre Majesté auguste sait que Naples estime fort les vertus qui se sont prouvées sur le champ de bataille. Sire, ordonnez donc que votre navie se prépare. Faites monter sur les nefs et les galères provençales les bons chevaliers qui m'écoutent. Avec les hommes d'armes, écuyers et servants, embarquez de l'or, cette chose si nécessaire dans les entreprises où l'épée et la lance ne peuvent pas tout. De l'or, car vous il faudra racheter des infidèles, acheter des indécis, payer des traîtres dans une cour rivale, récompenser des dévouements suspects; que sais-je? C'est le côté hideux des guerres ci-

viles et des restaurations que je viens de découvrir là à votre Majesté sacrée; mais pourquoi l'aurais-je cachée? ne faut-il pas que vous sachiez tout? De l'or donc, de l'or, et plus vous tarderez, plus il sera nécessaire... J'ai fini, sire. Naples aurait pu choisir un ambassadeur plus noble, plus habile à bien dire, plus versé dans les choses de la politique; en m'envoyant auprès de vous, elle a pensé que la parole d'un ambassadeur de vingt ans à qui le courage réussit assez bien, sans avoir l'austérité de celle d'un vieillard, pourrait être écoutée favorablement. Elle a voulu d'ailleurs que votre retour, sur lequel elle compte, fût assuré par un homme de mer, heureux jusqu'à présent, et dévoué à jamais. »

Balthazar Cozza, qui avait prononcé sa harangue avec une gravité qui n'excluait pas la chaleur, salua profondément Leurs Majestés, recouvrit sa tête de son chaperon et alla s'asseoir au milieu de ses gentilshommes, qui étaïent restés debout et découverts pendant qu'il avait parlé. Le roi répondit avec grâce qu'il aimait trop son peuple de Naples pour hésiter à vouloir se confier à lui, mais qu'il devait envoyer à Avignon un noble angevin pour consulter le pape, son tuteur, sur ce qu'il lui convenait de faire, et pour demander sa bénédiction, s'il jugeait que le moment était venu d'entreprendre ce que Naples lui conseillait.

Peu de jours suffirent au retour de l'envoyé du roi de Sicile. Il rapportait à Louis II une lettre de Clément VII, où le pontife encourageait ce prince à se rendre à Naples dans le plus bref délai. Le pape lui annonçait la prochaine venue à Marseille d'un cardinal-légat, chargé par le saint-siége de donner sa bénédiction apostolique aux navires qui porteraient le roi et toute sa suite. Il l'engageait à faire pour son passage un armement respectacle, dans le double but d'effrayer les gens de Gaëte, s'ils l'attendaient en mer, et de produire à son arrivée à Naples une favorable impression sur le peuple que la présence de nouvelles forces devait bien disposer en sa faveur.

Les exhortations du souverain pontife étaient un ordre, auquel Marie de Blois était loin de vouloir opposer quelque objection. Elle désirait avec trop d'ardeur que cette affaire de la succession de Louis Ier d'Anjou eût la conclusion à laquelle elle travaillait depuis si long-temps, pour ne pas renouveler auprès de son fils des instances qu'elle avait faites déjà maintes fois, et auxquelles elle n'avait trouvé que trop rebelle un esprit timide, toujours prêt à s'effrayer des difficultés. Marie pressa donc toutes choses; elle fit au Roi l'éloge du jeune ambassadeur que Naples lui avait envoyé, et l'engagea à s'en remettre à lui de

l'armement de la petite flotte qui devait aller de Provence au royaume de Sicile, comme à un homme dont la renommée pouvait inspirer la confiance aux comites et aux mariniers provençaux. Il en fut ainsi. Louis II donna à Balthazar l'inspection sur les préparatifs qui se faisaient pour l'embarquement ; mais il laissa à un Provençal le titre et la charge d'Amiral de la navie.

IV.

Cozza mit toute son activité à surveiller l'arrément de chaque navire, du plus grand au plus petit. On avait jugé que vingt bâtiments à rames, tant galères que brigantins, et trois grosses nefs, étaient suffisants pour le transport des passagers illustres et des objets de différentes espèces que la Provence allait expédier à Naples. Balthazar eut soin que chacun fût muni de tout ce qui pouvait être nécessaire à sa navigation, et en cas de besoin, à sa défense. Bientôt on l'avertit que les bâtiments étaient prêts et qu'on pourrait mettre à la voile quand l'ordre en serait donné. Alors il alla trouver l'amiral marseillais qui devait commander la navie, et il lui proposa de venir avec

lui passer la revue des navires qu'il avait fait armer, voulant, dit-il, qu'un navigateur aussi expérimenté contrôlât ses dispositions, et ne prît la flotte qu'après s'être assuré que tout, à bord, était convenablement disposé.

Cette marque de déférence plut infiniment au Provençal, qui remercia beaucoup le corsaire de sa courtoisie. Dans l'esprit de Balthazar Cozza, c'était bien moins un témoignage d'estime et de respect pour le vieux capitaine de Marseille, qu'une preuve qu'il voulait donner à tous de son désintéressement dans une affaire où son amour-propre aurait pu être blessé de se voir préférer pour le commandant de la flotte un marinier, bon et loyal gentilhomme assurément, mais dont le nom était loin d'avoir sur la Méditerranée l'éclat de celui de Cozza. Il avait été frappé de la faute que Marie de Blois avait fait faire à son fils; mais soit qu'il ne voulût pas aggraver la situation par des difficultés nouvelles, soit que ses projets d'avenir lui imposassent silence, il ne fit pas remarquer au jeune roi de Sicile tout ce qu'il y avait d'impolitique, quand Naples lui envoyait un homme de mer, de choisir pour amiral un Provençal, et d'aller prendre possession de son royaume, non pas comme un Napolitain, entouré de sujets napolitains, mais comme un étranger, sous la conduite d'étrangers.

L'amiral et l'arréeur de la navie se rendirent au port; et d'abord ils allèrent visiter la galère que devait monter le roi. L'équipage destiné aux rames, les matelots affectés à la manœuvre des voiles, les officiers de poupe et de proue, les arbalétriers, le comite, les nochers, le scribe, le pilote et les garçons étaient chacun à son poste, les rameurs à leurs bancs, mais sans avirons, les arbalétriers sur la coursive extérieure, l'arbalète sur l'épaule et l'épée au còté. Tous les hommes étaient armés.

Le comite vint recevoir à l'escalier de l'espale les deux marins, qui avaient fait annoncer leur présence. Il avait à sa main, gantée de fer, une épée large et longue, au côté un poignard ou couteau long, à la ceinture un écu brillant et solide, sur la tête un casque à l'épreuve, autour du cou un large collier de fer, sur sa poitrine et sur son dos les deux pièces unies, fortes, et luisantes au soleil, d'une cuirasse éprouvée. Le comite salua respectueusement l'amiral et le jeune corsaire, et précédant ses nobles visiteurs, il les mena tout droit à la poupe, sous le tendal, dôme arrondi à sa base, et dont les garides se rejoignant à un point central au sommet du léger édifice, composaient à l'arrière de la galère un abri, que pour sa forme on aurait pu comparer à la moitié d'une coupole allongée. Ouvert dans

toute la largeur de son diamètre, qui était à peu près celle de la galère, en arrière de l'espale, le tendal était garni à l'extérieur d'un velours rouge, que rehaussaient des passements d'or et des écussons aux armes de Sicile et d'Anjou. Sous cette petite tente était placée une table couverte d'un riche tapis, table autour de laquelle devaient s'asseoir les chefs appelés au conseil, si pendant la traversée une réunion des conseillers du prince était jugée nécessaire. Des siéges, entre lesquels se faisaient remarquer le trône du roi de Sicile et le fauteuil destiné à l'amiral, garnissaient l'espace assez étroit du tendal.

Un homme était sous ce dôme quand Balthazar Cozza, le comite et l'amiral y arrivèrent; cet homme, armé comme le comite, mais l'épée au fourreau, avait à bord la charge de scribe. Il tenait à la main son cartulaire, sur lequel était écrit, outre les noms de tous les hommes de l'équipage et des passagers de tous rangs que devait porter la galère royale, la nomenclature de tous les objets embarqués à bord et l'inventaire de ce qui complétait l'armement du navire. L'amiral prit des mains du scribe ce registre, qu'il parcourut en louant l'ordre établi dans ses colonnes; puis il le rendit à cet officier, et lui ordonna de le suivre pendant l'inspection qu'il allait passer.

Les nochers et les pilotes étaient sur l'espale,

deux de chaque côté. L'amiral les connaissait bien : c'étaient des hommes habiles au maniement des timons latins et bayonnais, à la manœuvre des voiles, qui souvent déjà avaient labouré la Méditerranée avec la proue aiguë de la galère, connaissaient tous les courants, tous les vents, tous les rochers, et, au besoin, auraient su se passer de la sonde dans tous les passages difficiles où un navire, quelle que fût sa grandeur et sa construction, pouvait être engagé. On les avait choisis entre les meilleurs nautonniers de la Provence, et l'on était bien sûr que si malheur arrivait à la galère du roi de Sicile, c'est que Dieu se serait fait un jeu cruel de déjouer les calculs de leur prudence expérimentée. L'amiral les présenta à Balthazar comme de vieux compagnons qu'il voyait toujours avec joie mettre le pied sur le même vaisseau que lui. Les pilotes et les nochers étaient armés, mais moins bien que le scribe et le comite. S'ils avaient une cervelière, un collier de fer, une longue épée et un glaive de côté, ils n'avaient ni écu ni cuirasse : c'est qu'ils étaient là seulement avec les armes qu'ils étaient tenus de se fournir. Au moment du combat, les coffres de la galère devaient leur procurer la cuirasse et le bouclier.

Les nageurs, au nombre de cent vingt, rangés trois par trois en avant de leurs bancs obliques, debout chacun à sa place sur la banquette, comme

s'ils allaient prendre chacun sa rame, — car la galère royale avait un armement de rames à *zenzile*, ainsi que les appelaient les Vénitiens, et cent vingt rameurs, assis sur vingt bancs par bande, devaient, à l'aide de cent vingt rames, faire voguer ce navire léger, long de 126 pieds environ; — les nageurs, disons-nous, furent passés rapidement en revue, et du haut de la coursie, où marchaient l'amiral et Balthazar Cozza, suivis du scribe et précédés du comite. L'amiral avait l'œil exercé; pour voir si l'armement des gens de la chiourme était complet, il n'avait pas besoin de détailler celui de chacun. Il s'aperçut promptement qu'au dix-septième banc de la bande gauche, l'homme de la deuxième rame avait une cervellière en mauvais état, faussée par un coup qui pouvait la rendre et moins solide et gênante; il la signala au scribe et donna ordre qu'on la remplaçât. Du reste, les cuirasses, les colliers, les boucliers ou pavois qui garnissaient le bord extérieur de la galère, les lances longues, les viretons, les grapins avec leurs chaînes de fer, les haches à pics, les guisarmes, les croissants de fer à couper le gréement des navires ennemis, enfin tout ce qui servait à la défense des hommes et à l'attaque au moment décisif de l'abordage, était en bon état. Il ne manquait ni une arbalète, ni un croc, ni un carquois, ni un vireton garni ou dégarni de ses

fers. Le bolzon ou espringale qui devait toujours être sur la coursie, prêt à jeter au loin son dard long et pesant, était à son poste suivant l'ordonnance.

Les matelots, rangés aux pieds des mâts, sur la palmette de la proue et jusqu'à l'origine de l'éperon, étaient armés comme les rameurs. Les arbalétriers étaient à la place qu'ils devaieut occuper pendant le combat, si le combat devenait nécessaire; ils étaient douze, dont huit qui, dans le cours de la navigation, devaient être rameurs de rechange ou matelots pour la manœuvre des voiles. Les quatre autres, et ceux-là étaient les plus habiles au tir de l'arbalète, ne devaient être qu'arbalétriers. Tous avaient sur le dos un carquois garni de vingt-cinq viretons; ils portaient à la ceinture le croc large et fort avec lequel ils devaient bander l'arbalète; sur l'épaule ils avaient une arbalète à étrier, et à leurs pieds une arme semblable en réserve. Ils tenaient à la main deux bonnes et fortes cordes pour remplacer celles qui pouvaient se briser, et qui étaient liées déjà aux deux extrémités des arcs de corne ou de fer des arbalètes. La cuirasse, la cervillière, l'épée, le glaive de côté et le collier de fer complètaient l'armement de ces hommes, que l'amiral ne connaissait pas moins bien que les nochers, car lui seul avait pu éprouver leur adresse et les recevoir au rang des arbalétriers.

Quand l'amiral de la navie provençale se fut as-

suré que l'armement de guerre était complet sur la galère du Roi de Sicile, il voulut voir si la chambre destinée au logement du jeune monarque était convenablement disposée. Mais avant de descendre par la petite vis qui conduisait de l'espale au gavon, il donna l'ordre au comite de tout faire préparer pour mettre la galère hors du port. L'ordre transmis, les matelots se hâtèrent de dépouiller leurs armures et d'en porter toutes les pièces dans les bancs qui garnissaient la chambre appelée *scandolar*; les rameurs en firent autant, et bientôt tout l'équipage fut prêt à voguer ou à hisser les voiles. Le berret de laine avait remplacé le casque, la cuirasse avait fait place à la robe à capuce, retenue au bas des reins par une ceinture de cuir.

Pendant que matelots, rameurs, nochers et pilotes étaient occupés à se mettre dans le costume qui devait laisser plus de liberté à leurs mouvements pour la manœuvre, Balthazar Cozza montrait à l'amiral le gavon, ou chambre de poupe qu'il avait fait tendre de riches tapis, et dont l'étroite enceinte avait reçu tout ce qui, meubles, ornements et armes, pouvait y entrer. Rien n'avait été oublié par le corsaire napolitain, pas même les objets de luxe que la présence d'une petite cour rendait à bord comme indispensables dans l'ameublement de la chambre. C'est ainsi que, dans

un dressoir d'un bois noir et merveilleusement sculpté, on avait mis une riche vaisselle d'argent et d'or dont quelques pièces, récemment fabriquées par de célèbres orfévres marseillais, portaient des devises religieuses, allusions à l'entreprise de Louis II sur Naples, que Balthazar avait imaginées et qu'il avait fait graver sur les vases pour reconforter l'esprit du Roi et faire arriver jusqu'à lui de ces avertissements, de ces graves leçons qui auraient pu déplaire dans la bouche d'un courtisan, mais que l'autorité des textes saints auxquels ils étaient empruntés rendait solennels et respectables. Une nef d'argent se faisait surtout remarquer entre toutes ces pièces allégoriques. Faite pour contenir les flacons de verre où devaient briller les vins dorés de l'Espagne et de Syracuse, les liqueurs vermeilles de l'Italie et de la France, elle affectait la forme d'une coque aux larges flancs, aux châteaux élevés. Elle n'avait qu'un mât, mais au sommet de cet arbre, que couronnait une gabie, flottait un large pennon, sur lequel le burin de l'orfévre avait gravé des légendes de favorable augure. L'un et l'autre de ses côtés portaient de nombreuses inscriptions dont le sens était que la nef, à laquelle Cozza avait fait donner le nom d'*Anjou* arriverait à bon port, bien que ballottée par les vents et la mer.

Après avoir visité le logement du Roi, l'ami-

ral inspecta les autres compartiments intérieurs de la galère, puis il remonta sur l'espale, et il trouva tout l'équipage à son poste. Les cent vingt rames avaient été passées dans leurs sabords, et, par leurs estropes, attachées aux scalmes qui les fixaient sur le bord du navire où elles devaient trouver la résistance que les rameurs, agissant à la poignée, avait mission de vaincre. Les poignées ayant été baissées et accrochées à des étriers liés aux pédagues, la galère avait l'air d'une blanche aigrette planant sur les eaux calmes d'une petite anse, ses larges ailes étendues. Les matelots étaient aux drisses des antennes, prêts à les hisser au signal qui serait donné. Le comite attendit que l'amiral fît un geste, et quand il fut averti, il siffla dans un petit tube d'ivoire qu'une chaîne tenait suspendue à son cou; et à ce moment, les poulies faisant dans les taglies où elles tournaient un accompagnement criard aux voix des mariniers qui s'efforçaient sur les bétes des amans, en poussant quelques unes de leurs interjections chantées, élevèrent la maîtresse antenne et celle de misaine au sommet des deux mâts. Aussitôt que les drisses furent amarrées, le comite ordonna que l'on appuyât sur le car des antennes pour les mettre dans la position où elles devaient être quand on voudrait déployer les voiles. Les matelots, toujours chantant, hâlèrent sur le mouton,

l'orse d'avant et les orses à poupe, et bientôt on vit les longues antennes élever gracieusement au dessus de la poupe leurs pennes, semblables aux panaches élégants dont cette partie de la vergue portait le poétique nom.

Alors se déployèrent ces vastes triangles de cotonine de Marseille qu'on appelait l'artimon et le pacfi; l'amiral les examina avec soin, et les trouva très propres à soutenir les efforts du vent. Il mania seulement la toile du terzarol, qu'on avait rangée au pied du mât principal, comme si on avait voulu, forcé déjà par la tourmente, substituer cette voile moins grande à l'artimon. Il trouva, près de l'arbre de misaine, où flottait le pacfi, le trefcarré, cette voile pour la tempête, la plus petite de toutes, toujours attachée à une vergue particulière, toujours prête à remplacer ses aînées quand le fortunal, soufflant avec impétuosité, condamnait la galère à replier ses voiles majeures.

Après avoir vu les voiles et les cordages qui devaient servir à leur manœuvre, l'amiral regarda minutieusement toutes les parties du gréement de la galère royale, depuis les sartis, appuis latéraux des arbres, jusqu'à la plus mince cordelette. Nous ne le suivrons pas dans cette inspection scrupuleuse, où nous serions forcé de nous arrêter avec lui à la carnal ou au prodon pour voir si les rouets de leurs poulies sont en cuivre

ou en bois; nous mesurerions la grosseur des gomènes, caps de poste, groupis de col et autres câbles plus ou moins forts propres à l'ancrage ou à l'amarrage à terre du navire; nous serions réduit à répéter avec le scribe, pour répondre à la sommation de l'amiral : « Deux sostes de trois pouces et de quarante brasses, une pogge mince de dix-huit brasses, une grosse pogge de même longueur, deux sondes de trente brasses, une orse d'avant de trente brasses, une orse pogge des mêmes dimensions, etc. »

Il avait fallu plus d'une heure pour la revue de la galère royale. Le vieux Provençal en descendit, remerciant Balthazar Cozza des soins qu'il avait apportés à cet armement. Il passa de cette galère à une autre, et le soleil se couchait quand il finit son examen scrupuleux. Les nefs n'avaient pas moins attiré son attention que les navires à rames. Elles étaient des plus considérables, et chacune d'elles pouvait porter trois millions de livres de charge (vingt mille cantares génois ou quinze cents tonneaux modernes). Au lieu des cent vingt hommes d'équipage, parmi lesquels trente-deux servants, dont quatre domestiques du dernier rang, que les statuts attribuaient pendant la paix à chacune de ces nefs, Balthazar y avait fait embarquer cent quarante matelots, parce que les navires pouvaient être attaqués pendant

le trajet, et que le cas de guerre autorisait ce supplément de vingt compagnons armés. Si les trois nefs avaient de bonnes voiles antennées et des voiles de rechange, un gréement complet et en bon état, douze ancres pesant de deux mille trois cents à trois mille six cents livres chacune, une ancre de touée plus légère, des garides pour bastinguer les plats bords, des pavoi spour recouvrir ces bastingages, des haches, des cuirasses, des croissants emmanchés, des grappins à chaînes, des gomènes de toutes les forces, une grande barque ou chaloupe, un laude, une gondole, enfin tout ce qui devait leur être utile pour le batelage, leur sûreté dans un port ou dans une rade, leur défense dans le combat, leur manœuvre sous voile : c'est ce que l'amiral de la flotte du Roi Louis II vérifia en présence des patrons, des scribes et du jeune Cozza.

Tout était dans le meilleur ordre, tout annonçait qu'un œil vigilant et sûr avait présidé à cet arrangement qui ne laissait rien à désirer et devait rassurer le Roi de Sicile sur le voyage, assez court d'ailleurs, qu'il avait à faire, mais dont le succès était d'une telle importance que Balthazar et l'amiral de la navie avaient cru ne devoir rien épargner, comme s'il s'était agi d'un voyage en Romanie, ou dans l'ouest des Flandres et du pays des Normands.

V.

Le légat annoncé à Louis II d'Anjou par Clément VII venait d'arriver à Marseille. C'était un homme austère et grave que le pape d'Avignon envoyait au jeune Roi, afin qu'il ne manquât pas de sages avis sur la conduite qu'il avait à tenir dans les circonstances difficiles où il allait se trouver placé, au milieu des brigues que les factions de son propre parti n'allaient probablement pas cesser tout de suite, et qui ne devaient tomber que devant une politique à la fois prudente et ferme.

Le Roi donna plusieurs audiences au cardinal de Turin, qu'il écouta avec respect, comme il aurait écouté le pontife dont il était auprès de

lui la voix et le cœur; puis il convint que la navie partirait au premier jour après qu'elle aurait été bénie. Par une déférence à laquelle il était loin d'être obligé, tant ses pouvoirs étaient étendus, tant il représentait tout entière la majesté sainte du pontife et son droit de tutelle, le cardinal prit aussitôt l'aveu de la Reine Marie pour le prochain départ de son fils. Il interrogea l'amiral et le corsaire; s'entendit avec quelques gentilshommes, dont il composa, pour Louis II, un conseil pour le temps de la navigation; et il décida que le surlendemain, 20 juillet 1390, il bénirait les nefs et les galères, qui prendraient la mer aussitôt après la cérémonie.

Au jour dit, la navie se décora de ses bannières brillantes, de ses todes aux longues queues pointues que le vent agitait doucement en l'air, de ses pennonceaux qui faisaient aux pavois de beaux couronnements de cendal aux armes de Marseille, d'Anjou et de Sicile. Tout ce qui, des armes de guerre, des vivres, des harnais appartenant en propre aux chevaliers, n'avait pas encore été apporté dans les navires, y fut embarqué et mis aux places réservées. Les gentilshommes et leurs mesnies, les matelots et les gens de la chiourme, tout le monde était à bord, excepté le Roi, les personnes de son conseil, le vieux Marseillais, l'amiral de la flotte et Balthazar Cozza.

Ceux-ci, suivis des principaux de la ville, servirent de cortége à Louis II qui alla du château au port, un casque couronné sur la tête, et couvert d'une armure, magnifique présent du pape, que ne cachait qu'en partie un surcot de pourpre brodé des mains de la Reine. Marie de Blois, dans le cortége qui se composait de la cour angevine et provençale, du clergé de toutes les églises, des moines de tous les moutiers, des magistrats, des archers et sergents de la ville, marchait derrière le légat, marchant lui-même après le Roi. Balthazar Cozza était à côté de la Reine. Elle lui recommanda la vie du prince pendant cette traverséequi faisait peur à sa tendresse.

L'amiral précédait tous les membres du conseil, dont il avait été nommé président, honneur qui revenait à son âge et à son titre.

Quand on fut arrivé sur la rive du port où les planches des navires étaient appuyées, ponts légers et mobiles, fragiles et derniers liens entre les vaisseaux prêts à s'envoler, et cette côte de Provence dont peut-être, en son cœur, Louis II regrettait la douce vie — bientôt échangée contre les tourments d'un règne que la guerre civile allait si cuellement troubler — le Roi monta tout de suite sur sa galère, et sa mère l'y suivit ainsi que l'amiral de la navie. Balthazar se rendit sur le bâtiment où flottaient les penonceaux aux

armes de Cozza et où la langue de Naples ne se mêlait point à la provençale. Pour le cardinal de Turin, ce fut, mais seulement après avoir promené ses regards sur toute la navie, le pont de la galère royale qu'il traversa lentement, précédé de son porte-croix et des dignitaires ecclésiastiques qui composaient sa cour de cardinal. La mitre d'or, la lourde chape de velours violet semée de pierreries, la haute et riche crosse où s'enchâssaient les perles d'Orient et les diamants, parurent bientôt sur la coursie, et y furent annoncés par un vif et bruyant son de trompes et de buccins. Un silence solennel succéda aux clameurs joyeuses que cette sonnerie d'instruments souleva parmi les flots du peuple accourus sur le port, pour saluer de ses vœux le départ d'un jeune prince qui s'était fait aimer par quelques largesses, à qui tout le monde s'était attaché parce qu'il était malheureux et beau, et que l'on respectait parce qu'il était souverain légitime de Naples et de Sicile aux yeux de tous ceux qui reconnaissaient pour le seul vrai représentant du Christ sur la terre, Clément VII, le pape d'Avignon.

D'une voix forte, à laquelle la figure vénérable du légat, caractérisée par une barbe blanche tombant en longues ondulations soyeuses sur l'or de son étole, semblait donner quelque chose de l'accent d'un prophète, le cardinal de Turin pro-

nonça une courte harangue latine dont un prélat, aumônier du Roi de Sicile, vulgarisait phrase à phrase les consolantes expressions. Le cardinal annonça à Louis d'Anjou que si le temps des épreuves n'était pas encore accompli, cependant Dieu le prenait par sa droite pour le conduire dans son royaume et l'y établir malgré les résistances d'un parti rebelle, malgré les intrigues audacieuses d'un prêtre schismatique qui se disait pape à Rome et qu'attendaient les flammes éternelles de l'enfer.

A cette harangue succéda la cérémonie de la bénédiction de la galère et de la flotte. Le cardinal marcha le long de la coursie, fit une station sur la palmette de proue, revint à l'espale où la Reine et son fils étaient pieusement à genoux sur le bois de la couverte, et là se tourna du côté de l'éperon, tenant sa crosse de la main gauche, et la main droite étendue sur le navire. Il entonna alors le verset : *Adjutorium nostrum in nomine Domini*, auquel l'assistance répondit : *qui fecit cœlum et terram;* puis, il prononça une oraison que l'aumônier du Roi interpréta ainsi à Sa Majesté : « Seigneur, écoute favorablement nos prières suppliantes, et bénis de ta droite sainte et sacrée ce navire et tous ceux qu'il portera, comme tu daignas bénir l'arche de Noé voguant sur les eaux du déluge; comme tu bénis Abraham, Isaac

et Jacob. Tends-leur ta main secourable, comme tu la tendis à saint Pierre marchant sur la mer; envoie ton ange des cieux qui gardera ce navire et le délivrera de tous périls, ainsi que ceux qui le monteront; guide au port, par une route tranquille et à l'abri des événements contraires, tes serviteurs, qu'alors qu'il en sera temps tu daigneras ramener heureusement ici, toutes les choses auxquelles ils doivent participer étant accomplies, par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Après cette oraison, le légat prit des mains d'un prélat l'eau bénite, dont il aspergea la galère d'un bout à l'autre, et qu'ensuite il jeta au loin sur les nefs et les galères voisines de celles du roi.

La cérémonie de la bénédiction des navires achevée, le cardinal de Turin procéda à celle des armes et de l'étendard guerrier qui allait flotter au côté de la galère royale, et que l'écuyer de Louis II devait porter devant lui quand la troupe angevine aurait mis le pied sur le territoire napolitain. On apporta au roi de Sicile cette bannière, offerte par Clément VII et à peu près semblable à celle que le pape lui avait remise à Avignon le jour où, avec la couronne, il lui avait donné l'investiture du royaume. Louis la prit, la présenta au cardinal-légat, devant qui il l'inclina, incliné lui-même sous la main qui allait consacrer l'enseigne royale et les armes, dont chaque pièce

était portée par un chevalier armé de pied en cap. Le cardinal récita cette oraison, traduite au roi comme la précédente :

« Que le sceau et la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit soient sur ces armes et sur celui qu'elles doivent revêtir, armes dont il va se couvrir pour maintenir son droit. Nous te prions, Seigneur notre Dieu, de protéger et de défendre le guerrier que nous bénissons au nom de celui qui vit et règne dans les siècles des siècles !... Dieu tout-puissant, qui tiens la victoire en tes mains, et qui donnas de merveilleuses forces à David pour combattre le rebelle Goliath, nous implorons humblement ta clémence, afin que ces armes triomphent dans les combats qui seront livrés pour une cause sainte et juste. »

Le légat toucha la bannière et fit sur chacune des pièces de l'armure du jeune prince un signe de croix ; après quoi, l'amiral ayant reçu des mains de Louis II l'étendard bénit, alla le planter à l'entrée de l'espale, et, tirant son épée, prononça avec une émotion chaleureuse ces paroles, qui eurent de l'écho dans toute la navie : « Je jure que l'ennemi de mon seigneur le roi ne renversera cette bannière qu'après m'avoir tué. » Le serment du vieillard, répété par les voix enthousiates des chevaliers et des matelots, ébranla les échos du château de Saint-Jean et bourdonna long-temps

dans les rues étroites de la cité, comme le bruit du tonnerre dans les détours sinueux des longues vallées. En ce moment, le lieutenant de l'amiral prit sous le tendal la bannière aux couleurs de Marseille, timbrée d'une croix dans toute sa hauteur, et la plaça au sommet du bâton doré qui servait d'axe aux garides de cette tente somptueuse. Au même instant, sur tous les navires de la flotte la bannière à la croix se montra, aux vives acclamations de la foule, qui voyait avec joie l'enseigne de Marseille engagée dans une entreprise glorieuse avec celle d'Anjou et de Sicile.

Les instants étaient précieux. Le vent favorable invitait les mariniers. Le soleil brillant dans un ciel pur, arrivait au tiers de sa course et semblait annoncer de belles journées. L'amiral vint saluer le légat, lui demanda sa bénédiction particulière, et lui dit :

« — C'est maintenant à nous, mariniers, de faire notre office, monseigneur. Je suis vieux, et j'ai peur des retardements, parce que l'avenir ne m'appartient plus et que les moments sont comptés; souffrez donc que nous partions. La mort me serait trop cruelle si elle venait fermer mes yeux avant qu'ils eussent pu voir ce jeune roi mettre le pied sur la terre de son obéissance. On va hisser la voile; or, adieu, mon sire le cardinal-légat; priez pour nous tous, et pour le vieil amiral, qui

n'a plus qu'une espérance, celle de revenir bientôt à Marseille annoncer les succès de la maison d'Anjou. Madame, ajouta-t-il en se retournant vers la Reine, qui tenait son fils embrassé et lui parlait tout bas, que je porte une dernière fois votre main à mon front, que je baise le bas de votre manteau royal, et qu'après je dénoue les caps de poste qui retiennent encore nos navires impatients de cette mer facile, qui, si nous tardions, pourrait devenir dure et félonesse. »

Marie de Blois coupa court aux secrets et derniers avertissements qu'elle donnait à Louis II, elle appliqua sur son front, où se peignait une profonde tristesse, le baiser maternel qu'elle allait lui laisser comme adieu; présenta sa main au vieux Provençal; fléchit le genou devant le cardinal-légat, et, s'étant relevée, fit signe à ses femmes et aux gentilshommes de sa maison de la précéder sur le quai du port. Le légat descendit aussitôt après de la galère et se rendit sur les hauteurs du château Saint-Jean, où il resta en prières tant que dura l'appareillage de la navie.

Le son mâle des trompettes, les batteries des tambours, les sifflets des comites, les cris des nochers, les grincements des poulies, les commandements de sous-comites, les réponses des matelots, et autant que tout cela, les acclamations du peuple, annoncèrent bientôt à la cité que les

navires de la flotte royale se détachaient l'un après l'autre du rivage et hissaient leurs longues antennes pour donner les voiles au vent. Les brigantins agiles, les fustes qui obéissaient à l'impulsion de rames légères, groupées par deux sur chaque banc, se hâterent d'allonger les remorques à l'aide desquelles ils allaient haler hors du port les trois grosses nefs, quelques bâtiments de transport moins considérables, mais lourds cependant, et les plus grandes galères, au nombre desquelles était celle qui portait le Roi.

Balthazar Cozza a déjà appareillé, lui. La chaîne du port s'est baissée pour ses deux galères aussitôt que le premier signal du départ a été donné par l'amiral; car, en quelques minutes, les câbles qui durant un mois environ ont retenu captifs ces navires napolitains, ont été dépassés des anneaux du quai; les antennes se sont comme élancées sur les calcets des mâts; les rames, bordées partout, sont entrées en action; et les pennons de fète, jouant en l'air au-dessus des todes soyeux, ont fait la salve d'usage au château, qui leur rend le salut avec des bannières déployées et les cris de : bon voyage! Balthazar s'est imposé le devoir de faire l'avant-garde, d'éclairer la route, non sans se réserver celui d'être à côté de la galère royale, s'il survient quelque danger; il voltige entre les îles et le port, hâtant la lenteur des rameurs pro-

vençaux qui, sur les fustes et sur les brigantins, font cependant de vigoureux efforts pour entraîner les masses pesantes auxquelles ils ont donné le câble.

Les galères subtiles sont distribuées à mesure qu'elles sortent, celles-ci à l'avant-garde, celles-là aux ailes et autour du Roi, d'autres auprès des nefs, qu'elles remorqueront au besoin. En avant de la galère royale vont marcher deux brigantins, pris parmi les plus grands, à côté et à gauche une fuste renommée par sa marche et la certitude de ses manœuvres; Balthazar garde, à droite de la réale, le poste qui, s'il fait quelque pointe, sera momentanément occupé par une des galères de Provence. La seconde des galères aux armes de Cozza, toujours détachée du gros de la flotte, et guidée par un homme à qui sont connus tous les refuges de la côte d'Italie, ira à la découverte et avertira de l'ennemi s'il le voit caché dans quelque baie. Tout étant ainsi réglé, les nefs étant au large des roches, d'où les ont élevées les bâtiments remorqueurs; le vent soufflant de l'ouest, sans violence comme sans mollesse; on leva les rames, à l'action desquelles on substitua celle de larges voiles triangulaires, qui eurent bientôt emporté cette navie aventureuse hors de la vue du guetteur de la Pomègue.

VI.

Pendant une soixantaine d'heures tout alla bien : bon vent, bonne mer, ciel illuminé par les vives clartés du soleil ou brillant d'étoiles, point d'ennemis, la joie partout, partout les musiques, les ballades joyeuses, les gais repas arrosés des vins chauds de la Provence, partout l'hypocras fumeux coulant à pleins bords dans les hanaps d'or ou de matere, partout les devis plaisants, les vers récités ou chantés, les dits merveilleux, qui font passer le temps et trompent l'ennui d'une navigation uniformément belle et douce, enfin partout la confiance dans le succès.

Et pendant que la sécurité est revenue au cœur du jeune prince, qui va gaiement à la conquête

de son royaume, Marie de Blois est retournée à son palais, la mort dans l'âme, soutenue à peine par l'espérance, et mal rassurée par les promesses que le cardinal-légat lui a faites au nom du ciel. Oh! qu'elle souffre, cette femme! Qu'elle souffre comme mère, celle qui a été obligée de confier son fils aux flots incertains, à la prudence peut-être trop timide d'un vieillard qui ne sait plus tout ce qu'il faut risquer parfois pour réussir, au dévouement peut-être trop téméraire d'un corsaire de vingt ans qui ne sait guère attendre, et s'est appris à brusquer la fortune pour en triompher comme d'une courtisane! Qu'elle souffre comme reine aussi, cette femme dont l'ambition voit sa partie engagée au milieu de chances si douteuses, et jouée par un enfant dont les conseillers sont des hommes presque tous aveuglés par des intérêts personnels! Elle gémit, elle pleure, elle prie! Elle est seule dans son oratoire; elle arrose de ses larmes les dalles et l'autel qu'elle baise dévotement: elle a peur; elle entend les voix de pressentiments funestes; elle court à l'ogive dont le vitrail colorié lui cache le ciel, ouvre cette fenêtre; et si elle voit, chassé de l'ouest ou du sud, quelque nuage sombre, elle revient au pied de la croix, se frappe la poitrine, et promet au Christ, pour ses églises, les plus magnifiques dons, si sa bonté épargne le navire de Louis d'Anjou. Dieu

ne tient compte des promesses ni des pleurs de Marie. Immuable dans ses décrets, il veut éprouver le jeune prince; il veut le mettre aux prises avec un de ces grands périls qui tuent les faibles cœurs, mais où savent se retremper les âmes énergiques; par le spectacle du désordre de la nature, de l'anarchie des éléments, il veut l'avertir que cette vie dans laquelle il entre doit être menacée plus d'une fois par les passions politiques et les fureurs violentes des partis. Comprendra-t-il la leçon?

Voici qu'elle commence. Au plus beau temps qu'on ait eu sur la côte italienne de mémoire de nautonier, succède tout-à-coup l'orage. Le ciel perd son heureuse transparence; la mer, d'un bleu si pur et si profond il n'y a qu'un instant, se trouble, et ses vagues sombres se couronnent d'une écume que le vent déchire, emporte et reforme bientôt, dans les accès d'une fureur insensée. Il n'y a pas d'illusions à se faire! Ce n'est point une bourrasque passagère qui vient d'assaillir le navire, c'est un fortunal caractérisé qui grandit de moments en moments et durera peut-être plusieurs journées. Les nefs ont amené les voiles majeures qu'elles portaient avec d'autant plus de raison que, sous cette large voilure, elles avaient encore peine à suivre les galères. Elles ont substitué le tref aux grands triangles de leurs mâts d'avant

et du milieu; et une lutte s'établit entre elles et les lames qui les assaillent, les poussent et les ballottent comme le volant sur la raquette, malgré les efforts attentionnés des hommes du gouvernail.

Les galères qui faisaient déjà petite voile, et qui, de peur de laisser trop en arrière les nefs latines, avaient mis, suivant leurs marches, les unes le terzarol, les autres le papefic seulement au lieu de l'artimon, rentrent d'abord leurs rames, qui, pesant beaucoup sur chaque bord, auraient, dans les mouvements du roulis, fatigué ces navires légers. Elles amènent ensuite leurs antennes, non pas tout-à-fait, mais à peu près à la hauteur de six pieds au-dessus du pont; elles rentrent avec soin, en l'étouffant, la toile du fond et de chute de leurs voiles, assujettissent les antennes avec les bragots, les ostes et les sostes, et mettent des hommes aux bettes des drisses, prêts à les affaler si la force du vent devient telle qu'il faille courir à sec de voile. Les timons de chasse sont mis en place pour suppléer les timons ordinaires que des secousses continuelles peuvent briser. Tous les navires voilés ainsi, et ainsi préparés à faire contre la tempête une sérieuse résistance, se mettent à orse, c'est-à-dire le plus près qu'ils peuvent de la direction du vent, qui a sauté tout d'un coup à l'est.

Aussitôt que le fortunal s'était annoncé, l'ami-

ral avait envoyé les brigantins et les fustes porter l'ordre à tous les bâtiments de la navie de manœuvrer, pendant le mauvais temps, chacun à la volonté de son patron; d'avoir soin surtout de se tenir éloignés les uns des autres, de peur des chocs, et enfin, quand le temps serait devenu maniable, de se rallier à la pointe sud de la Corse, d'où la flotte reprendrait sa route pour Naples. Chacun se hâta de profiter de cette liberté de manœuvre : quelques uns, après avoir disputé un jour entier au vent et à la mer le passage qu'ils leur fermaient, allèrent chercher un abri dans les petits ports de la côte de Nice; d'autres se jetèrent dans les criques au nord et au nord-ouest de l'île de Corse. Pour la galère du Roi, quelle que fût l'inquiétude de l'amiral, et bien que le jeune Louis eût des appréhensions fort légitimes, elle s'obstina à tenir l'orse, recevant à bord de terribles paquets de mer, s'ouvrant, dans son travail courageux contre les flots, et faisant tant d'eau que les mariniers suffisaient à peine à épuiser sa cale.

Comment n'avait-elle pas cherché un port de relâche? Pourquoi, sans apparence de succès, montrait-elle une constance qui semblait engager si inutilement la responsabilité de l'amiral? Le conseil réuni par le Roi avait été d'avis qu'il était sage de mettre à l'abri les jours de Sa Majesté; mais l'amiral avait résisté. Il avait assuré que le

prince confié à ses soins n'avait rien à craindre, et qu'il importait de montrer aux Napolitains qu'aucun danger ne l'effrayait. Dans le conseil, on n'avait pas reconnu à ces paroles de jeune homme la prudence ordinaire du Marseillais, que chacun connaissait bien pour un marin consommé, mais non pas pour un hasardeux capitaine. Il faut bien le dire, ce n'était pas, en effet, l'amiral qui avait parlé ainsi; c'était, par sa voix, l'intrépide Balthazar Cozza.

Aux premiers signes de la tempête, Balthazar s'était rapproché de la réale, il avait marché parallèlement à elle, et ayant fait mettre à la mer sa barque, il était venu trouver l'amiral et lui avait dit ces mots, dont personne n'avait pu surprendre une syllabe, car la confidence, faite sur la coursie, au pied du mât du milieu, l'avait été à voix basse :

« — Nous allons avoir une furieuse tempête, amiral; tous les signes, qui nous sont familiers à vous et à moi, nous l'annoncent. Le Roi pourra être effrayé; mais il ne faut pas qu'il le paraisse. Rassurez-le. Votre âge, votre expérience, votre belle renommée, pourront tout sur lui et sur les gentilshommes de sa suite... Naples et la Sicile ne voudraient pas d'un Roi qu'un peu de vent aurait fait fuir. Il faut donc lutter. C'est tenter Dieu, direz-vous? Non; Dieu aime les forts, s'il punit

les superbes; il abandonne ceux qui s'abandonnent eux-mêmes. Que le Roi voie le fortunal dans toute sa rage; qu'il voie la mer dévorer morceaux à morceaux cette galère, qui porte l'oint du Seigneur, et qu'il descende dans sa chambre seulement quand il n'y aura plus moyen que vous, lui et les timoniers restiez en haut. Cet acte de courage, cette bravade, si vous voulez l'appeler ainsi, sera du meilleur effet sur l'esprit enthousiaste du peuple de Naples, que Louis d'Anjou a besoin de conquérir après s'être fait attendre si long-temps. C'est bien entendu, seigneur amiral, n'est-ce pas? Sur l'espale, toujours sur l'espale! Moi, je suis à un demi-trait de vireton au vent de la réale, et j'y reste. Je verrai tout de là, et si vous fléchissiez, je vous en avertis, je déshonorerais vos cheveux blancs, ou plutôt je sauverais votre honneur en sauvant celui du Roi. Je viendrais briser ma galère sur celle-ci, je sauterais à votre bord, je vous précipiterais dans la mer, tombeau digne d'un amiral; et de cette main qui vous aurait fait justice, je prendrais le timon pour forcer le Roi à voir jusqu'au bout le premier événement difficile de son règne véritable.

» Du reste, ne craignez rien, messire amiral, du voisinage de ma galère. Elle obéit à mes moindres désirs comme un cheval docile; mes pilotes sont sûrs, et je sais la juste distance où, par un gros

temps, une galère subtile peut se tenir d'une galère plus grande. Adieu, donc, monseigneur, je retourne à mon navire, car il est temps. »

Et il était rendu quelques minutes avant que toute communication fût devenue impossible de navire à navire par le moyen des embarcations.

L'opinion émise par l'amiral avait eu de la peine à triompher. On ne manquait pas de bonnes raisons pour la combattre; mais le vieux Provençal déclarant répondre sur sa tête de la vie du Roi, le conseil céda. Louis II s'était rangé d'ailleurs à l'avis de l'amiral, qu'avait partagé aussi le respectable évêque, aumônier donné par le pape comme un appui à son pupille.

Cependant la tempête, loin de s'apaiser, redoublait de violence. La pluie tombait par grains; le tonnerre mêlait sa voix à celles du vent et de la mer; les mâts ébranlés menaçaient de briser leurs sartis, qu'on avait renforcés cependant par la carnal et le prodano. La voile, présentant une surface que l'on diminuait en raison de l'augmentation du vent, faisait crier les poulies de la cargue d'avant, des bragots, de l'orse, de la soste et de l'oste... La réale gardait toujours son allure, et la galère de Cozza orsant quand elle orsait, la suivant dans ses mouvements de pogge, quand la lame le contraignait de pogger, était sans cesse à ses côtés. Balthazar était debout

contre les garides de son tendelet qu'il avait fait découvrir pour que sa poupe offrît moins de prise au vent. Calme comme s'il se fût reposé sur les carreaux d'un divan, il était enveloppé d'un manteau dont il serrait les plis contre lui. Son regard, alternativement porté sur l'avant de sa galère et sur la galère de l'amiral, n'annonçait aucune préoccupation; les seules paroles qu'il fît entendre étaient des ordres brefs et réitérés aux timoniers dont la tâche était rude et difficile.

Sur l'espale, contre le bâton du tendal de la galère du roi, on voyait deux hommes couverts de la capuce de leurs manteaux; ils échangeaient quelques mots, se tenaient l'un à l'autre et tous deux au support des garides, parce que le mouvement était si grand, et les lames courant d'un bout à l'autre de la galère étaient si nombreuses qu'ils devaient craindre de se voir jeter hors du navire. L'un était le sexagénaire provençal que surveillait Balthazar, l'autre était un enfant de quatorze ans qui s'était fait du courage un devoir, d'abord assez pénible, mais d'instant en instant plus facile; c'était le jeune roi, qui d'un œil mélancolique contemplait le spectacle affreux auquel l'amiral l'avait contraint d'assister.

Pendant plusieurs heures, les deux navires marchèrent parallèlement sans qu'aucune parole fût échangée entre les trois personnages que nous

venons de voir. Le plus profond silence régnait sur la couverte de l'une et de l'autre galère; on n'entendait que la voix aiguë du vent qui se jouait en sifflant dans les cordages et les plaintes des manœuvres qui gémissaient sous l'effort auquel elles étaient condamnées. Les matelots étaient en oraisons, et, dans la chambre de la réale, l'évêque aumônier de Louis II psalmodiait les prières des agonisants. Il avait pour répondants à ses versets tous les gentilshommes de la suite du roi et deux clercs de sa chapelle.

Le vent augmentait toujours. La nuit était venue, et le ciel, découvert à de courts intervalles, laissait voir le disque de la lune, dont quelques rayons, bientôt interceptés par les nuages, éclairaient la mer blanchissante d'une lumière douteuse et pâle. Les grains se succédaient rapidement, quelquefois secs, mais le plus souvent accompagnés d'une pluie abondante. A chaque grain, on entendait à bord de la galère provençale et de sa conserve la napolitaine : *Orse! orsa!....* Heureusement les nuits sont courtes au mois de juillet! Le jour parut enfin, et quand il put percer les masses épaisses de nuages, voile obscur jeté sur l'abîme par les mains du noir génie de la tempête, on put reconnaître que l'on n'était pas loin d'une terre, et que cette terre était la côte de Toscane.

Balthazar Cozza crut devoir faire acte de courtoisie, et de l'air le plus dégagé du monde, il cria à ses timoniers : « — Plus près de la réale, mes compagnons ! plus près. Il fait frais ce matin, et il n'y a pas de mal à se rapprocher des gens avec qui l'on marche, ne fût-ce que pour se réchauffer un peu.

» — A se rapprocher on risque le heurt, seigneur Cozza, répondit la voix du maître nocher qui était à l'un des timons latins.

» — Oui, des maladroits, mais non pas toi, brave Cordelio ! Approche toujours, que j'aille assister au lever de Sa Majesté angevine.

» — Le lever a été bientôt fait et sans appareil, répliqua le nocher. Le pauvre jeune homme est resté toute cette nuit satanique debout comme l'arbre de sa réale. »

La galère de Cozza étant venue un peu sur la bande droite, Balthazar appuyé sur ce que les vagues avaient laissé de filarets au-dessus des apostis, et se faisant un porte-voix de ses deux mains, s'adressa en ces termes au Marseillais, que le mouvement du navire napolitain avait effrayé :

« — Bonjour, messire amiral. Comment se porte votre seigneurie ? comment Sa Majesté sacrée, le Roi de Sicile et de Naples, a-t-elle passé la nuit ?

» — Fort mal à l'aise assurément, seigneur cor-

saire, répondit le vieil amiral qui avait traversé du côté du vent... Mais prenez donc garde, vous allez nous aborder.

» — Ne craignez rien, je réponds de mes timoniers.... On est mieux, sans doute, couché dans un lit large et mou à Marseille, que debout sur l'espale d'une galère, n'ayant pour courtines qu'une cape mouillée, et pour lampe de nuit que l'éclair ou un rayon furtif de la lune. Mais je suis sûr que Sa Majesté est contente d'avoir assisté au spectacle que votre heureuse insistance lui a procuré, messire amiral.

» — J'espère, seigneur Cozza, que ma noblesse de Naples me saura quelque gré de cette nuit, passée au milieu des périls sans cesse renaissants, répliqua le jeune prince d'une voix affaiblie.

» — Croyez-le bien, sire, cela vaut mieux que vingt proclamations et dix mille ducats d'or répandus à votre entrée à Naples... Seigneur amiral, nous voici près de la terre; ne nous conseillez-vous pas de pogger un peu, de prendre le vent à demi-galère et de courir le long de la côte, entre la Toscane et l'île de Corse, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire taire les vents et d'étendre sur la mer sa main qui abaisse les ondes irritées.

» — Je crois cela très prudent, seigneur napolitain. Je crois même que par le temps qu'il fait, au lieu de ce triangle latin, encore trop

grand, quoique très réduit déjà, nous ferions bien de hisser seulement à notre mât du milieu le tref carré, beaucoup moins large.

» — Non, non, amiral, gardons nos papefics; nous n'en gouvernerons que mieux. Mais la mer est monstrueuse; les lames vont nous prendre en flanc et par derrière plus violemment qu'elles ne nous ont pris par la proue. Je crois qu'il est bon de faire descendre tout le monde dans les chambres, et le Roi le premier; de fermer bien toutes les écoutilles et d'attendre ainsi en priant que la tourmente s'apaise. Pour moi je reste sur l'espale, et il est de votre dignité autant que de votre courage éprouvé d'en faire de même. Amenons encore un peu nos voiles; amarrons bien solidement les antennes, doublons le nombre des timoniers, qui vont s'attacher eux-mêmes pour n'être pas emportés par la mer, et laissons courir.

» — J'ai fait un vœu cette nuit à madame Marie, Notre-Dame de La Garde, et je viens d'en faire un à mon saint patron; j'ai la confiance que par leur intercession Sa Majesté sera sauvée.

» — Vous avez agi en bon chrétien, messire; que Dieu, madame Marie, san Gennaro et votre saint patron nous écoutent! Mais ils n'exaucent que les mariniers qui ont un œil intelligent ouvert sur le danger; veillons bien, et nous verrons la fin de ce cruel fortunal. »

Les deux équipages descendirent dans les scandolars et les autres chambres; on mit les écoutilles partout; et bientôt, outre les hommes des timons, il n'y eut plus sur les ponts des galères que l'amiral et Cozza, obligés de tenir les mâts embrassés, de s'y attacher même pour résister aux efforts des vagues incessantes qui passaient sur les deux navires comme des torrents fougueux.

A la fin de la journée, — quelle journée pour ce jeune Roi enfermé dans le gavon avec des gentilhommes qui priaient, se confessaient, pleuraient en se recommandant à tous les saints du paradis! — le vent tomba et l'on put rétablir la voilure. On avait dépassé l'île de Corse, on se trouvait par le travers de la Sicile; il fallut donc virer de bord, et remontant à orse regagner le canal entre la Sicile et la Corse. On passa la nuit à faire peu de route; au quart de l'aube, on était à la hauteur de l'embouchure du Tibre, la mer encore grosse mais sans fureur, le ciel dégagé, l'artimon déployé avec la misaine, et l'on put prendre vent en poupe pour aller mouiller dans la baie de Bonifacio.

VII.

Il fallut plus d'un jour pour que les vingt-quatre navires de la flotte du Roi de Sicile fussent réunis dans le port du rendez-vous. Pendant ce temps, on répara les avaries faites à la réale et aux autres galères qui n'avaient pu trouver un refuge immédiat sur la côte d'Italie ou dans les havres de la Corse. Plusieurs avaient beaucoup souffert, et il y en eut qui arrivèrent à Bonifacio garnies de ceintures de gros cordages et garrottées de l'avant à l'arrière, parce qu'elles s'étaient ouvertes à la mer et qu'elles avaient failli couler bas. Quelques unes avaient perdu des hommes, emportés par les flots ou suffoqués dans les cales où on

les avait enfermés. L'amiral et Balthazar donnèrent tous leurs soins aux promptes réparations exigées par la navie, et quand tout fut en ordre on remit à la mer se dirigeant sur Naples.

Comme on approchait de Gaëte, la galère de Cozza quitta le gros de la flotte, et, forçant de voiles, alla fort près de la côte pour savoir si Marguerite avait fait préparer des bâtiments de guerre pour s'opposer au passage de Louis II. Sûr de son équipage qu'il avait fait armer, Balthazar, après s'être abrité, pendant le jour, derrière un cap qui devait le cacher, parut au lever du soleil à l'entrée même du port de Gaëte. Il y était venu à la dernière heure de la nuit, ses rameurs voguant sans bruit avec leurs avirons doucement poussés et ramenés, véritable précaution de corsaire qui lui réussit à merveille. Car, sans que personne le soupçonnât, sans que les quêteurs des tours du château l'eussent aperçu, il parvint jusqu'à la chaîne du port, et il put voir que quelques galères étaient réunies, mais non point prêtes à prendre le large. Afin qu'on ne doutât point de sa visite, il fit arborer ses pennons et la bannière d'Anjou, et tous ses gens poussèrent trois fois le *viva Lodovico!* Il jeta quelques fioles de matières inflammables sur les navires les plus voisins de la chaîne, fit tirer une volée de viretons aux soldats de Ladislas qui étaient

accourus sur les quais du port pour punir l'audace des Napolitains, et se retira ensuite tranquillement dans l'espoir qu'il serait suivi par une ou deux galères qu'il aurait le plaisir de prendre ou d'incendier.

Gaëte resta comme indifférente à cette provocation; riposta par quelques flèches ardentes, puis vit passer à quelques portées d'arbalète la flotte de Louis d'Anjou, couverte de pennons de fête, et ses instruments jouant des fanfares.

Balthazar rejoignit la navie quand elle fut à la hauteur de Gaëte, et alla rendre compte au Roi de la couardise des sujets de madame Marguerite. Cozza était désolé qu'une belle occasion de combat ne se fût point présentée au jeune prince qu'il aurait voulu présenter, au peuple de Naples, vainqueur des galères de Ladislas et vainqueur de la tempête.

Le lendemain, 24 août, au milieu du jour, la navie du Roi arrivait à l'embouchure du Sebeto. La réale alla se ranger près d'un pont où un grand concours de noblesse, avertie la veille par les brigantins de la flotte, se trouvait à cheval et magnifiquement vêtue. Le peuple aussi était accouru en foule; il trouva beau, bien fait et d'une physionomie affable le jeune prince qui venait régner sur la Sicile, et lui fit l'accueil le plus cordial, le plus joyeux, jetant des fleurs et des rameaux sous

les pas de son palefroi, chantant des strophes louangeuses, et criant *noël!*

Le cortége royal, où figurait à côté de Louis II le représentant de la noblesse napolitaine, vêtu d'une armure brillante, recouverte d'un surcot de soie aux armes de Cozza, s'achemina vers Naples. A Formello il trouva les principaux des élus qui lui présentèrent les clefs de la ville et le haranguèrent. Le jeune Roi répondit avec beaucoup de modestie au discours de l'orateur qui faisait allusion à sa conduite intrépide pendant une tempête dont avait pu être effrayé plus d'un vieux nocher.

« — Vous voyez, Sire, dit tout bas le corsaire en se penchant vers le Roi, quel service vous a rendu notre vieil ami le Provençal! Vous lui devez beaucoup pour sa constance dans le péril. Une mauvaise nuit peut vous valoir bien de bonnes journées! »

A la porte de Naples, huit chevaliers attendaient le Roi. Ils portaient un dais de velours empanaché sous lequel se plaça le jeune prince, dont tout le monde admirait la grâce, la belle chevelure blonde, le teint vermeil, l'air bienveillant et grave. Louis, que le parti angevin entourait tout entier et voulait montrer dans tous les quartiers où sa présence pouvait être le signal des réjouissances, parcourut les rues principales, fit des stations sur toutes les places, sur celles même où l'antago-

nisme et la haine avaient pu rassembler les partisans de Ladislas, bien surveillés au reste; il créa chevaliers plusieurs jeunes gens de la noblesse qui lui étaient présentés par les Sansevirini, les Cozza, le sire de Montjoye et d'autres illustres amis de la maison d'Anjou ; enfin la nuit étant tout-à-fait tombée, le roi de Sicile entra dans le château Capuana à la lueur des brandons, au son des cloches et des trompettes, aux cris de *viva!* et *noël*! proférés par une foule ivre de joie qui jurait amour et fidélité au jeune monarque !...

Louis II ajourna au lendemain matin les réceptions officielles, les baise-mains, les compliments. Il dépouilla son armure pour revêtir la simple pellarde de drap vert dans laquelle il aimait à se mettre à l'aise comme un simple écolier, et cette toilette faite il manda le vieil amiral et Balthazar Cozza, qu'on introduisit quand il eut fini avec son aumônier une prière d'action de grâces.

« — Avant que de m'endormir et après avoir prié Dieu pour ma mère, pour ce royaume et son jeune roi, dit l'Angevin, j'ai voulu vous voir et vous embrasser, messire amiral, et vous aussi seigneur Balthazar, mon bel ami. Je dois tout à à notre Seigneur Jésus qui a fait réussir ce voyage et m'a conduit par la main, de Marseille, notre chère ville provençale, à Naples, précieux héri-

tage de feu notre père Louis Ier. Je dois beaucoup au Saint Père, mon tuteur, qui m'a donné la couronne de Sicile, l'investiture du royaume, l'étendard bénit, et, plus que tout cela, la confiance dont j'avais, hélas ! bien besoin pour entreprendre ce que nous avons accompli ensemble. Mais je me plais à reconnaître et à proclamer que je ne vous dois pas moins, à vous, seigneur Cozza, qui avez si bien fait parler la noblesse dont vous étiez l'ambassadeur, et qui, depuis, m'avez montré un attachement si vif, si intelligent; à vous, messire amiral, qui m'avez reconforté pendant la tempête, et n'avez pas souffert, au conseil tenu sur ma galère, que j'allasse chercher honteusement dans un port un abri contre des menaces de mort qui, bravées avec courage, devaient être un titre de plus à l'affection de mon peuple. Venez donc, que je vous en remercie; venez, que ce pauvre enfant royal, seul ici, sans la Reine sa mère, sans le pape, vous témoigne combien il est reconnaissant. »

Il s'avança cordialement vers le Marseillais, lui tendit la main que celui-ci prit et baisa, puis lui dit :

« — Souffrez, messire, que je vous baise comme un père, et que je vous donne ce témoignage de mon affection et de ma gratitude. »

Alors il le serra contre son cœur, appliqua

ses lèvres sur le front du vieillard qui pleurait de joie, et passa à son cou une chaîne d'or enrichie de pierreries qu'il tenait de la Reine Marie de Blois.

« — Retournez en Provence, annoncer à ma mère ce que vous avez fait et ce que vous avez vu. Que le ciel vous garde de tout mal pendant ce voyage, et si le devoir vous ramène à Naples, n'oubliez pas que vous avez dans le Roi un ami toujours heureux de vous revoir. »

L'amiral répondit quelques paroles respectueuses, s'inclina profondément, et se retournant pour sortir, dit avec bonhomie et tout bas à Balthazar en lui montrant la chaîne : « — Voilà un joyau qui s'est trompé d'adresse. Les rois ne savent jamais le vrai des choses. Je vous remercie, seigneur corsaire, du bon office que vous avez rendu à mon honneur. »

Lorsque le Roi se trouva seul avec Cozza :

« — Et vous, dont la jeunesse a encouragé la mienne, vous, mon féal Balthazar, que vous donnerai-je? Voulez-vous, avec ce baiser tout amical, tout fraternel, un titre qui prouve à cette noblesse qui vous a choisi combien je l'honore en vous, et combien j'ai d'estime particulière pour votre seigneurie?

» — Non, sire, rien qu'un embrassement.

» — Vous êtes homme de mer, ne voudriez-

vous donc pas être amiral de nos galères de Naples?

» — Sire, homme de mer, je ne le suis plus à partir de ce jour. Mais peut-être pourrai-je vous servir autrement que sur les royales galères aux armes de Sicile et d'Anjou.

» — Parlez, demandez, je vous en prie.

» — Un bras de plus n'est rien dans votre cause, une tête peut être beaucoup. Je quitte Naples et je vais...

» — Où donc, seigneur corsaire?

» — Au pontificat. »

Le 14 mai 1410, Balthazar Cozza était pape sous le nom de Jean XXIII. A cette époque, Louis d'Anjou était roi de Naples pour la seconde fois; il avait été rappelé en 1409 par les Napolitains, qui l'avaient abandonné dix-neuf ans auparavant, après l'avoir accueilli avec tant d'enthousiasme!

Le pape ne fut pas plus heureux que le roi.

En 1411, Ladislas succéda de nouveau à Louis d'Anjou. En 1414, Jean XXIII pressa Louis de tenter encore une fois la conquète de Naples. En 1417, Louis II mourut à Angers

En 1414, l'orage grondait sur la tête de Balthazar Cozza, et l'on convoquait un concile qui, de trois papes, allait en déposer au moins deux.

En 1415, ce concile était assemblé à Constance, et l'on y conspirait contre Jean XXIII, qui avait fait la faute de s'y rendre. Jean canonisait cependant une sainte à la sollicitation des ambassadeurs de Suisse, de Danemarck et de Norwége; mais il était perdu. Forcé de fuir, déguisé en postillon, il fut arrêté, jeté dans une forteresse, déposé ainsi que Grégoire XII et Benoît XIII, qui du moins gardaient leur liberté. Pendant quatre ans, l'ancien corsaire resta dans le château d'Heidelberg, faisant d'élégants vers latins sur son ambition, sa grandeur, sa disgrâce. En 1419, il racheta de l'empereur au prix de trente mille écus le droit de mourir sans fers; il quitta l'Allemagne, alla à Florence s'humilier aux pieds de Martin V, le pape élu par le concile au nom du sacré collége. Enfin, six mois après, le 22 novembre 1419, il mourut tranquille, philosophe, poëte et pleuré de Côme, de Médicis dont il était l'ami.

Quelles vies et quel temps!

NOTES.

— *Les comtés de Provence...* (P. 2.) Le testament dicté en français par Louis Ier d'Anjou, se trouve tout entier, p. 1199 et suiv., t. 2 du *Codex Italiæ diplomaticus* de Lünig.

— *L'investiture du royaume de Naples à Louis II.* (P. 3.) La bulle fut publiée au mois de mai 1385. Voir l'*Histoire de Naples* par Giannone.

— *Dans son palais d'Avignon.* (P. 3.) Le récit du couronnement de Louis II, écrit en français (29 paragraphes), se lit p. 1186, t. 2 du *Codex diplomaticus* de Lünig.

— *Comite.* (P. 12.) Chef de l'équipage d'une galère. La 4e des lois d'Alfonse dit, part. 2, tit. 34 : « Comitres son llamados, etc. — On appelle comites ceux qui sont chefs à la mer, sous l'amirante; chacun d'eux a le pouvoir de commander les gens de son navire, et de juger tous les différends qui s'élèvent entre eux. » Le comite était le capitaine du navire, dont la manœuvre ou pour mieux dire la route appartenait au nocher (*nauclerius*). Sanuto dit, liv. 2, chap. 19 : « Chaque galère a besoin d'un comite. — *Indiget quolibet galearum uno comito.* » Voir Archéologie navale, 1er vol., p. 302.

— *Balthazar Cozza.* (P. 13.) Voir pour l'histoire assez obscure de ce corsaire, qui fut pape en 1410 sous le nom de Jean XXIII, l'*Histoire des Conciles* du père Labbe et toutes les histoires catholiques et protestantes des souverains pontifes. Giannone, l'historien de Naples, n'a consacré qu'une courte mention à cet homme, que l'on a peut-être trop oublié et qu'il

nous a paru intéressant de remettre en scène. Les marins ne savent guère qu'ils ont un des leurs dans la liste des hommes qui se sont assis sur le trône de saint Pierre.

— *Les glaives qu'on a déjà tirés.* (P. 17.) Le glaive, dans l'armement des hommes de guerre du XIV[e] siècle, était une sorte de large poignard qui se portait à la ceinture du côté opposé à la longue épée. Voir *Arch. nav.*, Mém. n° 4, le passage relatif à l'armement des galères.

— *Todes.* (P. 23.) Espèces de flammes larges et à deux queues, que les nefs et les galères portaient à leurs gabies. Voir *Arch. nav.*, Mém. n° 6, 2[e] vol., p. 160.

— *Qu'ils abaissassent la chaîne du port.* (P. 23.) On lit, page 57 de la *Cronica de don Pedro Niño* (Madrid, 1782), imprimés de la bibl. du Roi, O. 577-1 : « Tiene (la cibdad de Marsella) un puerto de mar guardado de todos tiempos : tiene la entrada muy angosta, é cierranla é abreulo con una muy fuerte cadena de ferro. Está un grand farallon en medio des puerto que sufre la cadena : non puede entrar navio, nin salir sin mandado. — La ville de Marseille a un port de mer gardé de tout temps; on en tient l'entrée fort étroite, et on la ferme ou on l'ouvre avec une très forte chaîne de fer. Au milieu du port est un phare élevé qui porte la chaîne; aucun navire ne peut entrer ni sortir sans permission. » Ce que la chronique de Pero Niño nous apprend avoir existé en 1403 peut nous aider à expliquer un passage des statuts de Marseille rédigés vers le milieu du XIII[e] siècle. Le chap. XI, liv. 4 : « De navis non tenendis in portu Raconetti certis temporibus » défend à tout navire de s'amarrer à la tourelle du port : ad turrelam portûs que est in medio portûs. » (Voir *Statuta Massiliæ*, M. S. de la Bibl. du Roi, n[os] 460 et 461 B.) La *torreta* des statuts et justement le *farallon* de la chronique espagnole.

— *Signalé par le mât de la Pomègue.* (P. 24.) La même chronique de Pero Niño dit, p. 57 : « E ante puerto de Marsella estan unas islas, é á la una dellas llaman la Pomaga : é está siempre alli una atalaya, é tiene un mastil fincado entierra. é tiene dos velas bajas, la una de nao, et otra de galera : la de la nao es larga é quadrada; la de la galera larga é terciada. E

mira : é quantos navios vé venir por la mar, tantas veces alza la vela segund que es el navio. — En avant du port de Marseille sont quelques îles, une desquelles est appelée la Pomègue : là est toujours une vigie (*atalaya* — guet), et on y entretient un mât planté en terre, au pied duquel sont deux voiles, une de nef et l'autre de galère. La voile de nef est large et carrée, celle de galère est large et triangulaire. Et voyez ce qui se pratique : autant on voit venir de navires du large, autant de fois on hisse la voile (carrée ou latine), suivant l'espèce des bâtiments. » Cette télégraphie assez ingénieuse peut paraître cependant incomplète, si l'on se reporte à ce temps de Pero Niño, où les nefs n'étaient pas toujours à voiles carrées. Il est probable pourtant que les nefs latines étaient signalées par la Pomègue avec la *vela quadrada*, et qu'on réservait la *terciada* pour annoncer à Marseille tous les bâtiments de la famille des galères.

— *Ses galères furent amarrées à la place où les statuts*, etc. (P. 24.) Nous avons vu plus haut que les bâtiments ne pouvaient s'amarrer dans le port de Marseille à la tourelle, parce qu'ils auraient gêné le service de la chaîne. Le même chapitre des *Statuta Massiliæ* que nous citions contenait cette disposition précise : « Statuentes similiter quod aliquis navis non possit stare in portu Massiliæ usque bruccam (*sic* dans les deux manuscrits pour *buccam*) ipsius portus Massiliæ ab illo pilari in quo est quedam crux sculpta inter domum Guilli Cornutu condam et domum Bernardi Baylati sicuti recto limite protenditus ipsum portum sive usque ipsum portum. — Statuant également qu'aucun navire ne pourra stationner dans le port de Marseille, jusqu'à l'entrée dudit port, depuis ce pilier où est sculptée une croix, entre la maison qui appartenait autrefois à Guillin Cornut et la maison de Bernard Bailli, dans toute la largeur du port comprise entre cette croix et l'entrée, une ligne droite étant tirée dudit pilier à l'autre côté du port. » Il serait assez curieux de chercher où était le pilier en question et la tourelle qui portait la chaîne. Quant à la tourelle, elle était probablement élevée au milieu du port vis-à-vis de ce qui sert aujourd'hui de bureau sanitaire. Le pilier ne devait pas

être bien loin de là, l'espace réservé ne pouvant être très grand, à cause du nombre considérable de navires que, depuis les croisades, le port de Marseille recevait ou expédiait chaque jour.

— *Câbles de poste.* (P. 24.) Amarres des navires, attachées à terre, et tournées, à bord, à des taquets plantés sur le plat-bord des navires.

— *Il se vêtit d'une gonne.* (P. 24.) La gonne était une robe longue. *Gonne*, de l'anglais *gown*, selon le lexique *cambro-britanicum*, qui dit *gwn-toga.* Dans le roman de Guillaume au Cournez, MS. cité par Du Cange, on lit :

> Laissa le siécle pour devenir prodhom,
> Et prit la gonne et le noir chaperon.

C'est à peu près ce que fit notre Baltazar Cozza dans une occasion où il s'agissait de paraître grave.

— *Porté la main à son chaperon.* (P. 26.) C'était un des saluts usités au moyen âge, comme l'atteste ce passage de la chronique de Bertrand du Guesclin :

> Au palais a trouvé le riche Roy Fagon,
> De dieu le salua, et fit affliction :
> Le Rey se va lever, et mist main au chaperon.

Quelquefois on levait le chaperon : « e nos axi mateix levant nostre capero, » dit la chronique de Pedro IV d'Aragon, liv. II, chap. 25.

— *Les chevaliers du vaisseau.* — (P. 29.) Giannone rapporte qu'au mois de novembre 1381, Charles III avait créé un ordre de chevalerie qu'il avait nommé la compagnie du vaisseau ; allusion au vaisseau des Argonautes dont la constance et la valeur étaient proposées pour modèles aux chevaliers que le Roi de Naples admettait dans l'ordre. J'ai fait d'inutiles recherches pour trouver la figure du bijou des chevaliers du vaisseau. Il n'aurait pas été sans intérêt de voir la nef de l'ordre qui, probablement, devait avoir des rapports de forme avec les navires flottant à Naples à la fin du XIV[e] siècle. — Giannone cite les noms de quelques chevaliers du vaisseau qui se rangèrent au parti de Louis II d'Anjou.

— *Il laissa à un Provençal le titre et la charge d'amiral.* (P. 33.) Les *Statuta Massiliæ* que nous avons déjà cités plusieurs fois portaient, chap. 47, *pacis Comitis Massiliæ* (1262) : « Quod admirallus aut admiralli qui vadunt per mare sint de Massilia. — Que l'amiral ou les amiraux qui vont en mer soient de Marseille. »

— *L'arrément.* (P. 34.) L'arrangement, l'armement de la flotte. « Quant la chose fut bien arée, le Roy et la Royne se recueillirent en leur nez, le vendredi... » Joinville. *Arraiare* (bas latin), arrayer, équipper. (Du Cange.) Les Italiens disaient *corredare* et *arredare*. *Arrayer* a fait arréer; *arréer* a fait agréer, qui lui-même a fait *gréer*. *Agrès* et *grément* sont le même mot qu'*arroy*. Voir *Index* de l'*Arch. nav.*

— *On avait jugé que vingt bâtiments à rames*, etc. (P. 34.) Voir *Hist. de Naples*, par Giannone.

— *Tant galères que brigantins.* (P. 34.) Les brigantins étaient de petits navires à rames, de beaucoup inférieurs aux galères, mais de leur famille. Voir *Arch. nav.*, p. 456, 1er v., Mém. n° 4.

— *L'arréeur de la navie.* (P. 36.) *Arraizus, arraiator* (bas latin), *arraiour* (vieux français), celui qui arrange, dispose, fait l'armement du navire ou de la flotte. Dans une lettre d'Edouard II d'Angleterre, à la date de 1322, on lit : « Assignavimus ipsum comitem... superiorem arraiatorum et ducum tam hominum ad armæ, quam peditum. — Nous avons désigné le même comite... comme *arraiour* supérieur et chef tant des hommes d'armes que de l'infanterie. » Voir Ducange et *Arch. nav.*, Mém. n° 4, p. 475, 1er vol.

— *Il avait à sa main, gantée de fer*, etc. (P. 36.) Voir le même Mémoire, n° 4, pour tout ce qui est relatif à l'armement et au gréement des galères du Roi de Sicile.

— *Sous le tendal, dôme arrondi*, etc. (P. 36.) J'ai rappelé ici la forme de la guérite d'une galère que j'ai dessinée à Florence le 15 décembre 1834, d'après un tableau de Pietro Laurati de Sienne, qui vivait vers 1340, et travailla au *Campo santo* de Pise. Voir p. 330, 1er vol. de l'*Arch. nav.*

— *Dont les garides.* (P. 36.) Voir *Index* de l'*Arch. nav.*

— *L'espale.* (P. 37.) L'espace ponté, compris entre le dernier banc des rameurs et l'entrée du tendal. Cette petite plate-forme était la place d'armes de la poupe des galères. Voir *Arch. nav.*, 1er vol., p. 295.

— *La charge de scribe.* (P. 37.) Le scribe était le comptable, l'agent administratif du navire au moyen âge. Les devoirs du scribe sont écrits dans le livre 4, chap. XXVI des *Statuta Massiliæ*, dans le chap. XXVI du statut de Gazarie, du 24 septembre 1330, dans les chap. LI, LXVIII, LXIX, LXXV, LXXVII, XC, XCIV et CIII du statut génois de 1441. Le scribe était homme de guerre en même temps qu'administrateur.

— *Au maniement des timons latins et bayonnais.* (P. 38.) Voir, sur ces gouvernails, *Arch. nav.*, Mém. n° 5, 2e v. p. 81.

— *Les nageurs au nombre de* 120. (P. 38.) Pour l'armement des galères à Zenzile, voir le passage qui les concerne dans le Mém. n° 4 de l'*Arch. nav.*

— *La petite vis.* (P. 41.) Escalier tournant. Voir : *le Retour du Roi*, p. 310 du 1er vol. de cet ouvrage.

— *Gavon.* (P. 41.) La chambre de la galère à l'arrière. Voir *Index* de l'*Arch. nav.*

— *Scandolar.* (P. 41.) C'était une chambre, la plus grande de toutes, sous le pont de la galère, où l'on renfermait entre autres choses tout l'armement de guerre de l'équipage. Voir chap. XXXIV du statut de Gazarie, de 1441, manusc. du dépôt de la marine, et p. 225, 1er vol. de l'*Arch. nav.*

— *La cuirasse avait fait place à la robe, retenue au bas des reins*, etc. (P. 41.) Le sceau de la commune de Dam, 1328 (collection de M. Depaulis), montre des matelots vêtus de robes assez courtes, ceintes aux reins par un lien de cordes ou de cuir. Le sceau de la ville de Sandwich, 1238 (même collection), montre des mariniers vêtus aussi de robes, ceintes aux reins, mais assez longues. Le maître du navire, dans le sceau de Dam, a sur la tête le capuce de sa robe, qu'a aussi le matelot qui hale sur une corde, dans le navire du sceau de Dunwich, 1269 (même collect.). La robe descendant jusqu'aux genoux est le vêtement des matelots-trompettes du sceau de Douvres, 1281 (collect. Depaulis).

— *Une nef d'argent.* (P. 42.) La nef qui, dans les derniers temps de l'ancienne étiquette française, s'apportait encore sur les tables royales, était un vase affectant la forme d'un navire, dans lequel on mettait le couvert du Roi. Au moyen âge, c'était ce qu'aujourd'hui l'on nomme une cave à liqueur. On y plaçait les flacons. Nos huiliers, à la forme ovale, avec leur manche vertical rappelant le mât d'un navire, sont la dernière transformation de l'ancienne nef du service de table des grands seigneurs. Il y avait des nefs de verre, d'argent et d'or, comme le prouvent ces passages cités par Du Cange : « Navem magnam pro mensa dominæ Delphinæ de vitro, una duodenam saleriarum vitri, etc. — Une grande nef en verre pour la table de Madame la Dauphine, une douzaine de salières en verre... » (Charte de 1338, t. II, *Hist. du Dauphiné*, p. 363.)

Hanaps, couppes et nez de fin or reluisant.
(*Chronique de Bertrand Du Guesclin.*)

— *Les poulies tournant dans les taglies.* (P. 43.) Les taglies étaient les caisses des poulies. Voir, pour tous les détails de gréement de la galère, *Arch. navale*, Mém. nº 4. Quant à la manœuvre que j'ai décrite avec soin, et qui est tout-à-fait conforme à ce qui se pratiquait sur les galères du moyen âge, ceux des lecteurs qui auront la curiosité de suivre, dans les Mémoires auxquel je renvoie, les démonstrations que je fais de ces manœuvres, pourront se convaincre que cette partie de mon travail a été étudiée très sérieusement, et qu'elle mérite toute confiance.

— *Le fortunal.* (P. 44.) Voir *Index* de l'*Arch. nav.*

— *Depuis les sartis.* (P. 44.) Mon intention ayant été de faire connaître dans ce récit la galère du moyen âge, comme dans *le Retour du Roi*, je me suis appliqué à faire connaître la nef; je n'ai pas dû reculer devant l'étrangeté des termes de la nomenclature ancienne. Ce n'est pas ici le lieu de les expliquer; mes études d'Archéologie navale ayant le but sérieux de faire connaître les navires anciens, tous ces termes ont dû être expliqués dans les Mémoires que je prie le lecteur studieux de consulter.

— *Vingt mille cantares de charge.* (P. 45.) Voir le statut de Gazarie, de 1441, et mon Mémoire n° 6, *Arch. nav.*

— *Voiles antennées.* (P. 46.) Attachées aux antennes, comme on dit voiles enverguées ou attachées aux vergues.

— *Douze ancres pesant de* 2,300 *à* 3,800 *livres chacune.* (P. 46.) Voir Mém. n° 6, *Arch. nav.*, 2e vol., p. 168.

— *Un laude.* (P. 46.) C'était une espèce d'embarcation intermédiaire entre la barque et la gondole, comme aujourd'hui le canot entre la chaloupe et la yole d'un navire qui n'a que trois embarcations. Voir *Index* de l'*Arch. nav.*, au mot *Laudus.*

— *Que le surlendemain,* 20 *juillet* 1390... (P. 48.) Lunig, *Codex diplomaticus*, t. 2, p. 1191.

— *Tout ce qui des parements de guerre.* (P. 48.) « Armavit quidem septem galeas et tres naves majores, quibus milites et arcatores et omnia paramenta istorum portabantur. — Il arma aussi sept galères et trois grandes nefs, devant porter les chevaliers, les archers et tout leur appareil de guerre. » (Obert, *Annales de Gênes.*) « Viderunt galeas IV Venetorum per Templarios pro custodia insuli Cypri armatas, in quibus erat armamentum VI galearum tam de hominibus quam de paramentis. — Ils virent quatre galères vénitiennes armées par les Templiers pour la garde de l'île de Chypre, dans lesquelles était l'armement de six galères, tant en hommes qu'en parements. « (Jacq. Oria, *Annales de Gênes, an* 1293.)

— *Les matelots et les gens de la chiourme.* (P. 48.) La chiourme était l'équipage nageant, les rameurs. Le mot *chiourme*, que l'on trouve dans l'italien avec la conformation *ciurma* (Pantera–Pantero et Duez), dans l'espagnol et le portugais avec les conformations *chuzma* et *chusma* (Oudin et Roding), avait quelquefois dans la latinité du moyen âge cette forme: *chiurma,* comme on le voit par ce passage du chap. LXXXI, stat. de gaz. 1441 : « Illud (capitulum) tempore sui recessus in galea inter chiusmam et marinarios legere et vulgare. » Quelquefois au lieu de *chiusma* on disait *ciurmia* : « Dum de jussu vestro tota ciurmia et marinarii omnes ipsius galeæ, etc. › Guesnai, Annales de Marseille, an 1312 (cité par Du Cange). *Ciorma* était aussi usité, comme le prouve un passage d'une lettre du

Podestat de Pise au Vicaire de Marseille : « Tota ciorma et marinarii, etc. » (Du Cange.) Le turc a *tcheurmé*, et il est probable que c'est ce mot que les peuples européens du bassin de la Méditerranée ont altéré pour en faire, ciorma, ciurma, ciurmia, chiourme et chusma. Je le crois d'autant plus, que je trouve dans les notes de Hyde, traducteur et éditeur du rabin Péritsol, que la galère, appelée généralement *Kadirgha* par les Turcs, prenait quelquefois le nom de *ciectirmé*, signifiant bâtiment tiré par les rames.

— *Puis il prononça une oraison.* (P. 51.) Cette prière et celle que récita le cardinal de Turin en bénissant les armes du roi, sont rapportées textuellement en latin par Lunig, parag. 28 et 29, t. 2, p. 1191 du *Codex Italiæ diplomaticus.*

— *La bannière aux couleurs de Marseille.* (P. 54.) Le chap. 13 du liv. IV des *Statuta Masiliæ*, porte que tout navire marseillais est tenu de porter l'étendard de la commune de Marseille timbré d'une croix (vexillum communis Massiliæ cum cruce extensum in altum).

— *Que je dénoue les caps de poste.* (P. 55.) « Cavo ò capo di posta, dit Pantero-Pantera, è una fune grossa con la quale s'armeggiano la galee in terra.—Le cavo ou cap (câble) de poste est un gros cordage avec lequel les galères s'amarrent à terre. » (L'*Armata navale*, p. 414.)

— *Les fustes qui obéissaient...* (P. 56.) Sur les fustes, voir *Arch. nav.*, Mémoire n° 4.

— *Les calcets des mâts.* (P. 56.) Voir l'*Index* de l'*Arch. navale.*

— *Ont fait la salve d'usage.* (P. 56.) « E'alzaron luego pendones en todas las galeras, é ficieron salva segund costumbre de galeras quando fallan sus amigos. — Et incontinent ils hissèrent les penons sur toutes les galères, et firent la salve (le salut) selon la coutume des galères quand elles rencontrent de leurs amis. » Chronique de Pero Niño, p. 59.

— *Auxquels ils ont donné le câble.* (P. 57.) Donné la remorque. Voir sur l'obligation de donner le câble en certains cas le chapitre du *Consulat de la mer*, intitulé : « De dar cap à altra nau. »

— *Brigantins pris parmi les plus grands.* (P. 57.) Tous les brigantins n'étaient pas de la même grandeur; il y avait dans cette petite espèce de navire des variétés de force et de capacité, comme dans toutes les autres. Le passage suivant de la chronique de Pero Niño en fait foi : « Alli veniam barcos, et bergantines grandes et pequeños.... » (P. 59.)

— *Les hanaps d'or ou de matere.* (P. 58.) Le hanap était une coupe ou un gobelet, un vase à boire ou à mettre du miel (Du Cange, *voce:* Hanafat mellis). Il y avait des hanaps de verre, d'or, de vermeil, de marbre ; il y en avait aussi en bois de différentes espèces, comme on le voit par le titre XLIX du *Livre des métiers* : « Quiconques veut estre esquéliers à Paris, c'est à savoir venderres d'esquèles, de hanas de fust et de madre, de auges, etc. » L'éditeur du Livre des métiers (Collection des documents inédits sur l'histoire de France) dit à propos des *hanaps de madre:* « On croit communément que *madre* signifie une pierre précieuse, telle que l'onyx agathe, mais il est évident que les faiseurs d'écuelles en bois ne pouvaient façonner des hanaps aussi précieux. Peut-être s'agit-il de hanaps en marbre commun, encore cela ne peut-il s'accorder avec les autres objets façonnés par les écuelliers. » Le madre n'était ni un marbre, ni une pierre précieuse, mais seulement un bois dur, différent du fust, qui était ce bois blanc dout les boisseliers se servent en général. Le madre ou madère était du bois de chêne, appelé dans la basse latinité : *madera* et *maderia*, corruption de *materia*, la matière première de toute grande construction, le *merrain*. Les *maters* ou *madiers*, varangues des constructions navales au moyen âge, étaient de chène, comme on le voit dans la nomenclature donnée par Bartolomeo Crescentio, p. 7 de sa *Nautica Mediterranea.* Les hanaps de madre du XIIIe siècle, tournés par les écuelliers, étaient certainement de la même matière. On peut s'étonner que cette explication ait échappé à un savant d'autant de sagacité que M. Depping. Voir, au reste, Du Cange, anx mots *Materia* et *Fusta.*

— *Elles ont substitué le tref.* (P. 60.) C'était une voile de fortune. Voir *Arch. nav.,* Mémoire n° 3.

— *Elles amènent ensuite leurs antennes.* (P. 61.) Pour

cette description de la tempête et pour la manœuvre des galères pendant le fortunal qui assaille la navie du roi de Sicile, j'ai suivi les principales indications données par les chap. IV et XXII de la seconde partie de la chronique de Pero Niño (p. 51 et 95). Il serait trop long de transcrire ici les deux passages dont je me suis inspiré, mais j'en recommande la lecture aux marins. Ces morceaux, écrits par un homme de mer du XIVe siècle, ont beaucoup d'intérêt, et j'ai pensé qu'il serait bon de les encadrer dans mon récit en les adaptant à la situation.

— *Ses rameurs voguant sans faire de bruit.* (P. 73.) Ce stratagème était antique dans la marine, et Frontin le mentionne. Le chap. VII de la seconde partie de la chronique de Pero Niño commence ainsi : « Remando las galeras muy paso, que non sonase el agua, nin voz ninguna... è asi yendo remando é mirando à todas partes, quanto una legua ante del puerto vieron, etc. — Les galères ramant très doucement, sans que l'eau résonnât sous les avirons, sans qu'on entendit une voix... et allant ainsi voguant et regardant de tous côtés, jusqu'à une lieue en avant du port (de Tunis), ils virent, etc. » P. 64.

— *A l'embouchure du Sebeto.* (P. 74.) Giannone, *Histoire de Naples.*

— *La simple pellarde.* (P. 76.) La pellarde était une robe longue, une houppelande garnie de fourrure. Du Cange, au mot *Pellarda,* cite le passage suivant des chroniques de Plaisance, *anno* 1388 : « Juvenes homines portant cabanos, barillotos et pellardas... longos et largas per totum usque in terram, et cum pulchris foraturis pellarum domesticarum. — Les jeunes gens portent des cabans, des barillets et des pellardes... longs tout autour jusqu'à terre, et garnis de belles fourrures de peaux d'animaux domestiques. »

— *Au pontificat.* (P. 79.) Quand Balthazar Cozza, renonçant à la mer, partit pour Bologne, où il allait étudier le droit canon, ses amis étonnés lui demandèrent où il allait : « Je vais au pontificat, » leur répondit le corsaire avec une assurance que les événements se hâtèrent de justifier.

— Côme de Médicis fit enterrer son ami le cardinal Cozza, et l'honora d'un tombeau comme il avait honoré le platonicien

Marsile Ficin. Le mausolée de Ficin est dans le dôme de Florence, celui de Cozza est dans le baptistère : c'est l'œuvre de Donatello, autre illustre ami de l'ancien pirate. Sur cette tombe on lit : « *Quondam papa.* — Autrefois pape, ou un jour pape. » Martin V pria, dit-on, pour que cette inscription ambiguë fût effacée du bronze qui recouvrait les restes d'un cardinal à qui le concile de Constance avait refusé le titre de pontife ; les prieurs de Saint-Jean firent au pape cette réponse, à laquelle il paraît que Martin ne répliqua rien : *Quod scripsi, scripsi.*

Une tête de pilote.

— 1407. —

« — Ainsi, maître Juan Fiorida, vous nous piloterez ?

» — Oui, maître José, je conduirai votre navire en Egypte et partout où les intérêts de vos marchands l'exigeront.

» — Vous êtes bien jeune, Fiorida, et j'ai peur pour vous que la loi...

» — Ma tête répond ! interrompit le jeune marin en secouant la longue chevelure noire qui flottait sur une cape d'étoffe écarlate, brillante

parure que lui avait donnée Thérésina, la veille de sa noce; et vous pouvez croire, ajouta-t-il, que cette tête, dont plus d'une belle fille de notre joyeuse ville de Barcelonne a souhaité d'arranger à son caprice la coiffure coquette, n'est pas follement portée par un imprudent!

» — Vous avez donc couru déjà souvent la mer dangereuse de la Grèce? la mer d'Afrique qui conduit à Alexandrie?

» — Sans doute. Enfant, j'ai navigué au milieu des îles de l'Archipel, sur les côtes des Sarrasins, dans le grand océan, pour aller à Lisbonne et à Bordeaux; et depuis l'âge de dix ans, ou avec Bernardo Fiorida, ou seul, j'ai toujours observé les courants, les vents, les écueils, et je pourrais défier les vieux pilotes de toute la Catalogne, de Pise, de Gênes et de Marseille. Informez-vous, d'ailleurs, sur le port, de maître Juan; on vous dira peut-être qu'il n'a jamais su garder beaucoup de l'argent qu'il a gagné; que le jeu, le vin et les beaux habits lui ont coûté plus de livres catalanes qu'il n'a de poils au menton ou à la moustache, si fournie que soit pourtant sa barbe, l'envie de tous les élégants seigneurs de la cour; on vous dira qu'il a eu jusqu'à trois amours à mener de front, toujours le poignard à la main contre des pères, des maris ou des rivaux; mais on ne vous dira point : c'est un mau-

vais pilote. Je suis présomptueux sur beaucoup de questions de vanité; mais quand il s'agit de l'honneur, — et ma profession, qui fut celle de mon père, c'est mon honneur! — je suis rassis comme un prud'homme. Vous n'êtes donc pas depuis long-temps à Barcelonne, maître José, que vous me connaissiez si peu? »

José sourit en regardant le beau garçon qui parlait avec tant d'assurance; et, après quelques secondes, il répondit :

« — Ce n'est pas seulement ma vie que j'ai à te confier, jeune homme; et quand il ne s'agirait que de cela, tu voudrais bien te souvenir que ce serait encore la peine de prendre mes sûretés! Mais ma fortune est tout entière dans mon navire, la fortune de ma femme et de mes deux enfants; celle aussi de mes portionnaires, des marchands qui s'embarqueront avec nous, de quelques matelots qui emporteront leurs pacotilles; et puis la vie des gens que je viens de te nommer, et puis celle de dix passagers qui se remettent à moi de leur sûreté, et pour qui mourir avant d'avoir embrassé la pierre du saint tombeau de Jérusalem serait un désespoir affreux. Penses-tu donc que j'aie tort de t'interroger sérieusement, et de te demander si tu es bien sûr de toi, de faire appel à ta conscience? Au port, tu es connu; on parle de ton savoir, mais on te dit téméraire, léger.

» — Mais, José, encore une fois, ma tête répond !

» — Ta tête! ta tête, qu'en ferai-je après qu'on te l'aura tranchée? Si je la plante au sommet de notre grand mât, m'avertira-t-elle d'un nouveau danger, quand elle n'aura pas vu le précédent avec ses yeux bien ouverts? Réfléchis donc avant de t'engager, mon ami.

» — J'ai suffisamment réfléchi; faites venir l'écrivain de la nef pour qu'il porte nos conventions sur le registre du bord. Je vous demanderai d'abord une place dans le navire pour un passager; je paieraison passage, et vous en retiendrez le prix sur mon loyer.

» — Un passager? quelqu'un de tes amis qui veut aller chercher la fortune à Alexandrie! car je ne suppose pas que ce soit un de tes compagnons de plaisir que la grâce a touché et qui va faire amende honorable, au saint sépulcre, de ses fautes en Catalogne.

» — Je vous laisse dire, maître José, et faire des suppositions extravagantes. Ce passager, c'est une femme; et cette femme, c'est la mienne, c'est Thérésina, tout ce que j'aime; celle que j'ai choisie entre toutes les bourgeoises et les filles de marins de notre cité; celle qui m'a préféré, moi le pilote Juan Fiorida, à de riches cavaliers, à des magistrats, à des marchands qui l'auraient pu

faire briller sur l'alaméda comme une infante!

» — Tu emmènes ta femme? tu es fou!

» — Fou, si je la laissais, oui, mais non pas si je la veux emmener. Je ne suis pas encore jaloux, parce que je veille sur Thérèsina, comme une mère sur sa fille; je ne la quitte jamais, et je sais qu'elle m'aime, car elle me le dit à tout instant. Mais quand la voile aura mis un jour entre elle et moi, je deviendrai jaloux peut-être, et alors je serai comme un insensé; et vous ne reviendrez pas au port du départ pour me ramener auprès d'elle. Il faut donc qu'elle vienne... Je ne vous suis d'ailleurs qu'à cette condition... J'irais la laisser, n'est-ce pas? toute jeune, ne sachant rien du monde, comme une proie, à quelque écolier qui, pour lui plaire, fera plus de folies peut-être que je n'en ai fait : duels, coups de dague dans l'ombre, enlèvement en plein soleil; à quelque riche magistrat municipal qui fera sonner bien haut à ses oreilles de l'or que je n'ai pas pu lui donner, des parures brillantes; à quelque page de grande maison, ou au maître de ce page qui aura, aux ordres de la femme du pilote absent, des litières attelées de mules caparaçonnées comme celles d'un évêque, ou de beaux genets sur lesquels sa pudeur montera d'abord avec un masque, pour y monter, bientôt après, le visage découvert, la tête parée de perles et de

plumes, les yeux vifs et arrogants, la bouche souriant à tous ceux qui connaîtront mon malheur et sa trahison... Ah! vous voyez bien que vous me faites blasphémer! vous me rendez insensé et jaloux!... José, ne quittons pas nos femmes quand elles nous aiment, qu'elles sont jeunes et belles, et que nous ne sommes pas les seuls beaux et jeunes!...

» — Soit, emmène Thérèsina; mais, pour elle et pour toi, prends garde au *San-Jago*. »

L'écrivain, qu'un matelot était allé chercher à bord du navire où il ordonnait tout ce qui était de son office, arriva, le gros registre authentique sous le bras, et inscrivit l'une après l'autre les conditions discutées entre le maître du *San-Jago* et Juan Fiorida, qui déclara être âgé de vingt-sept ans et naviguer depuis près de dix-huit années. Quand tous les articles furent écrits, José tendit la main à son futur pilote, et, avant que Fiorida vînt y frapper, il lui dit : « — Tout est fait et rien n'est conclu encore cependant. Réfléchis, je te le répète; ne t'engage pas légèrement, ami Juan. »

Juan ne répondit pas un mot, et d'un air décidé mais grave, il frappa dans la main de maître José et dit à l'écrivain :

« — *Senyor escrivá*, mentionnez sur votre registre que José, propriétaire de la nau *le San-*

Jago, m'a loyalement invité à ne rien faire d'inconsidéré, que je l'en ai remercié, et qu'en signe de ratification de notre traité j'ai touché sa main, que j'y ai frappé avec connaissance de cause, que je l'ai serrée après, comme on presse celle d'un père ou d'un ami qui vous a donné des conseils prudents et dévoués. Je suis tout à José et à son navire... A quand le départ, maître?

» — A la matinée d'après-demain, si les vents sont bons. Quand je dis après-demain, je me trompe; c'est vendredi, et les robeurs et les païens seuls mettent à la voile ce jour-là. A samedi, donc. Tu sais, Juan, que tu n'as plus à te dédire; tu n'es ni le maître du navire ni matelot enrôlé pour le voyage; tu es marié, d'ailleurs, et nous allons aborder au rivage qui mène à la Terre-Sainte. Ainsi, point d'excuses, point d'empêchement légitime. Moi-même, je ne pourrais pas te débarquer en ôtant de devant toi le pain et le vin que je te dois pendant la traversée.

» — Je sais tout cela, maître José, et du plus profond de mon cœur je vous dis que je suis content de mon sort à venir, et que je ne voudrais pas me voir un moyen d'excuse ménagé par les coutumes de mer. « Partons, partons sans regret!
» Livrons la voile au vent et le navire au caprice
» de la mer. Le pilote est content quand un dan-
» ger se présente! c'est là qu'il sait montrer son

» sang-froid et son habileté!.. Partons, partons
» sans regret. » (*Il s'éloigne en chantant.*)

Le surlendemain, au quai de Barcelonne, un navire grand et fort, à la poupe duquel on lisait en grandes lettres rouges ce nom protecteur : *San-Jago*, écrit sur le Dieu-conduit, s'apprêtait à un départ prochain. Sur la planche qui servait de pont entre lui et le rivage, la foule curieuse des oisifs du port, les familles en pleurs, les actionnaires du bâtiment, regardaient passer les marchands et leurs valets, un moine sa besace sur le dos et son long bâton à la main, deux vieux gentilshommes andalous et leur suite; et, derrière ces pèlerins et passagers, une jeune femme enveloppée d'un grand voile, à peine ouvert à l'endroit du visage, légère et doucement appuyée de sa main droite à l'épaule d'un beau garçon qui assurait son passage sur cette planche étroite et mobile dont l'élasticité l'effrayait un peu. Le beau garçon c'était Juan Fiorida notre pilote, et l'on devine assez que la jeune femme, objet de ses tendres attentions, c'était Thérésina, sa belle amie, son épouse depuis quelques mois.

Quand l'embarquement fut terminé, quand la planche fut retirée à bord du *San-Jago*, quand on n'entendit plus que des adieux tristes, échangés du navire au quai, et quelques sanglots qui les accompagnaient, les voiles bordées em-

portèrent rapidement les voyageurs, dirigés dans ce commencement de leur course par Juan Fiorida. Debout à la pointe anguleuse du petit château qui surmontait la proue, le pilote commandait au timonier les mouvements du gouvernail, et le nocher, le capitaine du bâtiment, faisait ajouter des voiles en conséquence.

On eut bientôt doublé les Baléares, qu'on n'approcha pas de trop près de peur de voir sortir des pirates de quelques unes des petites baies où ils allaient se cacher, pour fondre de là sur leur proie, comme le jaguar sur la gazelle qui passe sous le rocher où il s'est traîtreusement blotti. Deux jours après, le soleil brillant presque au midi, les vents toujours propices et la mer facile et belle, de la gabie du *San-Jago* on aperçut la terre d'Afrique, qu'on devait côtoyer pour aller chercher l'Égypte sans se donner la fatigue et les chances d'une navigation au milieu des îles de l'archipel Grec. Les marchands en avaient décidé ainsi, malgré l'opinion du pilote, qui aurait bien voulu montrer tout son savoir à José, dont le doute avait un peu offensé sa vanité. « — Vent presque arrière, large route et douces vagues, est-ce donc naviguer? Était-ce la peine de prendre un pilote bon pratique de tous les endroits dangereux? Rien à faire; boire, chanter, dormir et parler d'amour avec Thérésina, voilà

ma vie. Eh bien ! soit. » Et Juan ne sortait plus guère de la chambrette habitée par la jolie Catalane, si heureuse de ce voyage, qui lui continuait tous les plaisirs qu'elle avait trouvés à Barcelonne dans la compagnie de son cher Fiorida. Cependant, un matelot vint, le soir même de cette journée, frapper vivement à la porte de cette chambre :

« — Seigneur Juan, seigneur Juan, maître José et Padilla le nocher vous appellent ; nous allons à la côte, nous sommes dans un courant ! Venez, venez vite !

Il n'était que trop vrai. Un courant de ces eaux rapides qui longent la côte d'Afrique, et que l'Océan verse à la Méditerranée quelquefois avec une violence extrême, emportait le navire, imprudemment engagé dans le torrent. Quand Fiorida parut sur le pont, toutes les figures portaient l'empreinte d'une inquiétude profonde ; un proyer, qui déjà s'était trouvé dans la passe fâcheuse où *le San-Jago* était menacé de périr, avait jeté l'alarme ; et le cri fatal : « Nous dérivons ! » avait trouvé des échos nombreux sur ce navire qui peu de minutes auparavant cinglait si tranquille et comme si assuré de l'issue de sa campagne. Juan regarda un moment autour de lui, prenant un point de relèvement à la côte ; puis, sans rien dire au nocher ni au maître de la nau, il saisit une hache, coupa la bosse qui retenait l'ancre con-

tre la joue du bâtiment, d'un saut fut sur le pont où était étendu le câble; et, seul, fit tomber au fond de la mer cette ancre, qu'il n'espérait guère pourtant devoir sauver le bâtiment. Hélas ! c'était trop tard; l'ancre n'avait pas encore mordu le sable que *le San-Jago* touchait sur une roche et que son flanc entr'ouvert donnait passage à des masses d'eau dont la sentine fut bientôt remplie. On était sur les écueils du cap Matifoux; la nuit était prochaine, et le lendemain, au lever du soleil (si cette nuit se passait sans que le naufrage eût été fatal à tout le monde) on avait à redouter qu'une nuée d'Arabes ne s'abattît sur le navire comme une volée de corbeaux sur un cadavre. Juan n'avait pas quitté la hache dont il s'était armé, et quand il eut vu que le bâtiment était en perdition, quand il se fut rendu compte de sa situation personnelle, il passa sur le château d'arrière, et présentant l'instrument à José : « — Ma tête t'appartient; je ne la défendrai pas : tu la prendras quand tu voudras. »

Le charpentier, les matelots, les marchands, le moine lui-même, travaillèrent à boucher l'énorme voie d'eau; Thérésina se mit en prières pour le salut du *San-Jago* et pour la vie de son mari. Soit bonheur, soit habileté du charpentier à la fin de la nuit l'eau avait trouvé, dans quel-

ques planches, dans des toiles goudronnées et pleines d'étoupe, une digue qu'elle ne pouvait plus franchir. Le navire était sauvé, mais beaucoup de marchandises étaient avariées, perdues. Avec bien de la peine, on put quitter au jour le cap Matifoux, dont le rivage se bordait d'Arabes voleurs. On fit voile pour Bugia, où l'on mouilla à la nuit tombante. La réparation que nécessitait l'état du navire fut entreprise et bientôt faite. Là José trouva un nouveau pilote. Je n'entreprendrai point de peindre la douleur de Thérésina; les efforts qu'elle fit auprès du maître et des gens de l'équipage pour obtenir la grâce de Fiorida; on comprend assez quelle peut être la position d'une pauvre femme dans une pareille circonstance. Juan était devenu comme muet; il n'avait pas une parole à répondre à tout ce qu'on lui disait; pas un mot de consolation pour Thérésina; son œil était sec, mais triste : on y lisait, non la crainte, mais la résignation combattue par un chagrin profond.

On mit à la voile, et quand *le San-Jago* fut bien établi dans son allure nouvelle, les marchands, le nocher, les matelots et maître José s'assemblèrent en conseil pour prononcer sur le sort de Fiorida. Juan se présenta accompagné de sa femme, qu'on ne put arracher de ses bras. Le moine vint

aussi, priant qu'on lui permît de parler en faveur du pilote, dont le malheur avait touché son âme chrétienne.

« — Pourquoi parler, mon père? dit Juan. Je remercie votre charité, mais il n'y a rien qui puisse me justifier. Oui, José, j'avais fait serment de te conduire sain et sauf à Alexandrie, et ton navire a fait naufrage, et les marchandises de ces seigneurs sont perdues; j'ai engagé ma tête, la voilà. L'amour n'est pas une excuse; je devais veiller et je me suis endormi sur le sein de cette femme que j'ai trop aimée. Il faut punir l'amour, quand il prend ainsi la place du devoir... »

Des cris douloureux interrompirent cette allocution, prononcée d'une voix ferme qu'aucune émotion ne semblait altérer, et Thérésina tomba sans connaissance aux pieds de Juan. On l'emporta et on la confia aux soins du moine, dont le pilote venait de refuser l'assistance devant le conseil. José prit alors la parole pour défendre l'accusé, mais il fut bientôt arrêté par un des marchands, George Perez, qui lui répondit: «—Est-ce donc à vous, maître José, à vous faire le patron d'un homme qui a compromis la fortune de vos marchands? Ne voyez-vous pas que vous agissez contre la loi? Il faut que le pilote indolent, inattentif, qui a préféré les doux passe-temps de l'a-

mour à l'incessante fatigue de son office, soit châtié pour l'exemple de ses semblables.

» — Mais, repartit José, le navire vogue encore ; nous n'avons personne à pleurer...

» — Tu en parles à ton aise ; tes marchandises ne sont pas avariées, et moi, je perdrai soixante pour cent sur les miennes !

» — Plût à Dieu que tout mon avoir eût péri, et que je pusse dire à Fiorida : Va-t'en !

» — Je suis reconnaissant de tant d'indulgence, maître José ; mais le seigneur George Perez a raison. »

Après une minute de silence, Juan que ces dernières paroles avaient rendu tout tremblant, ajouta en se mordant les lèvres :

« — Je n'examine pas si quelque raison secrète fait de Perez mon ennemi...

» — Ton ennemi ! reprit vivement José, à qui ce mot venait de rendre quelque espoir ; comment cela ? parle. Si le seigneur Perez avait une raison de t'en vouloir, si tu l'avais offensé par hasard, il serait loyal, il serait juste et nécessaire qu'il se récusât.

» — Jamais je ne l'ai offensé, mais il me hait peut-être ; qu'il dise s'il est ici avec un cœur bien libre, bien dégagé de mauvais sentiments à mon égard. »

George Perez balbutia quelques syllabes qu'on ne put bien comprendre.

« — Tu as peur, Perez, et tu mens. Moi, je ne mens pas; car, voyez-vous, c'est un mort qui vous parle! — un condamné, c'est mort! — et les morts ne mentent pas. Oui, tu me détestes, et tu saisis avec joie l'occasion de te venger de moi. Il est riche, George; il a trente-six ans, les femmes le trouve beau et agréable; il a plu à beaucoup, mais il en est une à qui il n'a pu plaire. Celle-là a préféré à cet homme, qui fut aimé par des Pisanes, des Génoises, des Catalanes, elle a préféré un marin sans fortune, un pilote qui n'avait d'autre bien que sa passion pour elle; celle-là, c'est cette femme qui est tombée tout-à-l'heure à vos pieds, quand elle a vu que parmi mes juges se trouvait un homme qui fut mon rival, et qui n'a pas le cœur assez noble pour pardonner à une femme de n'avoir point accordé à sa vanité ce qu'elle donnait à l'amour d'un autre. Ose dire que je te calomnie, Perez! Tu veux ma mort, parce que je suis l'époux de Thérèsina, et non parce que la mer a mouillé tes marchandises arrimées au fond de ce navire. Mais je te pardonne; toutes les âmes ne sont pas généreuses comme celle de José! Allons, maître, prononcez ma sentence; je vous ai apporté la hache quand nous avons échoué sur la roche du cap Matifoux,

donnez-la au charpentier pour qu'il abatte cette tête coupable. »

Perez ne trouva rien à répondre au défi que Juan Fiorida portait à sa loyauté ; et José, s'adressant au conseil :

« — J'espère que, loin d'être préjudiciable à Juan, ce que vous venez d'entendre pourra vous rendre indulgents. Le crime est certain, voyez pourtant si vous devez condamner le pilote ; pour moi... je l'absous... Je vais recueillir les voix ; Perez, je prendrai la vôtre la dernière, pour que vous ayez le temps de vous interroger sérieusement sur la portée du vote que vous allez donner. »

Les voix se partagèrent ; Perez se leva le dernier, et jeta avec fureur cette parole désespérante : « Qu'il meure ! »

Un mouvement d'indignation se manifesta sur le visage de ceux mêmes qui avaient voté la mort de Fiorida ; mais l'arrêt était porté, et il était sans appel. Juan tendit la main à José pour le remercier de tout ce qu'il avait fait dans l'espoir de le sauver ; puis, se retournant froidement vers George Perez : « C'est entre nous deux un procès qui sera révisé au tribunal de Jésus-Christ, le jour du jugement dernier ; le pilote va t'attendre au ciel. »

Il descendit tranquillement du château d'arrière, et en traversant le pont pour aller au

château d'avant, il retroussa ses longs cheveux sur sa tête avec un ruban que tout-à-l'heure il avait pris au cou de Thérèsina. Le moine, qui venait de laisser la femme de Fiorida aux soins des deux passagers militaires, vint assister Juan à cet instant suprême, où la foi ne lui manqua pas plus que le courage.

« — Ne pourrais-je donc pas voir Thérèsina? oh! non, cet adieu lui serait mortel. Mon père, dites à José que je lui recommande ma femme, qu'il la ramène à ses parents; il la protègera contre Perez. Si ce lâche voulait l'épouser, qu'il ne le souffre pas; qu'il la tue. »

Une minute après, le bruit de la hache tombant sur la bitte fit tressaillir tous les gens de l'équipage, ébranla le navire comme un coup de tonnerre qui aurait frappé son grand mât. Au même instant, une clameur funeste partie de dessous ce château où la tête de Juan venait de rouler, jeta l'épouvante dans tous les cœurs; Thérèsina, tirée de son évanouissement par le coup fatal, avait échappé aux deux passagers et paraissait sur le pont, semblable à une ombre évoquée de son tombeau. La vue du cadavre de Fiorida glaça sa voix, et ses lèvres contractées purent à peine faire entendre cette phrase suppliante : « Par grâce, laissez-moi l'embrasser pour la dernière fois! »

Le charpentier voulut éloigner cette malheureuse, mais le moine lui fit signe de ne pas s'opposer à ce désir de Thérèsina. Elle s'avança donc rapidement, prit entre ses bras la tête pâlie de Juan, la baisa avec respect, la regarda avec tendresse; et tout-à-coup, s'élançant sur le bord du navire, se précipita dans la mer, emportant dans le gouffre son précieux fardeau.

La vague sanglante rapporta bientôt à la surface de la mer un corps bicéphale, qui s'abîma pour ne plus reparaître...

Le San-Jago arriva péniblement à Alexandrie, morne, triste, sans que, depuis le jour de cette cruelle application de la loi, un refrain se fût fait entendre à bord, sans qu'un sourire eût effleuré les lèvres d'aucun de ses hôtes affligés.

Perez, qui s'était dit avec une joie barbare quand la tête de Juan avait tombé : « Thérèsina est à moi, » resta en proie à une horrible hallucination; la tête de Fiorida lui apparaissait toujours, et les seuls mots qu'il pouvait prononcer étaient : « Juan et Thérèsina ! » Il mourut, dit-on, octogénaire; et pendant plus de quarante ans il endura, sans en devenir fou, ce supplice infernal.

NOTES.

— *Ma tête répond.* (P. 93.) Il est dit, art. 25 des Rooles d'Oleron : « Et s'il y a d'eux (*lodemans*, pilotes) qui prennent la nef sur leurs têtes à conduire et à mener, et s'ils la perdent et la périllent, si le mestre ou ascun des mariniers ou ascun des marchants soit qui leur coupent testes, ils ne sont pas tenus à payer d'amendement; mais, toutefois, l'on doit bien sçavoir avant l'occire s'il a par quoi amender. » L'art. 10, chap. XII, liv. III du Règlement de la marine russe (1720) renouvela cet article contre le pilote qui perdait un vaisseau après s'être engagé à le conduire sans l'exposer à aucun danger. Voir, t. II de l'*Arch. nav.*, p. 112.

— *Mes portionnaires.* (P. 95.) Ceux qui avaient une part d'intérêt dans un navire, et que les lois vénitiennes appelaient *parzonavali.* Voir 1er vol., p. 275.

— *Mon loyer.* (P. 96.) Ce mot est écrit dans toutes les vieilles lois maritimes françaises. Les documents latins et génois appelaient cette solde : *marinaricia.*

— *Vint y frapper.* (P. 98.) Quand un engagement se passait entre gens de mer, on disait une dernière parole, qu'on appelait *la bonne parole*, et l'on se frappait dans la main.

— *Sur le Dieu-conduit.* (P. 100.) Le tableau de la poupe sur lequel on écrivait le nom du saint protecteur du navire, et quelquefois une courte prière, une parole empruntée à l'Écriture, une sentence pieuse, s'appelait le *Dieu-conduit.*

Lépante.

— 1571. —

I.

VENISE.

La seigneurie, le peuple, tout ce qui porte les armes sous la bannière rouge au lion d'or; tout ce qui, homme libre et citoyen, sert sur les galères de la république; Venise enfin, Venise tout entière se presse, sur la place de Saint-Marc, autour d'une estrade que les procurateurs ont fait élever aux pieds des *pili*. Venise est attentive,

et, pour la première fois peut-être, elle a imposé silence à ce besoin de parole et d'activité qui la presse toujours. C'est qu'aujourd'hui il ne s'agit pas d'un vain spectacle, d'une de ces pompes religieuses ou civiles qui permettent à la gaieté naturelle du Vénitien de prendre son bruyant essor. Depuis plusieurs mois, de graves intérêts se sont agités à Rome et à Séville au nom de la république; depuis un an, le Turc, vainqueur à Nicosie et menaçant Famagouste, a fait pâlir l'étoile heureuse de la fière Venise. Une ligue a été ménagée par le pape, à la demande du sénat, et c'est l'acte consenti entre des parties, si difficilement mises d'accord par sa sainteté Pie V, que le gouvernement va faire connaître au peuple impatient.

Le doge, le sénat, les conseils, viennent prendre place sur l'estrade, entourée d'archers et d'arquebusiers. Les cloches de Saint-Marc sonnent, l'artillerie des galères fait une salve, les trompettes éclatantes annoncent l'arrivée de l'élu de la nation, que les ambassadeurs de toutes les puissances, placés sur un petit théâtre contre la *loggietta*, reçoivent debout et la tête découverte. Un héraut monte alors à l'un des angles de l'estrade, salue le doge et le sénat, salue le peuple et les envoyés des nations amies, et puis, après un roulement de tambour annonçant que toute interruption de

la lecture qui va être faite est défendue sous des peines sévères, il déroule une longue charte et lit :

« Entre Pie V, souverain pontife, Philippe, roi des Espagnes, Aloysio Mocenigo, doge de Venise, et le sénat, paix éternelle, alliance, ligue offensive et défensive à présent et à toujours contre l'ennemi du nom chrétien, le Turc et ses tributaires d'Alger, de Tunis et de Tripoli :

» 1. Une armée sera réunie le plus tôt possible. Elle sera composée de deux cents galères, cent galions et navires de charge; de cinquante mille hommes de pied, Allemands, Italiens et Espagnols, et de quatre mille cinq cents cavaliers armés de toutes pièces.

» 2. Le souverain pontife s'engage à fournir douze galères armées et équipées, trois mille fantassins, deux cent soixante et dix cavaliers.

» 3. Le roi catholique fournira la moitié du contingent général; les Vénitiens s'engagent pour les deux tiers du reste.

» 4. Si la flotte turque se réfugie dans les ports du sultan ou de ses tributaires, le roi Philippe pourra aller attaquer l'Afrique, à moins qu'il ne soit sommé au nom de la ligue de se prêter à une autre expédition. Venise pourra, aux mêmes conditions, tenter des conquêtes dans le golfe Adria-

tique. Les Vénitiens et le roi catholique devront, en ce cas, entretenir à frais communs cinquante galères où besoin sera.

» 5. Chaque année, au mois de mars ou au commencement d'avril, des escadres iront dans la mer orientale; leurs généraux les feront agir pour la plus grande utilité de la ligue, et selon les circonstances de temps et de lieux.

» 6. Si l'ennemi entreprend quelque chose contre un des territoires appartenant aux confédérés, les généraux de la flotte, avec tout ou partie de leurs forces, iront à l'instant s'opposer à cette entreprise, et s'efforceront de soulager, par tous les moyens en leur pouvoir, les habitants des pays qui auront souffert de l'invasion.

» 7. Chaque année, pendant l'automne, les ambassadeurs des puissances coalisées se réuniront à Rome auprès du pontife, afin de régler les opérations de l'année suivante et de statuer sur les besoins de l'armée.

» 8. Si le pape ne peut faire tous les frais auxquels il s'engage par le présent traité, les Vénitiens et le roi d'Espagne seront tenus d'y pourvoir à proportion de leurs revenus dans les bénéfices de la ligue. Si les Vénitiens font plus qu'ils ne le doivent, le roi Philippe sera tenu au remboursement de l'excédant de leurs dépenses.

» 9. Les Vénitiens fourniront au souverain pontife les douze galères qui sont sa quote-part dans l'armement général, ainsi que les armes, arrois et machines de guerre; le pape les leur rendra en bon état, à moins de force majeure et d'événement de guerre.

» 10. Si, comme il peut arriver, une des parties contractantes apporte à la masse commune plus qu'il ne devait d'un approvisionnement ou d'une autre chose nécessaire à la guerre, les autres lui donneront en compensation d'autres objets dont elle aurait besoin.

» 11. Si l'un des coalisés manque de vivres, il pourra les prendre à un prix raisonnable chez ses confédérés. Toutes exportations d'objets utiles aux troupes se pourront faire librement et sans payer de droits.

» 12. Il ne sera permis à aucun des contractants de faire sortir des vivres en quantité d'un lieu où il saura qu'il peut s'approvisionner, avant d'avoir démontré aux autres qu'il en a besoin en effet pour ses troupes de terre ou pour ses équipages; seulement il sera permis, pour les besoins de la flotte de Malte, de faire entrer des approvisionnements à Malte, à la Goulette, en Espagne, au royaume de Naples et en Sicile, et d'en faire sortir de ces différentes villes et provinces.

» 13. Partout où un droit est imposé sur les exportations, il ne pourra être augmenté pour les exportations des confédérés. Où il n'y a pas d'impôt établi, il sera permis d'en percevoir un raisonnablement basé.

» 14. Si le roi d'Espagne est attaqué par le Turc ou par ceux d'Alger, de Tunis ou de Tripoli, et si la ligue n'a aucune expédition à faire, les Vénitiens devront lui donner cinquante galères armées. Si les Vénitiens sont attaqués par les ennemis des chrétiens, les cinquante galères seront envoyées à leur aide par le roi d'Espagne. Ce secours armé ne pourra être refusé par le Vénitien ou l'Espagnol, quand bien même les forces de la puissance attaquée par le Turc seraient plus considérables que cette escadre auxiliaire.

» 15. Si sa majesté catholique entreprend une expédition contre Alger ou Tunis, Venise lui fournira cinquante galères armées. Le roi les fournira aux Vénitiens si ceux-ci entreprennent quelque chose dans le golfe Adriatique. Cela n'aura lieu que dans le cas où la ligue n'aura aucune prochaine expédition en projet, dans le cas encore où elle ne sera pas menacée par une flotte turque très considérable.

» 16. Les trois généraux en chef des princes confédérés assisteront à tous les conseils qui

seront tenus. Ce qu'ils auront approuvé à l'unanimité, ou ce que deux d'entre eux auront approuvé, sera tenu pour bon et juste.

» 17. Si les troupes pontificales font invasion quelque part, l'Espagne et Venise seront tenues de les y aider.

» 18. Le généralissime de la ligue portera sur sa galère une bannière commune aux confédérés. Dans toute expédition particulière, celui des alliés qui l'aura entreprise portera sa propre bannière.

» 19. Don Juan d'Autriche, frère du roi d'Espagne, est nommé généralissime de la ligue, commandant de la flotte et des troupes de terre. Il décidera toutes les questions relatives aux opérations de l'armée, dans un conseil composé de tous les généraux de l'alliance, ou après avoir pris l'avis d'un, au moins, de ces généraux. En l'absence du seigneur Juan, Marc-Antoine Colonne, général des galères du pape, commandera l'armée en chef.

» 20. L'empereur, les rois de France et de Portugal seront engagés à prendre part à la ligue, chacun selon sa puissance.

» 21. S'il s'élève quelque discussion entre les confédérés touchant les intérêts de la ligue, le souverain pontife sera toujours pris pour arbitre, et prononcera sans retard.

» 22. Le pape exhortera paternellement tous les princes à contribuer de leurs richesses et de leur autorité à la grandeur et à la force de la ligue.

» 23. Les conquêtes seront partagées entre les confédérés selon les conventions de l'année 1537, et le butin en armes de guerre ou en équipements militaires, au prorata des frais faits par chacun des alliés pour l'armement général. Alger, Tripoli d'Afrique, Tunis, appartiendront de droit au roi d'Espagne.

» 24. Raguse et sa campagne seront respectés par les puissances contractantes, à moins que, plus tard, il n'en soit décidé autrement par le souverain pontife.

» 25. Aucun des coalisés ne pourra faire de traité de paix ou d'amitié, ou se ménager une trève avec l'ennemi commun, sans l'avis des autres adhérents à la ligue.

» Les conditions du présent acte ont été jurées par le souverain pontife, en son nom propre et au nom de ses successeurs; par les ambassadeurs et fondés de pouvoir de Venise et des rois catholiques qui y ont apposé les sceaux de leurs armes et leurs seings. Promesses et serments ont été échangés entre les signataires que le traité serait exécuté tout de suite et de bonne foi.

» Fait et passé du consentement du sacré collége, par Antoine Marchesano, dataire du pape, en présence des témoins dont voici les noms : Monte Valente, préteur de Rome, Alexandre Riario patriarche d'Alexandrie, Antoine Casalio, Marc Antoine Domini, etc., etc. »

Le héraut se tut, après avoir donné lecture de ces stipulations qui engagaient Rome, l'Espagne et la république. Il salua le peuple avant de quitter l'estrade, et les trompettes donnèrent le signal aux basilics de faire des salves nouvelles. La foule, qui avait écouté dans un religieux silence, se trouvant libre à la fin d'exprimer son opinion sur le traité, le fit par de bruyantes acclamations de joie et de *viva*! où se mêlaient les noms de Pie V, de Philippe II, de Mocenigo, de don Juan d'Autriche, de Marc Antoine Colonne et du vieux Sébastien Veniero, le général de Venise qui déjà commandait la flotte et à qui le commandement était continué, tout le monde le savait. Il n'oublia pas non plus Michel Soriani et Jean Superantio, les envoyés du sénat à Rome, qui avaient défendu les intérêts de Venise contre les prétentions de don Juan de Zuniga, l'ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siége.

Les vieillards, moins enthousiastes que cette multitude de jeunes gens à qui plaisait l'avenir d'une guerre sérieuse faite avec de belles espéran-

ces de gloire et de grandes chances de succès, cherchaient, en se rappelant les principales clauses de cet acte, à se rendre bien compte des avantages que la ligue paraissait offrir à Venise. Tous tombaient d'accord qu'on ne pouvait à de meilleures conditions trouver un appui solide contre l'ennemi formidable et déloyal qui, sans autre motif qu'une ambition effrénée, sans autre passion que le besoin de piller, de saccager et de détruire, avait envahi l'île de Chypre en pleine paix; contre un souverain qui pour s'emparer de Nicosie, menacer Famagouste et Salamine, avait lâchement profité du double malheur qui avait récemment frappé Venise : la peste cruelle, et l'incendie dont une partie considérable de son magnifique arsenal avait eu beaucoup à souffrir. En déplorant la nécessité où les Vénitiens, naguère si forts, s'étaient trouvés de s'adresser au pape pour qu'il leur donnât des alliés, tous avouaient que l'on ne pouvait montrer plus de noblesse et de véritable amour pour la chrétienté que ne l'avait fait Pie V. Tous reconnaissaient que si le souverain pontife avait agi dans l'intérêt de la portion de l'Italie qui appartenait au patrimoine de saint Pierre, cet intérêt seul était loin de l'avoir décidé. Ils savaient qu'il avait fallu de l'habileté à Louis de Torres, clerc et camerier du pape, pour décider Don Philippe II à entrer dans

une ligue dont l'importance n'était pas bien grande pour lui; car s'il avait à défendre les côtes de ses royaumes d'Espagne, de Naples et de Sicile contre les incursions des infidèles, il n'avait besoin du secours de personne, ayant à lui de puissantes armées, de bons généraux, de braves soldats, et une belle flotte de galères, commandée par le prince Jean-André d'Oria, digne successeur du grand André.

Les négociations pour cette ligue avaient duré un an, et aucun des hommes qui connaissaient un peu les intérêts des princes et les ressources de leur diplomatie, ne s'étonnait qu'il eût fallu tout ce temps-là pour moyenner un pacte à peu près équitable entre un roi puissant qui pouvait se défendre seul, une république malheureuse quant à présent, qui était contrainte d'abaisser son antique orgueil jusqu'à solliciter une alliance, et un monarque, grand par son influence comme père de la communion chrétienne, et qui promoteur de la ligue, arbitre entre les confédérés et partie active dans l'alliance, ne pouvait faire abnégation des intérêts de sa puissance temporelle et sacrifier ses sujets.

Les efforts faits par le pape afin d'arriver aux résultats qui venaient d'être proclamés sur la place de Saint-Marc étaient connus de tout le monde; les envoyés de Venise n'avaient point

laissé ignorer au sénat avec quelle prudente impartialité, quelle persévérance à tenir la balance égale entre les intéressés, quel esprit de sagesse et de conciliation le vicaire de Jésus-Christ avait présidé aux débats sans cesse renaissants qu'éternisait la prétention de l'Espagne. Aussi le nom de Pie V était dans toutes les bouches, accompagné de bénédictions sincères, et d'éloges où la chaleur vénitienne ne se faisait pas faute de magnifiques exagérations.

Des fêtes brillantes signalèrent la fin de cette journée du 7 juin 1571, journée heureuse pour Venise, et qui promettait aux peuples chrétiens une victoire complète et décisive sur les Ottomans. Après la promulgation de l'alliance, on alla rendre à Dieu de solennelles actions de grâce dans l'église cathédrale; le Doge, les sénateurs, les ambassadeurs étrangers assistèrent à cette cérémonie, ainsi que les ordres religieux et le clergé de toutes les églises. Pour célébrer avec magnificence l'événement qui mettait la population de Venise dans un émoi si joyeux, on dépensa beaucoup d'or; on imagina des jeux dans lesquels furent simulés des combats où Sultan-Sélim éprouvait la honte de la défaite. Le soir, on illumina tous les campaniles. La nuit n'imposa pas silence à l'artillerie et aux cloches de toutes les paroisses, qui n'avaient pas cessé de tirer

et de sonner depuis la lecture faite par le héraut sur la place publique. La passion des Vénitiens pour le plaisir dut être en cette occasion largement satisfaite.

Cependant le sénat n'avait pas remis au lendemain les affaires sérieuses. Il pensait attirer dans la coalition, non seulement les princes chrétiens que le pape avait l'espoir d'y voir entrer, mais encore un souverain que la politique semblait devoir donner pour ennemi naturel à la Turquie. Ce projet, qu'on avait plus d'une fois discuté dans les séances animées des conseils où les affaires de la république étaient traitées, fut, ce jour-là même, agité entre plusieurs sénateurs influents, qui se proposèrent de l'appuyer de tout leur pouvoir à la prochaine réunion. L'occasion se présenta bientôt de faire prévaloir une idée qui n'était pas sans grandeur et sans raison. Des courriers, arrivés de Rome et de Madrid, apportaient des nouvelles très importantes pour les Vénitiens. A Rome, la ligue avait été jurée dans l'église de Saint-Pierre, et Pie V avait envoyé le jeune Michel Bonelli, cardinal Alexandrin, son neveu, accompagné de quelques prélats vénérables et de gentilshommes d'une haute naissance, au Roi d'Espagne, pour lui porter les assurances de son affection paternelle. Il avait accordé à Don Philippe II la bulle de la croisade, le subside et

quelques autres grâces. Bonelli, après avoir confirmé et assuré la ligue avec le Roi catholique, devait aller visiter le Roi de Portugal, pour l'engager à s'associer à l'œuvre chrétienne entreprise contre les barbares ennemis de la foi. En même temps, le souverain pontife avait envoyé le cardinal Comendon à l'empereur d'Allemagne, et le révérend père Francisco de Tolède, jésuite qui fut depuis cardinal, au Roi de Pologne, afin de les solliciter de fournir des armes et des troupes à la ligue dans laquelle le Saint-Siége se flattait de le faire entrer. D'autres ambassadeurs étaient partis pour la cour de France. Quant à ce qui touchait Venise directement, Pie V lui accordait le droit de prélever, pendant cinq ans, la dixième partie des revenus auxquels le pape avait droit chaque année, dans toute l'étendue des possessions vénitiennes, subside considérable qui allégeait beaucoup les charges de la république.

Le sénat ne se dissimulait pas que les efforts faits par le souverain pontife auprès des grands princes de l'Europe seraient très probablement inutiles. Don Sébastien était jeune, mais assez prudent pour ne pas engager le Portugal dans une guerre sans intérêt pour lui. L'empereur Maximilien romprait-il tout de suite une trève qu'il venait de conclure avec Sultan-Sélim? Et pourquoi le ferait-il? Sa politique le porterait à

une neutralité dont il pouvait être dangereux pour lui de sortir. Dans quelle position était la France? La guerre civile dévorait le royaume de Charles IX ; et puis, long-temps ce royaume avait été l'allié de la Turquie. Il n'avait d'ailleurs aucune appréhension particulière des envahissements ou des incursions de la gent ottomane; quelle probabilité y avait-il donc qu'il prît parti contre le fils de Soliman-Sultan! La ligue devait-elle avoir plus de chances en s'adressant à Sigismond III, le vieux roi de Pologne? Pas beaucoup plus, sans doute. L'âge de ce monarque lui interdisait les guerres lointaines ; il voulait mourir en paix, et, si bon chrétien qu'il fût, la passion des croisades, à peu près éteinte en Europe, n'était guère capable de le faire sortir de ce repos prudent auquel il s'était condamné. Les petits princes de l'Italie accèderaient plus volontiers aux propositions du souverain pontife, dont ils étaient tous plus ou moins dépendants. Ce pouvait être un bon renfort; mais il n'importait guère qu'ils se joignissent à la coalition, qui ne devait pas manquer de force si l'Espagne ne s'en détachait pas.

Plus la ligue aura d'adhérents, plus nombreuses et plus grandes seront les contestations qui s'élèveront pendant chaque campagne. C'est déjà bien assez d'avoir réuni sur les mêmes navires des soldats de trois langues différentes, chacun ayant sa vanité nationale, ses usages, ses préjugés,

ses vieux levains de haine, ses anciens souvenirs de gloire et de rivalité. Jean-André d'Oria, Marc-Antoine Colonne, et Venerio n'ont pas pu s'entendre l'automne dernier sur la campagne à tenir après la prise de Nicosie; que sera-ce donc si, dans le conseil, il entre des généraux français, portugais et polonais? Le seigneur Juan d'Autriche n'aura-t-il pas assez de peine à mettre d'accord les chefs d'une armée composée comme elle le doit être aux termes du premier article de l'acte d'alliance? Peut-on souhaiter, d'après toutes ces considérations, que les envoyés du pape réussissent dans leurs missions diplomatiques?

Ce qui intéressait surtout les politiques du sénat, c'était la position que prendrait l'Espagne. Les nouvelles arrivées de Madrid annonçaient que Philippe II, aussitôt que don Juan de Zuniga lui avait appris la conclusion de la ligue, avait envoyé ordre à Jean-André d'Oria, rentré à Gênes depuis le mois d'octobre 1570, de réarmer les galères qui étaient à la solde du Roi catholique et d'augmenter sa flotte d'un certain nombre de galères appartenant à la maison d'Oria ou louées à Jean-André par la république. Le Roi avait prescrit en même temps aux vice-rois de Sicile et de Naples d'équiper les galères qui lui appartenaient, de tenir les troupes prêtes à s'embarquer, d'approvisionner les escadres d'armes de munitions de guerre et de vivres; au gouverneur de Milan,

duc d'Albuquerque, de lever en Allemagne dix mille fantassins; enfin, il avait réglé avec ses ministres l'armement immédiat des galères espagnoles, la levée des troupes qui devaient faire partie de son contingent, et le grand approvisionnement en vivres et objets de toutes sortes, nécessaires à l'équipement de ses navires, de ses cavaliers et de ses fantassins. Il avait tout de suite formé les cadres de deux régiments, composés de cinq mille Allemands chacun, dont les colonels devaient être le comte Albéric de Lodron, et le comte Vinciguerra de Arcos. Aussitôt que l'armement des galères de Gênes, de Naples et de Sicile serait prêt, leurs généraux avaient ordre de les amener à Barcelonne pour prendre don Juan d'Autriche, qui faisait tous les préparatifs de son départ.

Tout va bien de ce côté. Philippe sera en mesure. Les noms des généraux qu'il emploie, ceux des nobles cavaliers qui serviront comme volontaires, et dont la glorieuse liste a été apportée à Venise par le messager de la cour de Madrid, font concevoir, pour l'issue de l'entreprise, des espérances que le temps confirmera sans doute. Mais que fait l'ennemi? Des brigantins, des frégates, envoyés dans les parages que fréquentent les escadres de Sultan-Selim, quelques musulmans, pris sur de petits navires et payés pour parler, ont appris aux

chefs du gouvernement de Venise que le grand-seigneur, mécontent de Piali-Pacha, a donné le commandement de la mer à Ali-Pacha, et lui a ordonné de chercher les chrétiens et de les combattre. Il fait armer trois cents navires à rames, parmi lesquels il y a plus de deux cent trente galères. Tous les généraux qui ont acquis de la gloire dans les dernières campagnes sont embarqués sur la flotte turque comme chefs d'escadres ou commandants des troupes. Hamet-Bey et Méhémet, jeunes fils d'Ali-Pacha, montent avec leur père la galère Réale de Stamboul. Farta-Pacha, Syroch, vice-roi d'Alexandrie, Méhémet-Bey, Soliman-Raïs, le fameux capitaine des janissaires Caracosa, Occhiali, corsaire célèbre et vice-roi d'Alger, Hassan-Pacha, le fils de Barberousse, les deux fils de Cara-Moustapha, Chelabi-Moustapha, trésorier-général de l'armée, Cayad-Cheleby, Osman-Bey, le pacha des Dardanelles, grand majordome du Sultan, Japhet-Pacha, gouverneur de Tripoli, de Barbarie, Perbizega, lieutenant de la Romanie, le corsaire Cara-Ali, Caracadi le nègre, autre corsaire d'une grande réputation dans les mers du Levant et sur les côtes de l'Italie : tels sont les hommes à qui Selim a confié le commandement des soldats et des navires. Ces hommes, les Vénitiens savent qu'ils ne sont pas méprisables ; ils es ont vus souvent à l'œuvre, souvent ils ont

lutté avec eux de force et de bravoure dans le combat, d'habileté dans la manœuvre. Si le nombre s'égalise à peu près de l'un et de l'autre côté, la bataille sera fière et la victoire noblement disputée.

Les espions ont annoncé qu'une partie de la flotte de Selim a fait route pour les côtes de la Morée et de l'Albanie, afin de s'opposer aux tentatives de descentes de l'armée chrétienne. Ils ont rapporté que le grand-seigneur, pour assurer le succès de ses armes, a fait crucifier quatre chrétiens et sacrifié plusieurs autres enfants du Christ au dieu de Mahomet. « Le 16 d'avril, ont-ils dit, quarante galères turques étaient arrivées à Chio, d'où elles sont allées se joindre à l'escadre de Mohamet, gouverneur de Négrepont, qui venait avec trente navires de tous rangs, après avoir levé des troupes et pris des munitions à Chypre. Cette flotte avait passé à Castel-Rosso pour rejoindre Farta-Pacha, qui venait de Constantinople avec le reste de l'armée. Farta-Pacha, général éprouvé dans les guerres de Hongrie, est un des hommes sur lesquels le Sultan compte le plus; aussi l'a-t-il fait généralissime des troupes de terre. Occhiali s'est venu joindre à la flotte d'Ali avec vingt galères et galiotes, montées de bons soldats et bien approvisionnées. S'il est venu sitôt au rendez-vous, c'est moins pour obéir promptement aux ordres de Selim que pour avoir été obligé de

fuir Alger, menacé par les janissaires, dont son avarice retenait la solde. En voguant debout au vent pour doubler le cap de Matifoux, il a fait des avaries dans sa palamente. Occhiali traîne avec lui Muley-Meluc, jeune prince héréditaire de Fez et de Maroc; il a, dans sa chiourme, don Diego Brochero (1), sur la galère d'Amat-Raïs, qui porte aussi le prince maure. Avec toutes ces forces, Ali-Pacha est allé à Candie pour combattre les cent galères que Venise a envoyées au secours de Famagouste. Cette ville, bien fortifiée par Marco-Giovani Marmori, a résisté avec courage, et, à la fin, sa garnison italienne et albanaise, commandée par de vaillants capitaines, a repoussé les efforts des troupes de Mustapha. Ce pacha battait avec soixante-quatre pièces de canon et quatre basilics l'arsenal, Rebellin, les tours d'Andruci et de Nappa; mais l'artillerie des Vénitiens a été si bien servie, leurs canonniers ont pointé si juste que, du haut de leurs remparts, ils ont démonté quinze pièces à l'ennemi. Cependant, Mustapha a franchi le fossé, gagné la contrescarpe, miné Rebellin, la tour de Nappa, la grosse tour de Campo-Santo, celle d'Andruci, la courtine et la tour de l'arsenal; mais le chevalier Magi, attentif à tous les

(1) Qui fut depuis grand-prieur de Saint-Jean en Castille. Voir *Vander Hammen*, Don Juan d'Austria, p. 149.

mouvements de l'assiégeant et habile à la défense de la place, a contreminé partout, pendant qu'Astor Baleoni, chef respecté et craint des soldats, officier prudent, diligent et brave, résistait à la furie impétueuse des Turcs avec un art merveilleux et une rare sagacité. Mustapha a mis le feu à la mine de la grosse tour, et aussitôt Jambolet-Bey s'est élancé pour entrer dans la place par l'ouverture qui vient d'être faite; mais il a trouvé là Hercule Martineng, que sont venus bientôt soutenir Astor Baleoni et sa troupe. Le combat a duré pendant six heures avec des avantages balancés; enfin, le Turc a été obligé de se retirer. Pendant cette lutte, les assiégés ont fait des prodiges de valeur. Les femmes et les jeunes filles se sont montrées dignes des nobles vénitiens à qui la fortune de la guerre les a associées. Elles ont combattu l'épée à la main, apporté des munitions aux artilleurs, manié l'arbalète et l'escopette, et ont mérité enfin que Venise enregistre dans ses annales le souvenir de leur beau dévouement. Nestor Martineng a vaillamment défendu l'arsenal. Blessé dès le commencement de l'action par une balle qui lui a traversé la jambe gauche, il ne s'est pas moins précipité dans la mêlée, là où le danger paraissait le plus grand, et il est parvenu à repousser l'ennemi, dont il fait un ample carnage, ne perdant que cinq de ses intrépides soldats. A ce siége, où

ont péri le comte Francesco Gauro, le centurion Bernardino Ugobini, Marius, fils d'Augustin Abbiosi, et tant d'autres braves hommes, Jean-Antoine Quirini, André Bragadino, Hercule Malatesta, Pierre Conti, chef d'une des cohortes, plusieurs centurions et porte-enseigne ont reçu des blessures plus ou moins graves. »

Voilà certes pour Venise une belle consolation dans ses malheurs! Si elle doit perdre Chypre, au moins ne l'aura-t-elle pas perdue sans gloire. Venise s'est montrée à Famegouste digne de sa vieille renommée; les exploits de ses enfants peuvent encore la rendre fière.

Le sénat se hâte de répandre dans la ville les nouvelles qu'il vient de recevoir; partout une joie bruyante accueille le récit de l'énergique défense, qui doit montrer à Selim que si les Vénitiens sont éprouvés par la mauvaise fortune, ils n'ont pas dégénéré de leur ancienne valeur. Partout on crie aux armes contre les Turcs; partout on voit une ardente jeunesse se préparer à monter sur les galères qu'on a donné ordre d'équiper! Marins, soldats ou rameurs libres, tous veulent prendre part à la campagne qui va s'ouvrir; chacun servira selon sa force ou son industrie : celui qui a l'intelligence des choses navales ira sur les vaisseaux de charge ou manœuvrera les voiles des galères; celui qui a déjà quelque habileté dans le

maniement des armes combattra comme arbalétrier ou artilleur; celui qui n'a au service de la république que de la bonne volonté et des bras vigoureux, fera mouvoir la rame et ne rougira pas de s'asseoir sur le même banc que l'esclave turc ou maure, le forçat enchaîné comme l'esclave, et le *buona voglia*, qui jouit d'une demi-liberté sur la galère.

Venise hâte ses apprêts; elle décide aussi qu'elle enverra un ambassadeur à Tamnase, roi de Perse. Ce souverain est puissant; plus d'une fois il reçut des Ottomans quelques uns de ces outrages qu'un prince aime à venger quand il trouve l'occasion favorable; il entretient de nombreuses troupes, il a de grandes richesses; il serait donc un auxiliaire important si on le décidait à agir contre la Turquie d'un côté, pendant que la ligue agira de l'autre. Pour une ambassade de cette importance, il faut un homme entendu, prudent, habile dans l'art de persuader; le sénat jette les yeux sur Vincent Alexandri, citoyen de Venise, qui a tous les secrets du gouvernement, et il lui confie une mission dont le succès peut contribuer à la ruine de Sultan-Sélim. Alexandri accepte et part (1), se dirigeant vers l'Allemagne,

(1) Cette ambassade fut sans résultats. Vincent Alexandri, malgré son éloquence, ne put décider tout de suite le roi des Perses; on le

car il va traverser les États de l'empereur, ceux du roi de Pologne, et aller à Moncastre, où il prendra sur la mer Noire un navire qui le portera en Asie.

L'armement des galères, galéasses, navires de charge et bâtiments légers qui devaient aller renforcer Venerio fut bientôt achevé à Venise. Le rendez-vous des escadres était à Messine. On mit à la voile pour ce port, et on laissa la ville de saint Marc en prières. Les galères du roi s'étaient ralliées à Barcelonne, d'où elles étaient allées à Carthagène prendre ce que la guerre de Grenade avait épargné de l'infanterie espagnole. Elles y avaient trouvé l'escadre aux ordres de don Alvar Bazano, et, avec lui, elles étaient revenues à Barcelonne. Les troupes allemandes des comtes de Vinciguerra et de Lodron s'étaient rendues à la Spezia, où Juan de Cardona et Jean-André d'Oria les avaient embarquées pour Messine sur les galères

traîna en longueur, puis arriva une guerre dans laquelle Tamnase fut obligé d'employer la plus grande partie de ses forces. Sur ces entrefaites, la bataille de Lépante fut gagnée, et Venise n'eut plus intérêt à continuer ses relations diplomatiques dans le même but avec Caidar Miris, le troisième fils du Roi, ministre des volontés de son père, qui avait dirigé les négociations. Venise a gardé le souvenir du courage et de la persévérance que déploya dans cette affaire Vincent Alexandri, à qui Noël Conti a consacré deux des longues pages (473-474) du XXII[e] livre de l'Histoire de son temps.

de Sicile, les galères de Gênes et quelques navires de charge destinés au transport.

Gênes, bien qu'elle prît une part directe dans la ligue chrétienne, puisqu'elle avait loué des galères à Philippe II, et qu'avec la république de Lucques elle fournissait deux mille hommes de pied et trois cents chevaux; Gênes s'imagina que le traité d'alliance entre Venise, Madrid et Rome, cachait un projet de conquête ou de grand établissement territorial; elle crut que ses États pouvaient tenter Philippe, et que l'intention secrète du roi catholique était de les envahir pour en faire un royaume gouverné par don Juan d'Autriche : elle eut peur et s'arma. La présence de Jean-André d'Oria dans l'armée chrétienne ne la rassura même pas; elle craignit une trahison, et, pour être en état de défendre ses remparts et sa liberté, elle augmenta son artillerie, partagea la cité en quartiers, nomma les capitaines de la milice, et distribua des armes au peuple divisé en compagnies. Le sénat décida ensuite qu'aucune troupe armée n'entrerait dans la ville, et que le passage, la relâche dans le port, ou le séjour *intra-muros*, serait accordé seulement au généralissime de la ligue, à quelques cavaliers de sa suite et à un certain nombre de valets. Cette défiance pouvait offenser Philippe II, qui s'était montré plutôt le protecteur que l'ennemi de la république;

mais le Doge et le sénat bravèrent le danger qu'il y avait à soulever la colère d'un monarque vindicatif. Bientôt pourtant Gênes revint sur cette résolution inspirée par une crainte si peu raisonnable ; elle ouvrit son port aux quarante-sept galères du roi d'Espagne, que don Juan d'Autriche y amenait de Barcelonne.

Pendant que Gênes s'armait ainsi, Venise fortifiait le Lido. Famagouste, après des nouvelles attaques, avait été contraint de capituler. Mustapha, perfide et cruel, au milieu d'une conférence qu'il avait eue avec les chefs chrétiens de la ville rendue, s'était emparé de Baleoni, de Louis et d'Hercule Martineng, de Bragadino et de plusieurs autres des héros vénitiens, qu'il n'avait admis que désarmés à son audience; il avait fait mutiler Bragadino, qui avait subi avec constance le martyre auquel son ennemi féroce l'avait longuement préparé par des injures, des blasphèmes contre le Dieu des chrétiens, et d'infâmes outrages contre son honneur et sa vaillance. Il avait fait massacrer près de trois cents chrétiens qui s'étaient rendus sans défiance dans son camp, et fait enchaîner aux bancs de ses galères un grand nombre d'autres dont la capitulation avait aussi garanti la liberté. Hercule Martineng, sauvé par l'eunuque chargé de l'immoler, était resté l'hôte de ce bourreau jusqu'à ce que Mustapha se fût un peu

calmé. Le pacha, entré dans Famagouste, avait fait pendre le brave Laurent Tepolo. Nestor Martineng, qui avait pu rester caché pendant quelques jours, avait été découvert et fait prisonnier. La flotte turque, entrée dans le golfe de Cataro, sous prétexte que des Musulmans avaient été tués contre le droit des gens et la foi jurée, avait pris la ville de Butua et réduit les citoyens en esclavage; même fortune était arrivée aux habitants d'Antivari. Cataro assiégée avait forcé Farta-Pacha à se rembarquer, après une sortie où les Turcs avaient perdu beaucoup des leurs; en se retirant, Farta était allé mouiller à Frissopoli de Thrace, où s'étaient rendus Caracosa et Occhiali qui, depuis plusieurs mois, avaient fait de grands ravages. Ces deux corsaires étaient entrés dans le golfe Adriatique et saccageaient, disait-on, les côtes de la Dalmatie; ils allaient profiter sans doute du moment où Venise, ayant à peine quelques galères de garde, privée de ses plus vaillants défenseurs, abattue peut-être par la nouvelle qui avait dû lui arriver de la capitulation de Famagouste et des cruautés commises par Mustapha contre les Vénitiens de Chypre, pourrait difficilement repousser un coup de main tenté contre la ville. C'était pour cela que le sénat avait résolu de munir le Lido de canons, d'y former un camp, d'y avoir des gardes veillant nuit et jour, et

prêts à donner l'alarme s'ils apercevaient quelques voiles suspectes sur le golfe; d'entretenir, enfin, dans tous les bourgs et villages les plus rapprochés, des détachements de cavaliers cuirassés, et d'avoir sur les points les plus éloignés du rivage vénitien des corps de cavalerie propres à soutenir le premier choc si un débarquement s'opérait.

Il ne faut rien dissimuler: Venise était dans la stupeur. Si le sénat et quelques citoyens courageux conservaient l'espérance que le Turc ne poserait pas le pied sur le territoire de la république; si « mourir en se défendant » était le mot d'ordre d'une petite partie de la population, le reste tremblait, et plus d'une voix s'était élevée, disant qu'on n'avait qu'un parti à prendre: c'était de quitter la ville.

Voir Venise trembler et pleurer, voir Venise céder à la peur comme une ville sans passé glorieux, comme une ville efféminée, n'est-ce pas un triste spectacle? Laissons-la à ses angoisses, qui heureusement auront bientôt leur terme, et allons à Naples où don Juan d'Autriche vient de jeter l'ancre.

II.

NAPLES.

Le fils de Charles-Quint était parti de Gênes le 1er août, ayant à bord de sa galère son neveu Alexandre de Farnèse, duc de Parme, et Francesco Maria, duc d'Urbain. Ces deux princes souverains, entrés dans la ligue, avaient fourni, le dernier mille hommes d'infanterie, l'autre mille fantassins et deux cents chevaux. Ce n'était pas les seuls princes de l'Italie qui se fussent rendus aux sollicitations du pape; le duc de Florence avait fait embarquer huit cents cavaliers et qua-

tre mille hommes d'infanterie; le duc de Ferrare, mille fantassins et trois cents cavaliers; et le duc de Mantoue le même contingent que le duc de Parme. Lucques et Gênes avaient armé deux mille fantassins et trois cents cavaliers, chacune de ces deux républiques contribuant à cette dépense selon ses revenus et les prétentions de sa puissance.

En neuf jours, Don Juan d'Autriche et son escadre hispano-génoise firent le trajet du golfe ligurien à la côte parténopéenne. Le 10 août, le port de Naples vit les galères s'amarrer le long de ses quais, et le frère de Philippe II descendre à terre où l'attendait la plus brillante réception.

Embrassé à Madrid par Philippe, fêté à Saragosse par son oncle l'archevêque Maximilien, accueilli à Barcelonne comme le frère du roi d'Espagne et le vainqueur des Moresques, hôte de Gênes, qui lui a rendu les honneurs dus au généralissime de la ligue chrétienne, Don Juan a trouvé dans toutes les villes qu'il a traversées des harangues flatteuses, d'ingénieuses devises, de brillantes illuminations, des salves d'artillerie, de solennelles ovations, enfin; ce n'était rien que cela : Naples l'attendait.

Encore quelques heures, et Naples joyeuse présentera le spectacle le plus animé, le plus curieux. Cete ville, pour qui le bruit fut toujours un besoin, se réveilla, le 10 août, long-temps

avant que le soleil dorât de ses premiers rayons les cimes du Vésuve. Elle salua de ses chants, de ses cris, de ses folles plaisanteries, de ses exclamations admiratives l'aurore de cette journée, impatiemment attendue. Tout entière, elle se porta à la sortie de l'arsenal et le long des rues que devait parcourir le cortége. La population bourgeoise avait mis ses habits de fête; la populace, drapée de ses guenilles pittoresques, s'était parée de fleurs et de couronnes de feuillage; la noblesse italienne et espagnole avait pris l'habit de gala, pour honorer par son luxe le jeune prince, représentant de la cour la plus magnifique de l'Europe. Vers neuf heures du matin, quelques escadrons de cavaliers armés en guerre, quelques bataillons d'arquebusiers, de lansquenets et d'arbalétriers, vinrent se ranger sur le passage de Son Altesse. Bientôt après, on vit sortir de son palais le galant cardinal de Granvelle, vice-roi de Naples, escorté d'une troupe considérable de gens de pied et de cheval, et suivi de toute sa maison magnifiquement habillée. Le cardinal se rendait au port. Il arriva bientôt à la Réale espagnole, et, à l'espale, il fut reçu par Juan Vazquez Coronado, chevalier de Malte, capitaine de cette galère, et par don George Manrique, provéditeur et commissaire général de la flotte.

Don Juan d'Autriche était assis sous le tende-

let de velours cramoisi qui couvrait le tabernacle de la poupe; autour de lui étaient, debout et découverts, les princes d'Urbain et de Parme, les généraux de l'escadre et ceux de l'armée. Ceux d'entre les seigneurs qui auraient eu le droit de paraître auprès de lui et qu'en avait éloignés l'exiguïté de la place où était établi le petit trône du généralissime, s'étaient placés sur la coursie et sur les bancs des rameurs. Tout ce qu'il y avait de grands gentilshommes dans *l'armada* était donc sur la galère royale. Dès le matin, don Juan avait tenu une cour, et chacun s'était empressé de venir baiser sa blanche main et de lui demander comment il avait fait le voyage de Gênes à Naples, et si sa précieuse santé n'avait pas un peu souffert de neuf jours de tangage et des roulis.

Juan Vazquez Coronado, quand il eut salué le cardinal vice-roi, se retourna et dit à un officier qui, à l'entrée ouverte du tabernacle, remplissait les fonctions de l'huissier à la porte du prince dans son palais :

« — Annoncez le très illustre et révérendissime cardinal, Monseigneur de Granvelle, vice-roi de Naples, pour Sa Majesté catholique, notre maître et seigneur, don Philippe deuxième, roi de toutes les Espagnes. »

L'officier annonça Sa Seigneurie, et il n'avait

pas encore achevé la phrase du protocole solennellement dictée par le capitaine de la réale, que déjà le cardinal avait fait sa révérence et baisé la main que le jeune prince lui avait tendue pour le relever. Après un long échange de compliments entre le vice-roi et le fils de Charles-Quint; après toutes les révérences faites à monseigneur de Granvelle par la suite de son altesse, le prince donna le signal de l'entrée en ville.

A ce moment, l'artillerie des galères fit une salve générale à laquelle répondit celle des forts. Tous les marins de l'escadre crièrent trois fois *viva!* Don Juan salua, en les remerciant, ceux de la réale qui consolidaient la planche établie entre le quai et le navire, et il descendit à terre. Quand il arriva à la porte du port, une explosion unanime de cris et d'applaudissements accueillit le frère de don Philippe. Le peuple était émerveillé de sa bonne grâce et de la magnificence de son costume; il avait en effet une tournure élégante et noble, et son habit était d'une richesse coquette qui lui allait à merveille. Un pourpoint de drap d'or broché de soie incarnat, un manteau de velours blanc découpé et parfilé de passement d'or, un bonnet cramoisi, chargé de plumes blanches, composaient l'ajustement sous lequel il était vraiment beau à voir. Les dames espagnoles et napolitaines qui étaient à leurs balcons en ju-

geaient du moins ainsi; car elles battaient des mains en le voyant passer, et lui jetaient avec grâce des épithètes castillanes et italiennes qui l'auraient flatté beaucoup sans doute s'il eût *aimé l'amour* autant que son auguste père, ou s'il eût été ce chaud courtisan des dames qu'on voyait marcher à sa gauche, fier, jeune encore, la tête couverte d'un large chapeau rouge, une barbe noire brillant sur l'hermine dont son manteau et sa robe de pourpre étaient garnis, et saluant de l'œil ou de la main telle duchesse, telle noble marquise que paraissait flatter cette attention du cardinal.

Le cortége se dirigea lentement vers le palais du vice-roi, où don Juan reçut les félicitations de la noblesse et du clergé.

Cette solennité n'était que le prélude de celle qui devait avoir lieu quatre jours après. Quelques entretiens avec les membres de son conseil, des audiences accordées aux fonctionnaires Espagnols et aux nobles Napolitains que le gouvernement de Philippe II avait trouvés faciles et dévoués, des festins splendides, des promenades, des visites aux églises et aux couvents qui jouissaient d'une certaine réputation, des bals, des longues heures passées au jeu de paume, — la paume une des passions de don Juan! — quelques heures données au chant, à la guitare, quelques heures plus mystérieuses données à la

nécromancie, dont les secrets tentaient la curieuse ambition de ce prince, heureux en apparence mais triste en réalité et poursuivi d'une vague inquiétude qui lui gâtait toutes les séduisantes promesses de l'avenir : voilà pour le généralissime les occupations dont furent remplies les quatre journées des 10, 11, 12 et 13 août.

Le 14 fut tout entier à la cérémonie religieuse, dans laquelle don Juan reçut les insignes du commandement que le souverain pontife avait bénits et envoyés au cardinal vice-roi, pour les remettre au général en chef de la ligue. Ce fut à l'église de Sainte-Claire qu'eut lieu cette cérémonie. Le prince royal se rendit à la cathédrale dans le plus grand appareil. Il fut reçu à la porte principale par les moines du couvent dont le prieur vint lui offrir l'eau bénite en chantant le *Te Deum*. Un siége recouvert de brocart avait été placé au pied des marches du maître-autel; les moines l'y conduisirent processionnellement, et il y prit place, ayant à ses côtés Alexandre Farnèse et le duc d'Urbin. Le cardinal de Granvelle célébra alors pontificalement la messe qu'entendirent le généralissime et tous les nobles seigneurs qu'il allait conduire à la croisade maritime. A la fin de l'office, Don Juan se leva; les ducs de Parme et d'Urbin se levèrent aussi et tout le monde les imita. Juan monta les degrés de l'autel; et le car-

dinal l'arrêta au dernier, et lui remit le bâton de commandement que l'ardent jeune homme pressa vivement contre sa poitrine et qu'il brandit ensuite en l'air de la main droite, dans un accès de joie que la sainteté du lieu ne put réprimer. Ce mouvement d'un noble enthousiasme souleva dans l'église une acclamation à laquelle le cardinal imposa silence avec bonté, et d'un coup d'œil qui commandait le respect sans porter la réprobation. Quand le calme fut rétabli dans cette assemblée qu'un geste avait électrisée, le cardinal prit, des mains d'un prélat qui l'avait gardé depuis le commencement de la cérémonie, l'étendard de la ligue, et l'offrant à don Juan :

« — Au nom de Pie cinquième, souverain pontife et notre saint-père en Jésus-Christ, prince, recevez cette image du Verbe fait homme. Prenez ce vivant symbole de la sainte foi dont vous allez être le défenseur dans cette grande entreprise. Ce signe vous donnera la victoire, et la main qui l'aura porté abattra l'insolent orgueil d'un ennemi impie.

» — *Amen*, » répondirent en chœur le peuple et les chevaliers.

Juan d'Autriche s'était incliné pour écouter le cardinal; il se redressa, saisit l'étendard, dont il baisa l'étoffe bénite; puis, se tournant vers l'assistance, il se montra aux illustres et braves cava-

liers qui allaient bientôt combattre sous cette égide sacrée. Vous eussiez vu alors toutes ces têtes fixes, la plupart belles de force et de jeunesse, se baisser avec humilité devant le Christ et se relever bientôt, brillantes d'espérance et de joie.

Des prières dont le chant était accompagné par la musique et que récitait avec chaleur toute cette assemblée, complétèrent la cérémonie pieuse à laquelle l'élan passionné de don Juan avait prêté un caractère tout guerrier. Le cortége revint au palais du vice-roi, suivi de la foule, qui, dans de vives apostrophes au généralissime, au saint étendard, aux plus renommés des capitaines qu'on voyait marcher après don Juan, fit éclater toute la soudaineté de son esprit, toute l'énergie de sa joie et de son admiration.

L'acte dont nous venons de raconter la principale circonstance étant accompli, don Juan parla de passer à Messine. Il fit embarquer d'abord la colonne de Paul Sforze; puis il ordonna au marquis de Santa-Cruz de réparer promptement son escadre et d'embarquer, sur ses trente galères et les quelques navires qu'il avait avec elles, les régiments espagnols, la troupe commandée par le comte de Sarno, les munitions, les victuailles et les machines de guerre.

Le 20 août, don Juan partit de Naples, et, trois jours après, il arriva à Messine avec trente-

cinq galères sur lesquelles étaient don Louis de Requescens, grand-commandeur de Castille, lieutenant du frère de Philippe II pour cette campagne, comme il l'avait été pour la guerre de Grenade; les princes de Parme et d'Urbin, Paul Jordan des Ursins, le duc de Brachiano, Ascagne de la Corgna, maître-de-camp général; le comte de Santaflor, général des troupes italiennes; Paul Sforze; son frère, colonel de deux mille hommes de ces troupes; Pompée Colonne, lieutenant de Marc-Antoine Colonne; Gabriel Cerbelloni, général de l'artillerie; Honoré Gaëtano, général des troupes du pape; Francisque de Ibarra, don Bernardino de Cardenas, don Pompée de la Noy, et un grand nombre d'autres grands seigneurs, de cavaliers distingués et d'aventuriers parmi lesquels il faut citer un homme qui, alors, était à peine connu par quelques vers, un homme ardent et brave, un poëte qui n'était pas encore dans le secret de son génie, et qui s'appelait Michel de Cervantès.

III.

MESSINE.

Un grand bruit d'artillerie, de musique, de tambours, d'acclamations partant des bâtiments vénitiens qui, dans le port de Messine, portaient les uns le pavillon de Saint-Marc, d'autres le pavillon de Saint-Pierre, annonça à la ville l'arrivée de don Juan d'Autriche. Les généraux l'attendaient impatiemment, car le temps fuyait, et Venise voyait s'ajourner toujours le moment où elle devait venger de récentes injures. Sur cette escadre, pour laquelle le signal du combat se hissait si tard, Bragadino, Matheo Colti, les

Martineng, Laurent Tépolo et les autres héros vénitiens morts à Nicosie et à Famagouste, avaient des amis qui brûlaient de punir sur Ali-Pacha les cruautés commises par un autre lieutenant de Sultan-Sélim, après cette capitulation dont les chrétiens, par tant de courage, avaient si bien acheté les conditions honorables. On partira donc enfin!... Pas encore. Il y a des retardataires dont l'arrivée importe à l'armée; on pourrait bien aller à l'ennemi sans eux, mais il est plus sûr de ne rien précipiter et d'attendre ces auxiliaires, dont la vaillance peut être d'un grand poids dans une bataille où les chances sont encore incertaines.

Avant de descendre à terre, le 24 août, don Juan crut devoir assembler son conseil, et lui parla en ces termes, d'un ton plein de modestie et de gravité militaire :

« — Le moment approche, messeigneurs et messieurs, où je dois justifier l'honneur qui m'a été fait par la sainteté de notre père Pie V et par la très excellente république de Venise, quand elles m'ont choisi pour vous commander. L'embarras est grand pour moi, et vous devez le comprendre. Si jeune encore, avoir la responsabilité d'une si vaste entreprise! Certes, je suis profondément reconnaissant de la bonne opinion que le saint pontife, le roi mon auguste frère et le sénat ont eue de moi; mais je tremble d'avoir été jugé

trop favorablement. Vous savez quelles occupations m'ont causé et la réunion des troupes et le soin de pourvoir l'armée de toutes les choses qui lui sont nécessaires; vous savez si je m'y suis donné tout entier : eh bien! la calomnie ne m'a pas épargné. Elle a semé le poison, elle m'a noirci par des soupçons indignes, espérant m'abattre et ruiner le peu de confiance que j'ai en moi. Le roi mon maître, en s'associant à la ligue, a consulté beaucoup moins son intérêt que celui de la très excellente république. Je le montrerai, messieurs et seigneurs, dans la bataille que nous livrerons bientôt à l'ennemi commun : vous verrez si je m'épargne! Ma mort témoignera peut-être que don Philippe sait faire de grands sacrifices aux intérêts de la chrétienté.

» J'emmène avec moi quatre-vingts galères, vingt-deux vaisseaux ronds, vingt-un mille hommes d'infanterie de trois nations, une grande artillerie, des vivres en abondance, des munitions de guerre, des armes, une compagnie d'illustres et vaillants seigneurs qui ont voulu me suivre par amour de la gloire et pour le bien de notre sainte religion. Voilà de quoi me rassurer sans doute; mais rien ne m'encouragera autant que cette pensée : Juan est chargé de la défense de la foi; une victoire, s'il a le bonheur de la remporter, — et je conçois l'espérance, mes-

seigneurs, que le Turc sera vaincu, — cette victoire rétablira les affaires d'une république que tant de gloire et tant d'états conquis recommandent à la sollicitude de la ligue. Si le destin des combats se déclara contre nous l'été dernier, cette année il ne nous trahira pas, Dieu aidant, et nous réparerons le temps perdu. Je ne sais, messieurs et seigneurs, si j'atteindrai le noble but où j'aspire, mais je perdrai la vie plutôt que de trahir la cause de la chrétienté, la confiance du monarque saint à qui je dois obéissance et respect comme au vicaire de Jésus-Christ, la défense de la république vénitienne, la gloire du roi mon frère et mon maître, et, oserai-je le dire? ma propre gloire. »

Les généraux répondirent au discours de don Juan avec la courtoisie que commandaient la personne du prince, sa charge, le temps et le lieu.

Son altesse royale descendit à terre le jour suivant; elle fit son entrée dans la ville par la porte royale du port. Messine avait dressé des arcs de triomphe, et la muse latine avait monté sa lyre sur le ton de l'épopée pour louer magnifiquement le futur dominateur des barbares. Les arcs étaient chargés de statues, de devises, d'allusions, de fables, d'allégories, d'inscriptions en vers à la louange du pape, du roi, des Vénitiens, de son altesse et de son auguste frère. Celui de la porte

Royale était remarquable entre tous ceux qui décoraient les grandes places de la ville. Ayant un pied dans la mer et l'autre sur le quai du port, il était composé de trois corps, de style composite, et portait sur ses façades cent vingt-huit colonnes supportant un attique couvert de statues. Sur la face orientale, le peintre avait représenté don Juan, armé de toutes pièces, à la tête de l'armée catholique, et regardant, prosternés à ses pieds, les Morisques de Grenade; dans un cartel placé au-dessus de cette peinture, se lisait une inscription latine dont le sens était : « Cet arc est élevé » en l'honneur de Juan d'Autriche, le victorieux » don Juan qui, sous le règne de Philippe son » frère, a apaisé des séditions, a dompté les bar- » bares dans la Bétique, et a fait de nobles actions » en Espagne. » Le distique latin, inscrit sur un écu au-dessous du tableau, disait : « Le Maure, » l'Indien, le Thrace et l'Arabe féroce se sont » soumis au pouvoir des deux frères. » A la face du côté du sud on avait représenté Rome couronnée, portant un sceptre et accordant des priviléges à Messine; un distique expliquait cette allégorie. Au nord, on voyait Vulcain et deux de ses compagnons forgeant les armes de don Juan. Les deux vers qui accompagnaient cette représentation comparaient magnifiquement les armes du généralissime à celles d'Achille et d'Enée. Sur

la façade de l'arc, du côté de la ville, se voyait le fleuve Camario, barbe et cheveux longs, couronné de roseaux, tenant d'une main une grande épée de combat, et de l'autre une couronne de laurier qu'il montrait à don Juan. Mars, Mercure, des anges, Neptune, Cerès, Triptolème, Protée, une jeune fille portant à la main la double tête de Janus, trois belles jeunes femmes représentant l'Asie, l'Afrique et l'Europe, enchaînées et au moment d'être délivrées par un jeune cavalier que porte un aigle; une croix d'or en champ de gueule, armes de Messine; le blason de la maison d'Autriche, un lion combattant un ours, un aigle attaquant un milan, un pêcheur tenant un monstre marin dans son filet, se disputaient les regards du prince et parlaient un langage galant, riche d'antithèses, de madrigaux et de sentences dont tous les savants de Messine admiraient l'ingéniosité. Ce pêle-mêle du sacré et du profane obtint le plus grand succès; toute la cité applaudit à la grandeur et à la beauté de cette machine architectonique (*esta maquina architectonica*), comme l'appelle la chronique de don Juan; à la richesse de cet arc revêtu d'or, d'argent et de couleurs brillantes.

En avant de la porte sous laquelle allait passer l'*armipotens austriacus*, étaient réunies la noblesse et la magistrature, attendant que le prince

eût mis pied à terre. Un genet, noble et généreux animal, couvert d'une housse enrichie d'ornements d'argent, fut présenté au nom de la ville à don Juan, qui le monta avec une grâce infinie, quand il eut répondu à la harangue courtoise du chef des magistrats. Le fils de Charles-Quint se rendit de la porte Royale, par la *calle mayor*, à la place du Dôme et à celle du Palais. Pendant ce trajet, il rencontra un second arc triomphal, plus sévère dans sa décoration que le premier, et sur lequel on voyait Hercule, Thésée, Darius, Sésostris, Alexandre, Jason, Pyrrhus, Anthiocus, et deux renommées qui récitaient un quatrain antithétique, où la joie que Messine avait éprouvée quand elle reçut Charles-Quint revenant d'Afrique était opposée à la satisfaction que la Sicile éprouvait à recevoir don Juan, allant chercher la victoire sur les mers de la Grèce. Les rues de la ville étaient ornées de tentures magnifiques, les fenêtres étaient garnies de femmes élégamment et richement vêtues; sur la place, la milice avait peine à retenir les flots de la population, empressée de voir celui pour qui la rhétorique des chefs de la cité avait épuisé les formules de la flatterie. De la place du Palais, don Juan se rendit au château, accompagné de toute la seigneurie et des cavaliers les plus magnifiques, jaloux de montrer la richesse de leurs vêtements, l'élégance

et le bon goût de leurs livrées, le nombre de leurs gens, la grandeur de leurs maisons et la supériorité de la nation à laquelle chacun d'eux appartenait. Ce fut au milieu des acclamations, du bruit des fanfares, des salves de l'artillerie que cette entrée eut lieu.

Le soir, la ville fut illuminée; et non seulement la ville, mais encore la flotte, qui, pavoisée de flammes, gaillardets, banderoles, étendards de couleurs et de formes différentes, placés aux beauprés des navires, aux sommets des mâts et de la penne, à l'oste et au fanal, présentait un coup d'œil admirable. Si le spectacle de la mer était prestigieux, celui qu'offrait l'intérieur de la cité ne l'était pas moins. L'Allemand beau de tournure et grave dans son ajustement; l'Italien coquet et gracieux; l'Espagnol fier, vif, et somptueux dans sa parure; la variété des costumes, des plumes, des écharpes; l'harmonie puissante des canons, des arquebuses et des mousquets qui se mêlait à l'harmonie plus douce d'une musique guerrière; l'éblouissant reflet des armes, frappées par une masse de lumière qui prêtait à la nuit la clarté du jour; l'éclat de l'or, de l'argent, des pierreries précieuses scintillant au feu des illuminations, couronne magique dont était ceinte la tête de la ville et que surmontaient, comme d'immenses panaches, les gerbes d'artifice inces-

samment embrasées : tels sont les traits du tableau magique que présentait Messine au regard des curieux.

Mais c'est trop nous arrêter aux pompes de ces fêtes ; voyons l'armée faire ses derniers préparatifs.

On se hâte de compléter l'armement, de renouveler les vivres, de réparer les petites avaries que l'on a pu faire pendant les navigations récentes ; on sera bientôt prêt. Vienne le reste de l'escadre vénitienne qui marche doucement et avec précaution pour éviter la rencontre de la flotte ennemie, et l'on hissera les voiles, et les rames battront la mer de leurs coups mesurés.

Le 8 septembre, don Juan reçoit un courrier qui précède de quelques heures seulement monseigneur Odescalchi, évêque de Phéna et nonce extraordinaire du pape auprès du généralissime. Le prélat est bientôt à Messine, où Juan d'Autriche le reçoit avec la plus grande distinction. Il apporte des lettres de Pie V qui disent au jeune prince : « Livrez hardiment bataille au Turc ; nous » vous y engageons par toute l'autorité que nous » tenons de Dieu, et nous vous promettons la vic» toire, comme nous l'avons promise à notre géné» ral Marc-Antoine Colonne et au comte de Priego. » Le pape, pour inspirer à don Juan toute confiance en ses paroles, lui a envoyé des révélations

et prophéties de saint Isidore, dans lesquelles on peut reconnaître aisément, dit le pontife, la sainte guerre qui va commencer, la bataille que doit livrer l'armée chrétienne, et le général à qui les intérêts de la ligue ont été confiés. Don Juan reçoit avec reconnaissance et la lettre du vicaire de Jésus-Christ et les prophéties du saint solitaire de Peluse, qui lui sont un grand reconfort. Odelscalchi distribue aux soldats des reliques et des chapelets auxquels sont attachées de nombreuses indulgences; à don Juan il offre de la part du pape un *Agnus Dei* d'une grandeur peu commune et d'une rare beauté. Il publie un jubilé par lequel sa sainteté accorde à toute personne de l'armée qui se sera confessée, aura communié et aura demandé à Dieu la victoire de la ligue sur les Turcs, pleine rémission de ses péchés, avec pouvoir au confesseur qu'elle aura choisi de l'absoudre de toute espèce de fautes et cas réservés, même de ceux dont la bulle *In cœna Domini* a laissé au seul pontife le droit de connaître.

Don Juan voulut donner l'exemple de la piété dans une occasion si solennelle; il se confessa, communia publiquement avec humilité et dévotion, et pendant trois jours l'armée imita cette conduite chrétienne. Lorsque tous les soldats, officiers et généraux eurent participé à l'acte *qui sembla avoir régénéré cette gent passablement*

débauchée, comme le dit le chroniqueur espagnol, Odescalchi ordonna une procession générale, où Jérôme Manrique, inquisiteur et vicaire-général du pape auprès de l'armée, porta le Saint-Sacrement. Don Juan y assista ; et parmi les bannières on remarqua l'étendard de damas bleu ouvré, sur le champ duquel étaient, avec un crucifix d'un beau travail en broderies de soies de couleur, les armes du pontife de Rome, celles du roi d'Espagne, celles de Venise, rapprochées et liées ensemble avec une chaîne, emblème de la ligue, et, au-dessous de ces trois blasons, celui du généralissime. Après la procession, qui ne se sépara point sans que le nonce, en habit pontifical, eût prononcé ces paroles : « L'église vous accorde les » indulgences qu'elle accorda jadis à tous les chré» tiens qui allèrent conquérir le saint tombeau de » notre Sauveur, » don Juan donna à chaque navire un aumônier pris parmi les moines de Messine, capucins, dominicains, franciscains et jésuites. La mission de ces religieux était d'entretenir l'armée dans de pieuses dispositions, et de l'exhorter à mépriser la mort pour assurer le triomphe de la foi chrétienne. Il publia la défense formelle d'embarquer des femmes, et annonça que le blasphème serait puni de mort.

Depuis que le conseil de la ligue avait appris la résistance victorieuse de Cataro contre l'armée

de Farta-Pacha, et la résolution que ce général avait été forcé de prendre, après avoir été repoussé par les chrétiens, il manquait de nouvelles de la flotte turque; pour en avoir, on envoya Gil de Andrade, chevalier espagnol de l'ordre de Saint-Jean de Quatralbo, et avec lui Checo Pisani, gentilhomme vénitien, pratique de la mer du Levant. Pendant leur absence arrivèrent enfin les provéditeurs Canaleto et Quirini, amenant avec eux soixante et quatorze galères; ils venaient rejoindre leur vieux général Sébastien Veniero, qui avait cinquante-quatre galères vénitiennes et six galéasses dans le port de Messine.

Voilà donc la flotte réunie! Avec les cent trente-huit galères et les galéasses de Venise, voici les douze galères pontificales qui obéissent à Colonne; voici l'escadre de Juan de Cordona qui a dix galères sur lesquelles est la colonelle de Vinciguera, quatre galères commandées par Giovanni-Ambrosio de Negroni, deux que mène Nicolas d'Oria, deux qu'a amenées Stephano de Mari, deux de Georges Gribaldi, enfin deux qui marchent à la voix de David Imperiali; voici, plus loin, Jean-André d'Oria qui a onze galères, et le marquis de Santa-Cruz qui en a trente; voici enfin les navires de charge, hauts sur l'eau, mâtés de deux, trois ou quatre mâts, suivant leur importance et leur grandeur, décorés de leurs châteaux pompeux,

portant quelques pièces d'artillerie pour défendre leurs étendards, portant aussi quelques soldats, gardiens de ces magasins mobiles qui renferment dans leurs flancs vastes et arrondis des chevaux, des vivres, des munitions et des armes.

Quel coup d'œil présente le port de Messine en ce moment! Qui pourrait compter ces mâts pressés les uns contre les autres comme les arbres d'une forêt épaisse? Dans l'air où ils s'agitent, brillants au soleil et se déroulant comme de longs serpents aux écailles diaprées, qui pourrait reconnaître toutes ces flammes, toutes ces banderoles, tous ces gaillardets dont les couleurs se mêlent comme celles de fleurs variées sur les plates-bandes d'un jardin? Quel mouvement, quel tumulte joyeux, quelle activité à bord de ces bâtiments! Sur la plupart des galères les tentes sont faites; mais, sous ces tentes, on exerce la chiourme à nager avec ensemble ou à haler vite et fort sur les bettes des amans. D'autres galères sont découvertes, et celles-là exercent leurs équipages à hisser les antennes, à *faire le carro* ou à faire le terzarolo. Sur quelques unes qui sont à la demi-lune on voit briller les hallebardes dont les soldats manient la hampe avec dextérité; les haches des hommes qui simulent l'abordage; les poignards dont quelques uns s'escriment; les arquebuses qui tombent sur leurs fourchettes pour le poin-

tage et se relèvent sur l'épaule du soldat quand elles ont fait feu; les épées qui défendent et attaquent; les écus qui parent les coups portés au corps; les morions qui garantiront les têtes chrétiennes du cimeterre et de la masse des Turcs : c'est la troupe qui fait, ici, l'exercice des armes, comme, là, les matelots font la manœuvre des voiles, et les forçats celle des avirons.

Don Juan d'Autriche, quand toute la flotte fut réunie, passa une revue des navires. Il trouva ceux des Vénitiens mal pourvus, et le reprocha à Venerio, qui avait dit avoir sur ses galères plus de monde qu'il ne fallait pour le combat. Il y fit porter des munitions, deux mille cinq cents Espa gnols et quinze cents des Italiens soldés par le ro- d'Espagne. A bord de chaque bâtiment qu'il visita il recommanda la bonne harmonie; ce fut surtout aux soldats embarqués sur les galères vénitiennes qu'il fit ces recommandations, car il savait les Venitiens très pointilleux, faisant grand bruit pour le moindre petit encontre, et très faciles à irriter. Comme il savait qu'il n'y avait plus de temps à perdre pour combattre Ali-Pacha, il fit assembler le conseil de guerre pour le consulter sur ce qu'il y avait de mieux à faire. Les généraux des escadres, les princes d'Urbin et de Parme et Paul-Jourdan des Ursins prirent place dans cette assemblée qui allait décider du sort de l'armée

chrétienne. Le premier de ces illustres conseillers à qui don Juan donna la parole fut don Juan de Cardona, capitaine-général des galères de Sicile :

« — Il m'est avis, dit cet illustre cavalier, que, pour bien servir les Vénitiens, — car c'est Venise surtout qui a intérêt au succès de la ligue, — il faut secourir Chypre sans affronter l'ennemi tout d'abord. Pour cela, usons du moyen le meilleur entre ceux qu'enseigne la tactique, je veux dire la diversion. Divisons la flotte en plusieurs escadres qui iront molester différents points des côtes de la Morée et de la Grèce; par là, nous forcerons le Turc à quitter Chypre pour aller, avec tous ses moyens, délivrer les lieux infestés par nos troupes. Pendant qu'Ali et Mustapha-Pacha accourront en Grèce et en Morée, laissant de faibles garnisons à Famagouste, à Nicosie, à Baffe et à Limeson, une de nos escadres ira attaquer et reprendre successivement les positions les plus importantes de l'île.

» — Pour moi, dit le duc de Brachiano, le second des membres du conseil à qui le généralissime demanda son opinion, je pense qu'il faut s'en tenir à une entreprise sur terre, et j'opine pour une attaque contre Tunis. Cela me semble le plus sûr et le plus facile. La flotte chrétienne, pour n'être pas la dernière ressource des coalisés, doit cependant être ménagée. Vous savez quelles

sommes énormes a coûtées son armement; vous savez que le trésor de Venise en a été presque épuisé. L'exposer au hasard d'une bataille générale me semble donc téméraire. Vous pouvez vaincre, sans doute, mais n'y a-t-il donc point de chances contre vous ? Si la fortune est toute-puissante dans la guerre, rappelez-vous qu'elle est aveugle. »

Jean-André d'Oria, interrogé à son tour, répondit : « — Je n'ai pas besoin de dire que le combat serait pour moi le parti le meilleur, parce que j'aime à me trouver en face de l'ennemi. Mais ce n'est pas de mon goût qu'il s'agit, et la raison vient combattre ma passion. Tous les grands capitaines ont pensé qu'une bataille à forces égales doit se livrer quand il y a nécessité évidente ou quand il s'y trouve un avantage certain. Dans le doute, c'est une témérité. Gardons la défensive, croyez-moi. Le Turc est supérieur en vaisseaux, en force; il a cette confiance que donnent les récentes victoires; n'allons donc pas l'attaquer de front; ruinons-le par les délais, le temps étant plus fort que l'épée pour rompre les plus grandes forces. Songez, d'ailleurs, que vous ne pouvez répondre de l'ensemble si nécessaire dans cette entreprise qu'on appelle une bataille décisive; car votre armée est immense, et plus les armées sont grandes, plus elles ont à redouter les malheurs

qui les détruisent : la désharmonie et les mutineries, indépendamment des maladies et des famines.

» — Je partage tout-à-fait l'opinion du seigneur d'Oria, dit en se levant Paul Jordan Ursin. L'*armada* est composée de soldats de diverses nations, appartenant à des princes différents, ayant des mœurs diverses et peut-être de secrètes haines; elle est donc plus sujette à l'indiscipline, aux discordes que celle de l'ennemi, comme un corps rempli de plus d'humeurs est plus sujet à la corruption. Pour cette raison, je crois la ligue moins forte que le Turc. Nos soldats sont embarqués pour la première fois et n'ont pas encore fait la guerre pour la plupart; les vétérans, — et vous savez qu'ils ne sont pas nombreux, — ne sont point faits à ce genre terrible de combat auquel vous voudriez les mener. Les galères vénitiennes sont faiblement pourvues, malgré les renforts que son altesse royale leur a données. Si vous êtes vaincus, ce qu'à Dieu ne plaise! vous laissez l'Italie désarmée contre les troupes de Sultan Sélim; si vous êtes vainqueurs, vous ne pourrez profiter de la victoire, car l'hiver vous forcera à vous retirer dans vos ports, et vous perdrez tous les fruits de votre succès. Pendant le temps qu'il faudrait employer à ruiner le Turc, à le battre partout et sans cesse, il se refera, et, au prin-

temps prochain, il se présentera de nouveau à un combat dont Dieu seul peut savoir l'issue. J'ai dit.»

Le comte de Requescens prenant alors la parole: « — Monseigneur et messieurs, puisque nous sommes ici pour dire avec liberté notre opinion; puisque de cette franchise peut dépendre le sort de l'armée chrétienne, la gloire de la ligue, le bonheur de Venise, je dois le déclarer sans autre précaution : je suis opposé de sentiments aux vaillants hommes que vous venez d'entendre. Il me coûte de me voir leur adversaire, mais ma loyauté l'emporte. Non, messieurs et seigneurs, non, le Turc n'est pas plus fort que vous, comme on vient de le proclamer avec plus d'appréhension que de vérité. Vous retirerez-vous devant un ennemi auquel vous n'êtes pas inférieurs? Il y va de l'honneur que nous combattions; le monde chrétien espère en vous, la mer est couverte des vaisseaux des princes qui vous les ont confiés; tromperez-vous cet espoir? et ne serait-il pas honteux d'avoir fait inutilement de si grands préparatifs? »

Le marquis de Santa-Cruz et don Alonzo Bassano appuyèrent vivement l'opinion du grand-commandeur de Castille. Veniero et Justiniani Barbarigo, Quirini et Canaleto ne pouvaient pas hésiter entre les propositions de d'Oria, du duc de Brachiano, de Juan de Cardona, et le sentiment

du comte de Requescens. C'était Venise qu'ils représentaient, et pour Venise une bataille décisive était nécessaire. Les moyens dilatoires ne pouvaient lui suffire contre le Turc, il lui fallait du sang pour laver le sang dont la bannière de Saint-Marc avait été tachée à Famagouste. La bataille! fut le mot unique des quatre Vénitiens; la bataille! répétèrent Alexandre Farnèse et le duc d'Urbin.

« — Pour vous, seigneur Marc-Antoine Colonne, quel est votre avis? dit Juan d'Autriche quand il fut arrivé au lieutenant de la ligue, assis non loin de lui.

» — *Etiamsi opporteat me mori, non te negabo* (1), répondit chaleureusement, et avec la concision latine, le général de Pie V.

» — Et vous, comte de Priego?

» — Pie cinquième, dont je respecte la sainteté, m'a commandé de combattre; je suis donc pour la bataille, et le plus tôt possible. »

C'était au tour de don Juan de se prononcer. Philippe II lui avait imposé la loi de ne se décider sur aucune grande question sans l'avis de Requescens, de Jean-André d'Oria ou du marquis de Santa-Cruz; il trouvait d'Oria d'un sentiment contraire à celui du marquis et du grand-comman-

(1) Quand bien même il me faudrait mourir, je ne vous quitterai pas.

deur de Castille, ce qui le jetait naturellement du côté de ces derniers; il avait entendu le lieutenant de la ligue, le comte de Priego, homme aussi prudent que courageux, et les quatre généraux de Venise se ranger à l'opinion du comte de Requescens, ce guerrier qui avait été son maître dans la guerre de Grenade; et puis, il était jeune, ardent, il sentait le sang de Charles-Quint bouillonner dans ses veines, il aimait la gloire, il espérait qu'une belle action lui donnerait toute l'amitié d'un frère qui, dans ses caresses, n'avait pas été sans réserve; en un mot, il voulait conquérir l'estime de Philippe et celle du monde, pouvait-il donc hésiter?

« — Si vous regardez, messieurs et seigneurs, tous ces arbres (1) qui semblent transformer la mer en une montagne couverte d'une forêt, si vous considérez ces troupes que l'Europe a réunies, les tributs dont les villes, les peuples et les ministres de Dieu se sont appauvris pour cette pieuse et politique entreprise; si vous vous rappelez le zèle que nos princes ont mis à se liguer contre un ennemi féroce, vous rougirez certainement à l'idée que tant d'apprêts, tant de dé-

(1) *Arbre*, mât, terme usité dans les marines de la Méditerranée. J'ai conservé l'espèce de jeu de mots que Vander Hammen a mis dans la bouche de Don Juan : « Si mirais, señores, los arboles que hazen » esse mar un monte... »

vouement, tant de richesses seraient en pure perte. Vous retirerez-vous devant un ennemi que vous aurez voulu épouvanter par la réunion de tant de vaisseaux et de soldats? Que dirait le monde chrétien de cette lâcheté après cette bravade? Oserons-nous rentrer dans nos familles après avoir fait une si vaine démonstration? Selim, en pleine paix, a attaqué Venise à Chypre; vous vous êtes armés pour venger Venise, et vous rentreriez dans vos ports sans avoir demandé compte à un souverain déloyal de sa barbare conduite envers une république que vous admirez, envers d'héroïques guerriers dont la mort a fait des martyrs! Voulez-vous que le Turc orgueilleux puisse dire que dix peuples ligués contre lui n'ont pas osé allumer la mèche du mousquet et tirer l'épée quand l'heure du combat est venue? Quelle borne sera donc opposée jamais à sa férocité, si la chrétienté tout entière refuse de livrer bataille? Votre honneur et la nécessité sont d'accord ici pour vous conseiller de combattre. Craignez de perdre la réputation de vaillance que vous avez dans le monde. J'ai entendu dire dans ce conseil que les forces des Turcs étaient supérieures aux nôtres; et quand il serait vrai, dois-je vous rappeler dans combien d'occasions de petites armées chrétiennes ont soutenu tout l'effort de la puissance ottomane? Avez-vous oublié que,

seize ans, la seigneurie de Venise lutta contre Mahomet second, et fit éprouver des pertes considérables à ce sultan sanguinaire? Ladislas, roi de Pologne, battit et tailla en pièces, dans la vallée d'Hemus, l'armée de Karamber-Pacha, général d'Amurat, venu pour venger la défaite du pacha de la Natolie. Vous dirai-je Bajazet second perdant trente mille hommes en Cilicie, dans une bataille où les Turcs étaient six contre un? Et Soliman, ne l'avez-vous pas vu abandonner le siége de Vienne, après avoir tenté vingt-trois fois l'assaut de la ville et y avoir perdu soixante-dix mille hommes? Scanderberg, combien de fois défit-il les Turcs en Épire et ailleurs? Vous savez les victoires de Juan Humniades, de Mathias Corvino avec de faibles armées; celles des Portugais, celles des Perses, celles des Tartares; et pour citer l'Espagne, qu'il sera bien permis au fils de Charles-Quint de nommer après tant d'autres puissances, nous savons ce que coûtèrent aux Turcs Oran, Tunis, Marzalquivir, la Goulette, Melilla, Ceuta, Tanger et leurs autres présides. Soixante-dix mille Turcs ont combattu pendant quatre mois à Malte, et ils ont fui lâchement devant le faible secours qu'y envoya le Roi notre seigneur.

» Et c'est devant ces hommes si souvent vaincus qu'il faudrait déserter les intérêts de la ligue chrétienne? Non, seigneurs, nous ne le ferons

pas. Allons au Turc d'abord; battons-le; ensuite, nous irons reprendre Famagouste, insulter les côtes de la Morée et conquérir Tunis. Si vous supposez que nous serons battus, la ligue ne finit pas avec cette campagne; elle est conclue à tout jamais; elle refera son armada. Nous avons des troupes en Flandres, on peut en lever en Allemagne et en Espagne ; l'Italie regorge de braves soldats; nos pertes seront donc bientôt réparées, et nous reviendrons sur le champ de bataille jusqu'à ce que l'ennemi soit réduit à implorer notre merci. Mon opinion est donc que nous combattions sans différer; l'ennemi est dans les eaux de Lépante, ce que m'ont appris hier don Gil Andrade et le seigneur Pisani, de retour de leur mission secrète. Faisons voile pour Lépante et présentons-lui le combat. Le saint monarque qui règne à Rome nous promet la victoire; et, si je dois tout dire, un homme en qui j'ai une grande confiance, un homme que vous honorez tous comme un guerrier et comme homme de mer, monsieur Romagas, commandeur de Malte, m'a conseillé le combat. Je vote donc pour une bataille générale, livrée dans le plus bref délai. »

Ce discours, prononcé avec l'accent d'une conviction profonde et une chaleur entraînante, fut applaudi avec enthousiasme par tout le parti vénitien. Juan de Cordona se leva alors précipitam-

ment pour répliquer, mais un murmure presque général l'avertit que la faveur de la majorité du conseil était acquise à l'opinion du généralissime. Il se borna à cette observation :

« — Monseigneur, votre altesse vient de s'appuyer sur un avis de monsieur le commandeur de Romagas ; sans doute, ce chevalier est un excellent marin et un vaillant homme de guerre, mais il ne fait pas partie du conseil, et je ne croyais pas...

» — Don Juan de Cardona, répondit le prince en interrompant l'orateur, quand nous allons compter les voix, celle du chevalier de Romagas ne comptera pas, puisqu'en effet son rang ne l'a pas appelé à ce conseil; mais permettez que chacun de nous, ayant à se former une opinion, l'appuie sur sa propre conviction, sur l'expérience d'autrui, même sur les conseils de M. de Romagas... Je vais recueillir les voix. »

La majorité décida qu'on irait chercher l'ennemi et qu'on l'attaquerait aussitôt. Cette résolution fut prise le 15 septembre, et tout de suite l'ordre fut donné aux bâtiments de charge de faire voile pour Corfou. Les tambours, les trompettes appelèrent aux galères les soldats et les marins qui priaient dans les églises de Messine ou vaquaient à leurs devoirs dans la ville, et bientôt le signal de partance, arboré au mât de la Réale d'Espagne,

annonça le départ de l'armée. Le nonce Odescalchi, placé sous un dais à l'extrémité du môle, bénit la flotte et chacun des navires quand il passait devant lui. Don Juan ne partit que le 16 avec deux cent huit galères, six galéasses et cinquante-sept frégates. Ce jour-là, le nonce, après avoir pris congé du généralissime, partit pour Rome, où il alla rendre compte au pape de sa mission auprès du frère de don Philippe II.

Avant de faire voile pour aller rejoindre la partie de la flotte sortie la veille du port de Messine, don Juan publia un ordre du jour adressé à tous les maistres-de-camp, colonels, capitaines de l'infanterie, sergents-majors et autres officiers, en leur rappelant leur devoir. Une exhortation aux soldats terminait cette proclamation, qui était suivie d'un ordre de marche dont voici les dispositions :

« Jean André d'Oria commandera l'avant-garde. Son escadre sera composée de cinquante galères, à savoir : celle qu'il montera, sept galères de Naples, deux de Savoie, dix de Gênes à la solde du roi d'Espagne, deux de Nicolas d'Oria, deux du pape, quatre de Sicile et vingt-six de Venise. Ces galères marcheront dans un tel ordre que les faibles accompagneront les plus fortes, et que les navires des mêmes nations ne navigueront point ensemble; ainsi, toutes s'aideront mutuellement au besoin, toutes garderont la bonne harmonie

qui aurait pu être compromise si les nations avaient marché par escadres. Chaque navire de l'avant-garde portera à l'extrémité de la penne de son trinquet et de sa voile de maistre des banderoles vertes, marque distinctive qui la fera reconnaître entre les quatre corps de l'armée. Jean-André d'Oria, dans l'ordre de bataille, tiendra la corne droite.

» L'escadre du centre, corps de bataille pendant le combat, obéira au généralissime don Juan d'Autriche. Elle sera composée de soixante-une galères, portant les banderoles bleues au sommet des mâts. A la droite de la Réale d'Espagne, montée par Son Altesse Royale, marchera Marie-Antoine Colonne, lieutenant de la ligue, sur la capitane du pape. A sa gauche, Sébastien Veniero, sur la capitane de Venise. A la droite de Marc-Antoine Colonne se placeront : la capitane de Savoie portant le duc d'Urbin, trois galères du pape, trois vénitiennes, trois de Jean-André d'Oria, trois d'Espagne, deux de Naples et trois de Malte. A la gauche de Veniero se rangeront la capitane de Gènes, trois galères d'Espagne, trois de Venise, trois de Gênes à la solde du Roi, deux de Jean-André, trois du pape et une de Naples.

» L'arrière-garde, qui formera la corne gauche en bataille, sera commandée par Augustin

Barbarigo, provéditeur de Venise. Elle se composera de cinquante-trois galères, portant, aux ostes, des banderoles jaunes. Trente-quatre galères de Venise, huit de Naples, huit d'Espagne, une de Lomelini, une du pape, deux de d'Oria et la galère montée par le provéditeur, compléteront cette escadre.

» Un quatrième corps conduit par don Alvar de Bazano, marquis de Santa-Crux, aura trente galères portant des bannières blanches à la poupe. Dans cette escadre marcheront douze galères de Venise, quatre d'Espagne, deux du pape et douze de Naples.

» Don Alonso Bassan fera l'arrière-garde derrière la corne droite, et don Martin de Padilla derrière la gauche. Francisco Duedo, commandant des galéasses, tiendra dans l'ordre de marche, ses navires en file à la distance d'un mille de l'*armada*, deux à la hauteur de chacun des trois premiers corps de la flotte. Dans l'ordre de bataille, les galéasses, toujours deux à deux, marcheront en avant de l'armée à la distance d'un mille; elles formeront l'avant-garde; si leur pesanteur nuit trop à leur marche, elles se feront remorquer afin de garder convenablement leur poste.

» Pour la bataille, don Carlos d'Avalos disposera les naves qui sont sous son commandement en

deux lignes, l'une desquelles se tiendra à droite de la corne droite, l'autre à gauche de la corne gauche. Leur poste, dans l'ordre de marche, sera à droite des deux cornes, à la distance que les galéasses devront tenir à gauche. Don Carlos fera tous ses efforts pour naviguer de conserve avec ses galères; s'il ne peut combattre à son poste, il renverra dans ses esquifs tous ses soldats porter secours aux galères engagées.

» Les capitaines-généraux des escadres auront soin que les galères placées sous leurs ordres marchent assez près l'une de l'autre pour que l'ennemi ne puisse trouver un passage entre elles.

» Quand la Réale hissera le signal du combat, toutes les galères auront soin de bien tenir leur rang. Pour s'assurer que chacun est bien à son poste, les généraux, chefs des escadres, enverront des frégates avec des personnes de confiance qui rectifieraient ce qu'il pourrait y avoir de mal ordonné.

» Entre les corps de bataille et chacune des deux cornes, on aura soin de laisser un espace, grand à peu près comme trois ou quatre fois la largeur du corps d'une galère, afin que chaque escadre soit libre de tout mouvement, et puisse, selon le besoin, se porter d'un endroit à un autre, sans gêner les autres escadres.

» Lorsque les escadres seront en bataille et

marcheront à l'ennemi, elles iront tout doucement, avec la vogue large, sans qu'une galère cherche à dépasser l'autre.

» Le marquis de Santa-Cruz verra quelle partie de l'armée souffre le plus pendant la bataille, et il enverra au secours de cette partie opprimée celles des galères que, dans sa prudence, il jugera les plus propres à faire cet office.

» Les frégates qui font partie de l'*armada* resteront à la poupe des galères, et au moment de la bataille elles prendront deux émerillons et dix arquebusiers commandés par un caporal; elles iront combattre les petits navires ennemis, à moins qu'elles ne reçoivent des ordres contraires.

» Don Juan de Cardona ira à la découverte, en avant de la flotte chrétienne, avec huit galères, quatre de sa charge, deux vénitiennes et deux de Jean-André d'Oria; il se tiendra à vingt ou trente milles de l'*armada*, et une des deux frégates qui seront avec lui avisera le généralissime de tout ce qu'elle aura découvert, et principalement des mouvements de la flotte turque. Chaque nuit, Cardona se rapprochera de la flotte chrétienne et s'en tiendra à huit milles seulement, envoyant prendre le mot d'ordre avec une frégate. Au moment du combat, pour être plus tôt prêt, il se placera à l'extrémité de la corne droite la plus rapprochée du corps de bataille, puis il se serrera

et quittera ce poste pour aller prendre place derrière l'escadre du centre. »

Une des choses que l'ordre du jour du généralissime recommandait particulièrement aux capitaines des navires, c'était de ménager leur provision d'eau, et de veiller à ce qu'il ne s'en perdît pas une goutte sans une nécessité absolue.

Ce qui regardait les galéasses était minutieusement détaillé dans les instructions de Son Altesse; ainsi, il y était dit que les galéasses d'Antoine et d'Ambroise Bragadino marcheraient, en bataille, devant la corne gauche; celle de Jacques Guoro et celle de François Duodo, le chef de la division des galeasses, en avant du corps de bataille; celle d'André Pesaro et celle de Pierre Pisani, en avant de la corne droite, l'une éloignée de l'autre d'un mille environ, et toutes les six formant ainsi un rempart à la flotte. Quant aux remorques à donner à ces navires hauts et lourds, Son Altesse ordonnait qu'au besoin elle-même et Colonne feraient remorquer la capitane de Duodo; que Sébastien Veniero et monseigneur de Ligny, feraient remorquer Jacques Guoro; qu'Ambroise Bragadino serait remorqué par les soins d'Auguste Barbarigo, Antoine Bragadino par les soins d'Antoine Canale, André de Pesare par ceux du prieur de Messine, enfin Pisani par quelques unes des galères qui obéissaient à Jean-André d'Oria.

Si tout avait été prévu quant à l'ordre matériel de la flotte, l'ordre moral n'avait pas été oublié. Don Juan d'Autriche avait ordonné aux capitaines de réprimer toutes les querelles, de maintenir la bonne harmonie dans les équipages et les troupes embarquées; enfin de donner l'exemple des bonnes et saintes pratiques religieuses.

La flotte étant complétement pourvue, les chefs d'escadres et les capitaines ayant leurs instructions, le dimanche, 16 septembre, au point du jour, les galères et galéasses sortirent du port de Messine pour aller rejoindre, à la fosse de Saint-Jean, l'escadre des nefs qui y avait conduit, la veille, Juan Davalo, et les galères aux ordres de Gil Andrade, détachées pour aller à la découverte.

V.

LA FLOTTE D'ALI-PACHA.

Le 17 septembre, l'armée chrétienne étant à la fonde sur le rivage de la fosse Saint-Jean, une tente fut dressée à terre, derrière la poupe de la Réale de don Juan d'Autriche, pour la célébration solennelle d'une messe du Saint-Esprit. L'inquisiteur-général de l'armée dit l'office. Quand le moment de l'élévation du calice fut arrivé, l'artillerie fit une salve générale, les instruments de la musique guerrière se mirent à jouer des airs joyeux, les cris des soldats et des gens de mer

poussés avec enthousiasme demandèrent au ciel aide et secours contre les infidèles, victoire sur les tyrans farouches de la Méditerranée, abaissement de l'orgueil de Selim. Don Juan fit alors un discours touchant où il exhorta tous ceux qui allaient avoir part à la bataille à se fortifier par la prière, à se disposer en héros chrétiens, ou, si la destinée des combats trahissait leur courage, à mourir en martyrs résignés. Après cette harangue pieuse, don Jérôme Manique bénit une dernière fois la flotte qui leva l'ancre aussitôt, et qui après quelques contrariétés de navigation se trouva mouillée, le 21, au cap del Castelo. C'était là que le généralissime avait donné rendez-vous à une partie des troupes d'embarquement; il y reçut en effet mille Espagnols du régiment de Naples, quinze cents fantassins calabrois qu'on prit à bord des galères pendant que Canaleto et le marquis de Santa-Cruz allaient chercher à Tarente quelques compagnies napolitaines de la colonelle de Brancas.

Le 27, don Juan était à Céphalonie, où il n'était pas venu sans quelque peine, les vents traversiers du canal l'ayant retardé dans sa marche. L'infanterie de Paul Ursin s'embarqua alors; c'était le dernier corps qui devait rejoindre le gros de l'armée.

Une frégate de Zante, expédiée par le provéditeur

diteur Paul Contarini, apporta au chef de la flotte chrétienne la nouvelle que les Turcs étaient dans le golfe de Lépante, et que leurs escadres, assez mal en ordre, étaient affaiblies d'un certain nombre de galères qui, sous les ordres d'Occiali, s'étaient rendues à Modon. De Zante encore, arrivèrent à Juan d'Autriche des lettres du provéditeur de Candie, Marino di Cavalli, qui annonçait la perte de Famagouste. Les détails que Marino faisait parvenir au généralissime étaient bien certains, car il les tenait d'esclaves chrétiens composant la chiourme d'une fuste turque, lesquels, après avoir jeté à la mer le raïs qui commandait ce petit navire, expédié par Mustapha-Pacha à l'amiral du grand-seigneur, s'étaient réfugiés à Candie.

Au reçu de ces nouvelles, don Juan réunit son conseil, où fut agitée la question de savoir si, comme c'était l'opinion de quelques uns des généraux, on devait tenter de reprendre Famagouste. Les Vénitiens insistèrent pour qu'on n'allât pas chercher un ennemi abrité par des murailles en Chypre, quand à quelques milles de la flotte chrétienne un autre ennemi était offert à l'impatiente ardeur des soldats de la ligue.

« — Il faut attaquer les Turcs sur leurs galères, dit un des capitaines de Venise; et pour agir ainsi il y a de bonnes raisons. D'abord ils sont près de

nous, et ne nous attendent pas; ensuite nous détruirons par un combat naval une grande partie de leur matériel, que nous aurons contre nous, si, nous portant au secours de Famagouste, nous nous exposons à recevoir le combat par mer, pendant que nous serons occupés aux opérations du siége. »

Cet avis était certainement le plus sage; il prévalut.

Et pendant que les chrétiens faisaient leurs préparatifs, et de Naples se rendaient à Céphalonie, que se passait-il dans la flotte de Sélim? Des dissentiments analogues à ceux qui avaient partagé les deux conseils présidés par don Juan, se faisaient jour dans le conseil de guerre où Ali-Pacha réunissait tous les chefs de l'armée turque pour délibérer sur le parti à prendre relativement à la flotte chrétienne, dont Caracosa avait annoncé que la réunion s'effectuait à Céphalonie.

Méhémet-Bey était allé avec soixante-dix galères à Aspro-Piti, afin de chercher des rafraîchissements et des troupes pour renforcer l'armée au besoin; il était revenu à Lépante, rapportant des vivres, et ce qui n'était pas moins important, dix mille janissaires, deux mille spahis et autant d'aventuriers. Occhiali était de retour de sa mission à Modon. Toutes les escadres ottomanes

étaient donc réunies dans le golfe, prêtes à agir si la prudence des chefs le jugeait à propos. Tel était l'état des choses quand le conseil de guerre s'assembla par les ordres de l'amiral de Sélim sur son navire, mouillé avec tous ceux qui portaient la bannière rouge dans les eaux de Lépante.

Ali avait reçu de son maître et souverain l'ordre de chercher et de combattre la flotte de la ligue; il pouvait donc paraître étonnant qu'il crût devoir consulter les généraux placés sous son obéissance; mais l'affaire était d'une grande importance, il s'agissait du sort d'une flotte considérable, sur l'avenir de laquelle il n'avait à la vérité aucune crainte réelle, et c'était une responsabilité qu'il ne voulait pas accepter sans avoir au moins entendu les hommes de guerre expérimentés, qu'il savait d'avis d'une temporisation. Ali-Pacha, qui, quand il eut autour de lui, sous sa tente, les capitaines et les pachas qu'il se proposait d'écouter, déclara que chacun pouvait parler librement, et quant à lui, il n'avait rien à dire ni sur le temps, ni sur le lieu, ni sur la force de l'ennemi, parce que la volonté de Sélim était à ses yeux au-dessus de toute autre considération; à moins cependant qu'il ne sortît de la discussion quelque raison solide qui pût trouver grâce auprès de Sa Hau-

tesse, et qu'approuvât la majorité du conseil, à laquelle il posait cette question : « Faut-il porter la bataille aux chrétiens ? »

Pertau-Pacha, vieux général plein de courage et d'expérience, parla le premier, et en peu de mots développa cette opinion : qu'une flotte comme celle des chrétiens, qui venait avec l'intention de venger d'anciennes et récentes injures, devait être puissante par le nombre des navires et par la valeur des soldats; que, rassemblées depuis peu de temps, les troupes de la ligue devaient être fraîches, et que par conséquent l'armée turque, qui naviguait depuis six mois, ne pouvait espérer, si énergique qu'elle fût, d'avoir l'avantage sur elles.

Ce vieillard prudent avait à peine conclu contre une attaque inopportune, qu'un homme, jeune encore, plaçant la main sur son cœur, réclama le droit de répondre au pacha qu'on venait d'entendre. C'était Hassan-Pacha, le fils du célèbre Kaïr-Eddin Barberousse, l'ancien Beglier-Bey d'Alger; il s'exprima en ces termes :

« — Illustres capitaines qui êtes honorés de l'estime de notre invincible maître, le grand seigneur, souffle et ombre du Dieu puissant qui vit dans les siècles des siècles; cet honneur, dont vous êtes justement glorieux, voulez-vous le perdre? Suivez les avis que vous donne l'incroyable

prudence de Pertau; fuyez l'ennemi qui vient s'offrir à vous. Et pourquoi le fuir? Ces gens-là ne sont-ils pas ces mêmes chrétiens que mon père, avec une flotte inférieure à la leur, défit, il y a trente ans, dans les mêmes parages, presque sans tirer le cimeterre du fourreau? Ne sont-ils plus les mêmes hommes qui, à la seule vue des éperons des galères de Barberousse, tournèrent leurs proues et étendirent leurs ailes rouges pour s'envoler comme des oiseaux timides, et que l'aigle de la mer prit sans peine et dévora à son loisir? Vous craindriez d'attaquer ces guerriers ligués contre vous! Et qui sont-ils pour vous épouvanter? des soldats de tous les pays, parlant des langues diverses, qui se sont souvent battus les uns contre les autres, qui ne connaissent pas la discipline, ce nerf des armées par lequel nous sommes si forts; sujets de différents princes dont les galères fastueuses sont réunies pour faire une démonstration contre nous, mais non pour nous chercher sérieusement; blasphémateurs du vrai Dieu que nous adorons et contempteurs de son saint prophète. Ils portent des habits couverts d'or et faits d'étoffes précieuses, ils sont chargés de magnifiques armes; enfin, ils affectent le luxe des femmes, dont ils ont la mollesse et les petites vanités; et c'est de ces gens-là que vous auriez quelque effroi! Croyez-moi, allons les combattre;

suivez l'impulsion de ce courage qui vous a rendus la terreur de la chrétienté; ne craignez pas de vous montrer encore une fois ce que vous fûtes toujours, les enfants chéris du Dieu de Mahomet, les serviteurs obéissants de l'empereur, notre souverain, votre maître. Ce n'est pas plus leur nombre qui doit vous arrêter que leur valeur personnelle. Combien ont-ils de galères? Cent cinquante; Caracosa les a vues, et il est venu vous l'annoncer; son œil n'a pu le tromper ni sur la quantité ni sur la qualité de ces bâtiments, qu'il vous a dépeints mal armés et faiblement manœuvrés. Contre ces navires, vous avez deux cents galères et cinquante galiotes bien équipées et montées par des Musulmans unis entre eux, religieux autant que braves, à qui votre sagesse a voulu adjoindre encore quatorze mille combattants levés sur ces rivages, sans compter les Levantins des vingt petites fustes que vous avez distribués sur vos galères et galiotes pour en augmenter les mariniers et les combattants. Et avec cela vous ne vous croiriez pas sûrs de la victoire! Allons, allons, croyez moi, illustres chefs de l'armée de Selim, levons l'ancre, et que la voile, aidant la rame, nous porte à Céphalonie. Les chrétiens doivent être au val d'Alexandrie; ils ne nous attendent pas; nous les surprendrons, tout occupés qu'ils sont sans doute de jeux, de

fêtes et de voluptueux passe-temps. Ce n'est pas une expédition bien glorieuse que je vous conseille, je le sais; car, qu'est-ce que prendre comme un gibier au gîte des ennemis incapables de défense? mais vous avez un devoir à remplir, et c'est pour l'accomplissement de ce devoir que je vous presse de suivre l'avis que je viens d'émettre, en m'excusant de ne point partager l'opinion du respectable guerrier après qui j'ai pris la parole.

» — Je n'ai que peu de choses à dire pour appuyer le sentiment du noble fils de Kaïr-Eddin, s'écria Occhiali, qui avait donné de nombreux témoignage d'adhésion pendant le discours d'Hassan-Pacha : combattez, il y va de vos têtes. Choisissez entre le sabre des chrétiens et le cimeterre du bourreau. Je connais notre maître : s'il sait récompenser, il sait punir. Il vous a envoyés pour combattre, combattez, ou craignez une colère que n'arrêterait aucune considération d'âge, de rang ou de services rendus. Je vote pour la bataille.

» — Je vote pour qu'à l'instant même nous nous rembarquions et nous allions forcer à combattre ces chrétiens que nous vaincrons sans peine.

» — Je suis d'une opinion opposée à celle que viennent d'émettre Hassan, Occhiali, et après eux le cïaïa-bey, Sangiac de Smyrne. Je me range aux

sages avis de Pertau, dit à son tour Siroc, Sangiac d'Alexandrie, soldat blanchi dans les combats de mer. »

Carabuch, Sangiac de Sourisari, vota dans le même sens, sans développer de nouveau une opinion qui trouva bientôt pour la défendre Méhémet-Bey, Sangiac de Négrepont, fils de Sala-Raïs et homme de mer qui jouissait d'une grande et juste renommée parmi les meilleurs capitaines turcs. Méhémet parla ainsi :

« — Je vois que, malgré les raisons de Carabuch et de Siroc, celles de Hassan-Pacha ont laissé sur vos esprits une impression qui peut avoir sur la résolution que vous allez prendre l'influence la plus fâcheuse. Hassan est un vaillant guerrier; il sait obéir en aveugle aux ordres de notre maître, le Roi des rois, l'épée tranchante du bras puissant de Dieu; c'est bien. Mais, parmi vous, qui n'est brave et qui n'a la généreuse ambition de montrer à Sultan Sélim qu'au prix même de la mort il est disposé à exécuter ses sublimes volontés ? Laissons donc de côté tout ce qui pourrait faire accuser les intentions de ceux que vous trouvez contraires à la bataille. Il est des cas où être vaillant c'est,—pardonnez à ma franchise,—c'est être insensé; il est des cas où obéir au maître, c'est presque le trahir. Eh bien ! selon moi, un de ces cas est celui où nous nous trouvons.

On vous dit que les chrétiens ne sont pas à craindre, qu'ils se laisseront prendre comme des filles timides, qu'ils sont d'ailleurs peu nombreux. Ne rabaissons pas tant un ennemi que nous voulons combattre, car la victoire est sans valeur pour qui la remporte sans peine. Nous avons vaincu souvent les chrétiens, oui; mais le succès nous a-t-il donc coûté si peu? Caracosa est venu vous annoncer que la ligue avait seulement cent cinquante galères à vous opposer; j'estime fort Caracosa, c'est un raïs courageux qui manœuvre bien sa galère, qui fait avec témérité un coup de main sur une île ou une côte, mais ses yeux l'ont trompé, soyez-en sûrs. Il est impossible que les princes ligués aient envoyé si loin, et pour une simple démonstration, des navires en si petit nombre que nous pourrions les capturer sans combattre. Vous ne pouvez pas supposer la folie simultanée de tant de monarques dont la politique a jusqu'alors passé pour assez sage; et certes il seraient fous s'ils en avaient agi comme quelques uns d'entre vous le croient. Non, la flotte chrétienne n'est pas faible; elle est forte, bien armée, bien munie, et commandée par les hommes les plus courageux et les plus habiles entre ceux contre lesquels nos navires ont lutté dans les précédentes campagnes. Non, cette flotte ne vient pas pour nous donner le vain spectacle d'une pompe navale, et pour nous fuir quand

elle nous aura montré ses bannières brillantes et le luxe de ses tendelets de velours ou de soie; elle vient pour nous provoquer; elle veut avoir une sérieuse et sanglante journée; elle veut se venger des disgrâces que notre Dieu a fait peser sur les enfants du faux prophète Christ. Croyez-moi, ne comparez pas ce qui se passa à la Prévésa avec ce qui peut se passer aujourd'hui; ne comparez pas la ligue que nous abattîmes il y a trente ans avec celle qui s'est nouée l'année dernière. Il y avait dans l'ancienne ligue beaucoup de chefs, de la valeur, mais peu d'intelligence; aujourd'hui des chefs célèbres sont réunis sous le commandement de don Juan d'Autriche, le fils de Charles-Quint, le frère du roi Philippe, jeune guerrier qui a su montrer déjà qu'il a du courage, et que le ciel a protégé dans une circonstance récente, assez difficile comme vous le savez. Don Juan viendrait-il ici pour nous tourner le dos avant le combat? Et quand il aurait fui, comment pourrait-il revoir son frère! Les Vénitiens, qui ont l'espérance de regagner en un jour tout ce qu'ils ont perdu, et qui d'ailleurs sont de grands hommes de mer, il faut bien en convenir, viendraient-ils pour ne faire dans ces parages où nous sommes qu'une honteuse apparition? Je ne puis le croire, et vous ne le croirez pas non plus. Vous connaissez Venise; si elle a été malheureuse depuis quelque temps, elle aspire

à se relever de son malheur; elle est ambitieuse, et elle a possédé des places, des terres précieuses que nous lui avons enlevées, elle veut les reconquérir, et avec elles son antique influence sur le Levant. Une bataille navale peut être une chance pour elle, et vous pensez qu'elle laisserait échapper l'occasion qui la lui présente? Ne vous faites donc pas illusion, c'est le combat que les chrétiens sont venus nous proposer, et ce combat, — Mahomet nous préserve d'un pareil affront! — ce combat peut nous être fatal!.. Ces paroles vous font frémir; je lis dans les yeux d'entre vous une rage qui a peine à se contraindre; j'entends même de sourdes menaces; mais rien ne me fera dévier de mon devoir. Je suis ici pour dire ce que je crois vrai, et je le dis sans souci de vos colères comme de vos louanges, pensant à Dieu et à la gloire de Sultan Sélim, notre maître. Je suis d'avis de ne pas aller chercher la flotte chrétienne; et cependant, si, malgré moi, vous vous décidez pour la bataille, vous verrez si le rouge étendard de Constantinople aura un plus ferme défenseur. Oui, je suis d'avis que nous n'allions pas au-devant des coalisés. Nous sommes dans un golfe défendu à son entrée par deux châteaux très forts, position excellente, où les vivres abondent pour nos gens; pourquoi n'y resterions-nous pas? Notre repos aurait-il quelque chose d'humiliant, et pourrait-

on nous l'imputer à lâcheté? A toute accusation de ce genre, vous répondriez : « Nous avons ruiné une partie de l'île de Candie, saccagé et pillé Cérigo, Zante et Céphalonie, attaqué et ruiné Corfou, pénétré dans le golfe de Venise, conquis Dulcigno, Antivari et plusieurs places importantes, sans compter Budoa que nous avons brûlé; nous avons enlevé Famagouste; après cela, nous n'avons pas voulu livrer au hasard d'une bataille inutile la flotte triomphante de Sa Hautesse. » Illustres capitaines, l'amour immodéré de la gloire est une passion bien funeste. La prudence n'est pas moins estimable que la valeur; savoir garder ce qu'on a acquis n'est pas moins difficile que gagner de vive force une ville ou enlever une galère bien défendue. Tout ce qui est du domaine de la fortune est chose essentiellement douteuse; un sage général ne laisse rien au hasard, et, quand il n'y est pas forcé, il ne joue pas la flotte qui lui est confiée contre l'ambition de passer pour brave tous les jours et à toute heure. Soyez certains que le Sultan, notre sublime seigneur, après vous avoir loués pour vos triomphes passés, vous louera aussi d'avoir sauvé ses navires des dangers d'une perte presque certaine. Au lieu de faire une attaque imprudente, attendons patiemment ici que le moment vienne de nous présenter aux chrétiens. Ils n'oseraient entrer dans le golfe de Lépante; ils

seront donc obligés de stationner au val d'Alexandrie pour nous observer; ils tiendront toujours une escadre en croisière pour nous fermer le passage; ils se fatigueront donc sans pouvoir s'approvisionner de vivres frais ailleurs qu'en Sicile. Nous, nous serons ici tranquilles. Et puis l'hiver viendra, et ils seront forcés de chercher un quartier où ils puissent être à l'abri. C'est alors que nous les poursuivrons et nous leur ferons un mal dont ils ne se relèveront pas. Sachez donc attendre; la maladie, la faim, la discorde, nous seront des auxiliaires utiles, et la ligue, après avoir fait de nombreuses dépenses pour son vaste armement, se sera consumée en frais inutiles, et, en définitive, perdra une grande partie de sa flotte dans la chasse que nous lui donnerons. Ce parti, moins brillant que l'autre, je l'avoue, est plus prudent, et je vote pour que le conseil se décide en sa faveur. »

Après ce discours du fils de Sala-raïs, quelques voix impatientes qui avaient eu peine à se contraindre se firent jour bruyamment au milieu d'une discussion confuse où les paroles de Mehemet faisaient naître des commentaires passionnés. « Au scrutin! au scrutin! Guerre! guerre! Mort aux chiens de chrétiens! » crièrent les partisans des opinions opposées à celles de Mehemet et de Pertau-pacha. Ali se leva alors, et, frappant de

la poignée de son cimeterre sur la table où l'écrivain de la capitane de Constantinople avait enregistré les opinions des chefs de la flotte à mesure qu'elles s'étaient produites, il obtint un silence agité, assez semblable au sourd mugissement de la mer qui se plaint encore avant de prendre un parfait repos, après la tempête.

« — Je vais compter les voix, dit l'amiral de Sélim. Chacun a pu parler avec une liberté entière; la question est donc bien éclaircie. Combattrons-nous l'armée de la ligue chrétienne? Voilà ce que la majorité des votes va décider. Je l'ai dit, quant à moi, je suis pour la bataille immédiate; je ne sais pas résister aux ordres de mon maître et sublime seigneur. »

Bien que cette manière de procéder eût quelque chose de tyrannique, et qu'Ali eût l'air de déclarer traître quiconque serait opposé à ce sentiment, chacun de ceux des orateurs qui s'étaient prononcés contre le combat vota sans hésitation pour le seul parti qui lui paraissait prudent. La majorité fut pour la bataille; et ce résultat connu, Ali déclara qu'il allait assigner à chacun son poste et composer les escadres. L'écrivain de sa capitane lui présenta une longue liste des galères et galiotes composant la flotte turque; il la parcourut avec attention, puis, avant de dicter son ordre de bataille :

« — Ici, dit-il, je n'admets plus d'avis, de conseils ou de réclamations; je suis, au nom de Sultan Sélim, notre souverain glorieux et invincible, Amiral, et maître de mes volontés quand l'action est décidée. Ecoutez donc, et que je sois obéi comme serait obéie sa hautesse elle-même. Ecris, Osman. »

Et il dicta : « *Corps de bataille.* Au centre, moi Ali, sur la capitane de Constantinople. A ma droite la capitane du trésorier-général, à ma gauche celle du général des troupes de terre, le respectable Pertau-pacha. A la gauche de celle-ci, la galère du gouverneur de Mételin; celle de Caracosa; la capitane des galiotes montée par le corsaire Giaour-Ali; cinq galères de Mételin; une galère porte-fanal de Constantinople, commandée par Osman-raïs; une galère de Constantinople où seront mes deux fils, — Dieu les conserve et donne la force à leur jeune âge! — quatre galères de Mételin; la galère du gouverneur de Napoli de Romanie, montée par Pruil-aga, portant fanal; six galères de Napoli, la galère du directeur des impôts, Giafar Celebin, portant fanal; cinq galères de Napoli; la capitane du fils de Barberousse, Hassan-pacha, portant fanal; quatre galères de Constantinople et cinq de Rhodes; une galère porte-fanal de Constantinople commandée par Dromus-raïs; cinq galères de Rhodes; enfin,

tenant l'extrémité gauche du corps de bataille, le gouverneur de Rhodes, Hassan-bey, portant fanal. A l'extrémité droite de mon escadre, touchant à la corne droite, je place Dardagnan, gouverneur de l'Arsenal, sur sa capitane, porte-fanal; après lui, en allant au centre, trois galères de Constantinople; une galiote de Giaour-ali montée par Agadi-Ahmet; deux galères de Constantinople, deux galiotes et encore deux galères du même port; une galère porte-fanal de Constantinople, commandée par Peiri-Begoli; quatre galères de Galipoli; un porte-fanal de Constantinople; cinq galères de Galipoli ayant à leur gauche celle du gouverneur de Galipoli; cinq galères de Tripoli de Barbarie ayant à leur gauche sur sa galère Giafar-aga, gouverneur de Tripoli, porte-fanal, comme Hafis-Chiaga, gouverneur de Galipoli; cinq galères de Constantinople; la capitane de l'écrivain de l'Arsenal, porte-fanal; Amurat Trasi; onze autres galères de Constantinople au milieu desquelles prendra place un porte-fanal commandé par Tramontana-raïs; enfin la capitane des janissaires, Mamur-raïs, immédiatement à la droite de celle du trésorier-général. Il est bien entendu que les six galères qui occuperont le centre avec moi, quatre à ma gauche, deux à ma droite, porteront fanal...

» Je pense que cette première partie de ma

distribution ne sera blâmée par aucun de vous. »

Personne n'osa élever la voix, et Ali reprit en dictant à Osman :

« *Corne droite*. Aga-pacha en occupera le centre, avec le porte-fanal de Constantinople qu'il monte. Pour sa droite, je lui assigne treize galères de Natolie, une des capitanes des galiotes montée par le corsaire Ali-le-Génois, ayant à sa droite la galiote de Mégil-raïs et la capitane de Négrepont commandée par Mehemet-bey.

» — Ce poste doit te plaire, Méhémet, car il est périlleux, dit Ali-pacha interrompant sa dictée.

» — Tu aurais pu m'en donner un plus périlleux encore, et je l'aurais accepté avec joie. Ce n'est pas que j'aie de nouvelles preuves à faire. Vous savez tous, et notre gracieux maître sait aussi, que le fils de Sala-raïs est un capitaine qui se joue des dangers comme les lions de ce désert près duquel il est né. Plus j'ai trouvé imprudente la résolution que vous vouliez prendre, plus je dois travailler à faire triompher par les armes la cause que j'ai combattue par la parole. Ce n'est pas mon opinion personnelle qui va être débattue maintenant, c'est la politique du sultan, c'est l'honneur de la religion et de l'empire qui sont en jeu; et s'il faut mourir pour eux, Dieu le voit dans mon cœur, j'y suis prêt.

» — Ta capitane, reprit froidement Ali-Pacha,

portera un fanal de commandement comme celle du Génois. Continue d'écrire, Osman : à la gauche d'Aga-Pacha, huit galères de Tripoli de Syrie, et quatre de Constantinople; la capitane porte-fanal du fils de Cara-Mustapha; cinq autres galères de Constantinople et vingt-une galères d'Alexandrie. La corne droite sera encadrée à son extrémité gauche par la capitane de Siroco, chef de la corne droite.

» *Corne gauche.* La direction du centre en appartiendra à Cara Giali, montant une des capitanes d'Alger et ayant à sa droite : cinq galiotes algériennes, trois galères d'Alger, quatre galiotes du même port, une galère de Constantinople, — celle de Nasut-Fachir, — treize galères de Négrepont; la capitane de Caram-bey, ton fils, brave Occhiali; huit galères de la Valone, six galères de Suriasar, enfin onze galères de Constantinople ayant à leur droite la capitane d'Occhiali, commandant supérieur de cette corne. La portion de la corne gauche agissant, dans la ligne de bataille, à gauche de Cara-Giali, sera composée de douze galères de Constantinople, six galiotes, aux ordres du corsaire Cara-Peri, deux galères de Constantinople, cinq galiotes, douze galères de Natolie, enfin deux galères de Cara-Hogia; ce corsaire sur sa capitane tiendra l'extrémité gauche de la corne, commandée par Occhiali. »

» — Vice-roi d'Alger, ajouta l'amiral de Sultan Sélim, as-tu quelque observation à faire sur ce dernier choix? crois-tu que Cara-Hogia soit homme d'assez d'expérience et de courage pour tenir à la gauche, comme tu tiendras à la droite de ta corne? veux-tu que je le deshérite d'un honneur que je lui crois légitimement dû?

» — Tu as rendu justice à Cara-Hogia, dit Occhiali en s'inclinant en signe de respect et d'adhésion, et je t'en remercie. Je ne connais pas de corsaire plus intrépide que lui. Ton choix sera approuvé par tous. »

Osman reprit le roseau avec lequel il écrivait l'ordre de bataille, et Ali continua, après cette courte interruption :

« *Escadre de secours :* Elle sera encadrée à gauche par Murat Dragut-raïs, et, à droite, par Deli-Soliman, tous deux montés sur des porte-fanaux de Constantinople. Cette escadre aura trente navires : vingt fustes, huit galères et deux galiotes de Tripoli de Barbarie. Le gouverneur de Scio portera fanal au centre; Deli-Bey avec sa capitane occupera la huitième place après Murat-raïs; Dardagnan-raïs, la dixième, Giafer-Bey, la dix-huitième, et Amurat la vingtième; tous trois porteront fanal. »

» Voilà qui est réglé, et, je l'espère, sans qu'aucun de vous ait à se plaindre. Que chacun

se rende à son navire, et fasse embarquer ses gens, passe la revue de son équipage et de sa chiourme; et que demain matin la flotte de Sa Hautesse, — Dieu la protége et lui donne la victoire! — sorte en bon ordre de ce golfe et se rende à la plage de Galanga.

» — Aux galères! aux galères! et Mahomet soit en aide aux vrais croyants! »

Le conseil se sépara après ces cris et cette prière.

Le lendemain, 6 octobre 1571, vers les quatre heures du soir l'armée ottomane laissait tomber le fer sur le sable de Galanga, où elle allait attendre les événements.

V.

LA BATAILLE.

Tout était disposé à bord de l'une et de l'autre flotte, et le moment approchait où les deux puissantes armées allaient en venir aux mains. Le vent n'était pas favorable à l'appareillage des chrétiens, mais Barbarigo était si pressant que Don Juan d'Autriche venait de décider que les galères de la ligue quitteraient le val d'Alexandrie pour se rapprocher des Cursolaires, ces rochers qui sont une muraille naturelle plantée à l'embou-

chure du golfe de Lépante. Avant qu'on mît les rames dehors et qu'on serpât le fer, Don Juan donna ordre à Jean-André d'Oria de visiter les galères rangées en ordre de bataille et d'y passer une revue des armes, des chiourmes ferrées et libres, et des officiers à qui il devait rappeler leurs engagements envers la ligue et leurs princes. Cet ordre devint le signal d'une scène violente où se montra à nu l'orgueil et la jalousie des Vénitiens.

Quand l'amiral de la corne droite se présenta à l'espale de la capitane de Venise, après avoir inspecté celle d'Hector Spinola, les Vénitiens lui déclarèrent qu'ils recevraient le commandeur général don Requescens, mais qu'ils regarderaient comme un affront la visite faite par un Génois sur les navires dela république. Jean-André d'Oria insista; l'honneur que lui avait fait le prince généralissime de le choisir pour le suppléer dans la revue, autant que le refus insolent des gens de Venise lui en faisait un devoir. Il fit des observations sévères au commandant de la capitane et à Veniero lui-même. Résistant sans motifs légitimes aux volontés de don Juan d'Autriche nettement exprimées par un signal formel, qui avait couru de galère en galère, le vieux Sébastien menaça d'Oria de le frapper de l'épée, s'il osait franchir le premier degré de l'espale. L'alerte fut aussitôt donnée du caïque où était Jean-André; et l'on

connut, en un instant, dans toute la flotte l'événement qui se passait au centre. L'arrogance des Vénitiens avait déjà amené quelques petites collisions que la prudence du général en chef était parvenue à apaiser; cette démonstration irrita contre eux autant ceux de Gênes que les troupes pontificales et espagnoles. Les chefs firent cependant de grands efforts pour modérer l'indignation que le procédé de Veniero soulevait dans tous les rangs. Toutefois un d'eux manqua de prudence et fut victime de son emportement. Curcio Anticocio, capitaine de la colonelle de Paul Sforce, sauta à bord de la capitane de Veniero, suivi de deux de ses soldats, et courut au général vénitien pour le punir de sa désobéissance; mais, avant qu'il parvînt au tabernacle, les Vénitiens l'arrêtèrent et le conduisirent, ainsi que ses deux compagnons, à l'amiral de Venise, qui, dans l'accès de sa fureur, fit un signe, bientôt compris, et accueilli par d'affreux cris de joie. En un instant, les pennes du trinquet et de l'antenne maîtresse s'abaissèrent à quelques pieds de la coursie, et Anticocio, étranglé avec une oste, fut accroché à l'extrémité de l'une, pendant qu'on nouait à l'autre les cordes qui étouffaient les deux soldats de Sforce. Les antennes se redressèrent aussitôt, et de la galère de Juan d'Autriche on put voir, à ce moment, trois cadavres cuirassés qu'agi-

taient en l'air le tangage et le roulis de la capitane vénitienne.

A ce spectacle, toute l'armée soulevée fit de terribles démonstrations contre les Vénitiens; on les accabla d'injures, et l'on allait leur livrer un combat qui serait devenu certainement terrible, quand le généralissime, apaisé par les prières instantes de d'Oria, de Colonne, de Requescens et surtout de Barbarigo qui blâmait sincèrement la brutalité de Sébastien Veniero, fit passer de navire en navire la défense de se porter à aucun acte de violence contre une nation amie qu'une vanité fâcheuse avait égarée. Le tumulte s'apaisa avec peine, et don Juan d'Autriche reconnut quel danger il pouvait y avoir à laisser plus long-temps dans l'inaction des troupes et des marins chez qui les rivalités ne savaient pas se taire. Il prit la résolution soudaine d'appareiller, et la seule punition qu'il infligea à Veniero ce fut la défense d'assister à un dernier conseil de guerre où Barbarigo représenta seul la république de Venise.

L'affront était cruel, mais bien mérité. Veniero voulut rentrer en grâce auprès de Son Altesse royale; il lui envoya le capitaine de sa galère pour le supplier de révoquer un arrêt qui le couvrait de honte et de confusion; l'officier remporta cette réponse : « La bataille montrera si le seigneur Sébastien Veniero est repentant; il faut que bien

du sang turc trempe la lame de son épée pour effacer la tache faite à ses armes par la mort inique de trois chrétiens. »

Tout retard était devenu impossible; il fallait que la flotte marchât à l'ennemi et que l'émotion du combat fût donnée à cette masse d'hommes impatients et mal disciplinés qui ne pouvaient remplir les jours de l'attente que par des rixes violentes, préludes d'une collision générale, dont l'effet aurait été la ruine des espérances de la ligue.

Le signal de l'appareillage fut donc fait par la Réale espagnole, bien que le vent fût contraire et la mer très grosse. La flotte sortit du val d'Alexandrie, et, de l'île de Céphalonie, alla chercher Paxu où elle voulait se former en bataille pour attendre Ali-pacha, qu'on croyait devoir sortir de Lépante par le canal compris entre Paxu et le cap Blanc. Toute la nuit, la chiourme rama péniblement; au lever du soleil, don Juan se trouvait à dix milles d'Anti-paxu. Le vent soufflait avec violence; la mer devenait dangereuse pour les navires fragiles, qui pouvaient être poussés les uns sur les autres par la force des lames; il fallut virer de bord et retourner sous voile au mouillage de Céphalonie. Pendant deux jours, bien plus pour donner un aliment à l'esprit inquiet des troupes, qu'avec l'espérance de pouvoir se tenir en ligne, au large de l'île où l'on était revenu chercher un abri, le

généralissime fit plusieurs fois tenter l'appareillage. Toujours les galères repoussées furent contraintes de venir prendre fond au val Alexandrin. Enfin, la mer devint tenable et l'on se dirigea vers les Cursolaires.

Le dimanche matin, 7 octobre, on contournait ces îles, et l'on se trouvait à quinze lieues à peine du parage où, en 1535, André d'Oria et Barberousse s'étaient rencontrés; où, seize cents ans auparavant, Auguste et Antoine s'étaient disputé l'empire, dans un combat dont les érudits de la flotte ne manquèrent pas de rappeler les circonstances, en comparant Sultan Sélim à Marc-Antoine et la ligue chrétienne à l'heureux César. Les chrétiens faisaient éclairer leur marche par quelques frégates qui bientôt vinrent dire à Jean-André d'Oria qu'elles avaient aperçu des galères marchant en file le long de la côte, sous leurs trinquets. D'Oria, qui avait été chargé de reconnaître l'ennemi, s'avança assez pour acquérir la conviction que les frégates ne s'étaient point trompées; il rallia ensuite la flotte et mit sa capitane à la bande, signal convenu entre le généralissime et lui, pour annoncer qu'il avait vu la flotte turque.

Une clameur immense accueillit ce signal dont l'interprétation, partie de la Réale, courut de galère en galère, rapide comme la commotion

électrique ou comme l'embrasement d'une traînée de poudre. « Le Turc ! le Turc ! Vive le Christ ! Vive la ligue ! Aux armes ! aux armes ! » tels furent les cris qui troublèrent l'air pendant quelques instants, à tel point que le sifflet des comites ne put se faire entendre, interprète de la pensée des capitaines et premier agent de l'exécution de leurs ordres.

Spontanément, et avec une activité plus facile à comprendre qu'à peindre, chacun dans chaque navire fait sa part des apprêts du combat (1). On se met à débarrasser les couvertes de tout ce qui pourrait gêner pendant l'action. On découvre les guérites des poupes, et l'on enlève les riches et brillants tendelets qui y faisaient un abri contre le soleil aux capitaines et aux nobles passagers des galères. On monte les traverses, remparts de doubles toiles, attachées à des rames de rechange qu'on fixe dans la largeur des galères aux filarets des pavesades dextres et senestres; remparts qu'on établit, tant en arrière des rambates qu'à la hauteur de l'arbre maître et en avant de l'espale, pour amortir les projectiles et se faire des retranchements à différents points de la longueur des navires, si par

(1) Cette opération préliminaire, qu'on appelle sur les vaisseaux : le branle-bas du combat, était, au XVIIe siècle, en France, précédée sur les galères de ce commandement : « Les armes en couverte ! » c'est-à-dire : « Montez les armes sur le pont, et préparez-vous à combattre. »

hasard l'ennemi s'établit à bord malgré l'énergie de la défense. Dans les toiles de ces traverses on entasse les vieux cordages, les voiles déchirées, les capotes de la chiourme, les sacs contenant les effets des matelots, quelques sacs de laine gardés pour cet office dans les chambres à voiles et à sarties, enfin tous les matelas et les habits des hommes de guerre, tout ce qui peut être impunément exposé aux balles de fer des coursiers, aux balles de pierre et de marbre lancées par les moyennes et les pierrières. Les armes sont apportées sur la coursie et sur les arbalestrières. Chacun prend celles qui appartiennent à sa position. On distribue les arquebuses aux uns, aux autres les hallebardes et les piques dont les hampes sont graissées, du fer aux trois quarts environ de leur longueur, pour qu'à l'abordage le Turc ne puisse pas les arracher à ceux qui en tiendront la poignée. Les hommes essentiellement destinés à sauter à bord des galères ottomanes quand le moment sera venu de les investir, reçoivent la masse d'arme en fer, l'épée courte à coquille et la roudelle. Quelques soldats, choisis parmi les plus vigoureux, les plus adroits et les plus exercés, se chargent de la longue épée à deux mains que des bras de géants peuvent seuls manœuvrer avec quelque prestesse. Les bombardiers gorgent les pièces de boulets enchaînés, de carreaux, d'éclats de pierre

et de marbre, de balles de plomb. Ils préparent les artifices et les pots à feu; ils établissent les arquebuses de poste sur les pavesades, et les petits canons sur les poupes. Tout cela se fait avec tant d'ordre et si vite qu'il ne semble pas que le cours ordinaire des choses ait été troublé par un incident grave; et cependant sur chacune de ces galères, suivant qu'elle est subtile, porte-fanal ou capitane, s'agitent deux, trois ou quatre cents hommes d'épée!

Pour ajouter à ces forces et pour que les premiers avantages de la grande journée qui s'apprête profitent à des chrétiens malheureux, don Juan d'Autriche ordonne de déferrer les forçats qui rament à côté des captifs turcs et des bonavoglies. Le terme du supplice auquel les tribunaux les avaient condamnés pour divers crimes est arrivé pour eux, et c'est au nom du Christ miséricordieux qu'on fait tomber leurs lourdes chaînes. Bien plus, on les honore du titre de soldat; on leur donne la cuirasse, l'épée, la targe et le casque. La joie éclate parmi ces esclaves délivrés, qui mêlent aux cris de la soldatesque, excitée par l'attente du combat, le chant cadencé des litanies de la Vierge.

Et pendant qu'à bord de chaque navire tout se prépare ainsi pour le combat, les galères vont rejoindre leurs escadres respectives et, dans ces escadres, prendre les postes qui leur furent assi-

gnés. Les quatre corps d'armée se forment en bataille; les galéasses remorquées ont le pas sur eux, et l'avant-garde marche hardiment pour insulter l'ennemi, l'attirer et le livrer à l'artillerie formidable des galéasses. Alors, le silence se rétablit partout, et bientôt on n'entend plus dans toute cette flotte, un instant auparavant si bruyante et si agitée, que le bruit des rames à la vogue large et calme, et celui de quelques voix de comites régularisant par des ordres ponctuels la manœuvre de leurs navires qui ne sont pas encore bien à leurs distances.

La flotte d'Ali-Pacha avait fait de son côté ses dispositions pour le combat. Trompée par une manœuvre de Jean-André d'Oria, qui, avec plusieurs des galères de la corne droite, s'était éloigné du corps de bataille et avait fait mine de fuir, elle s'était hâtée de se former selon les ordres dictés par l'amiral de Sélim. Elle avançait à force de rames, pleine de confiance et pensant que l'éloignement d'une partie de la flotte chrétienne dans un moment pareil annonçait ou un grand désaccord entre les coalisés ou une terreur subite dont on pouvait profiter. Elle était cependant loin encore, et le temps restait à Juan d'Autriche de faire un dernier acte de général prévoyant et de chef d'une ligue catholique. Le fils de Charles-Quint fit approcher de la poupe de sa Réale une

petite frégate armée de rameurs vigoureux, et lui ordonna de se tenir là pendant quelques instants; avant de descendre dans ce petit navire, il appela dans son tabernacle, Juan Vasquez del Coronado, chevalier de l'habit de Saint-Jean et capitaine de la Réale, homme d'expérience, de valeur et de sang-froid.

« — Seigneur Juan Vasquez, lui dit-il, la bataille sera dure et fière, je le crois; c'est à nous d'en supporter toute la chaleur et la fatigue; nous devons l'exemple à tous les chevaliers chrétiens qni montent cette flotte immense. Le général ennemi viendra certainement à nous comme nous irons à lui; aussitôt que nous l'aurons approché, le combat deviendra terrible. Faisons-nous donc une place d'armes le plus dégagée possible. Peut-on enlever les bancs de la Réale, pour débarrasser la couverte et faire ramer debout la chiourme?

» — On le peut, monseigneur.

» — Que cela soit donc fait tout de suite. Quant aux esclaves turcs, aussitôt qu'ils auront abandonné les rames, qu'en ferez-vous?

» — On les précipitera dans les chambres sous la couverte, et quelques hommes armés les maintiendront en respect, prêts à tuer ceux qui voudraient bouger et donner le signal d'une révolte.

» — Bien, don Vasquez; faites pour le mieux. Je divise la Réale par quartiers. Vous serez par-

tout, vous commanderez partout, comme c'est votre droit, le droit du brave et loyal capitaine. Gil d'Andrade commandera au milieu de la galère, Pietro-Francesco d'Oria sera au quartier de proue. Don Lope de Figuera et don Miguel de Moncada seront sur les rambates avec André de Mesa et André de Salazar. Le poste du fongon appartient à don Pedro Zapata, celui de l'esquif à don Louis Carrillo ; à la poupe, autour de moi, avec moi quand il me conviendra d'y rester, sans moi quand je voudrai être sur une des arbalétrières, à la proue ou sur une des rambates, don Bernardino de Cardenas, don Rodrigue de Mendoca Cerbellon, Louis de Cardona, Louis de Cordova, don Juan de Guzman, don Philippe de Hederia, Rui-Diaz de Mendoca, et tout ce qui, de gentilshommes et de chevaliers embarqués sur la Réale, n'a pas un poste spécial dans mes premières désignations. Vous m'entendez, Vasquez; je vais jeter un coup d'œil aux galères, et je reviens déposer ce crucifix que j'emporte, pour tirer l'épée que le saint-père m'a donnée contre les infidèles.»

Disant ces mots, don Juan d'Autriche fit signe au capitaine de la frégatine qui l'attendait en poupe de la Réale, et doublant de rames, le bâtiment léger aborda bientôt à l'échelle de l'espale dextre où le généralissime s'embarqua lestement. A l'espale de la capitane du pape, qui était à gau-

che de la Réale, abordait aussi une petite frégate où l'on vit descendre, grave et armé de toutes pièces, Marc-Antoine Colonne, qui se dirigea aussitôt vers la capitane du grand commandeur don Louis de Requescens. Don Louis descendit dans la frégate, et à l'instant ce navire, débordant de la galère, alla passer à poupe de toutes les galères qui formaient la bataille, à gauche de la Réale et à la corne gauche de la flotte. Le lieutenant-général de l'armée, à mesure qu'il arrivait à portée de la voix de l'un des bâtiments passés en revue, excitait le capitaine à bien faire son devoir, à bien garder son poste pour l'attaque, et, au moment de l'abordage, à porter ses gens avec impétuosité sur la galère ennemie qui se trouverait à portée de son éperon. De son côté, don Juan d'Autriche, emmenant avec lui don Louis de Cordova et Juan de Soto, visitait le côté gauche de l'armée, et, le crucifix à la main, faisait parler la voix de l'honneur et de la religion, rappelant aux chefs et aux soldats que le pape leur avait promis la victoire au nom du Christ. « Le moment est venu de combattre, disait-il, jetons-nous comme des lions sur ces barbares qui ne peuvent avoir quelque avantage que si la foi nous abandonne. Frappons et ne craignons pas d'être frappés; revenons vainqueurs ou restons morts sur le champ de bataille; morts, nous serons reçus dans

la gloire éternelle de Dieu, car notre père commun sur la terre nous a ouvert les portes du ciel par ses prières et ses indulgences. »

Ces paroles sont accueillies avec enthousiasme par les chevaliers, les soldats et les marins. Des cris de joie, des promesses de vaincre ou de mourir sortent de toutes les bouches; par le crucifix que don Juan d'Autriche présente à cette armée impatiente du combat, chacun jure de faire payer cher aux barbares leurs crimes passés, et, s'il le faut, de tomber martyr plutôt que de s'épargner dans une lutte qui va décider du sort de la chrétienté.

Don Juan revient à la Réale, et Marc-Antoine Colonne à sa capitane. Tout est en ordre, chacun est à son poste. Le Turc n'est plus qu'à deux ou trois milles; la vogue se soutient à bord des galères toujours large, toujours égale; on avance lentement et l'on ménage la chiourme que l'on réserve pour un dernier coup de rames, quand le moment de voler à l'ennemi sera venu. Cependant, une nouvelle cérémonie s'apprête sur la galère du généralissime. Les étendards de la ligue, déployés et présentés par le commandeur-général Louis de Requescens sont bénits par don Geronimo Manrique, inquisiteur-général. Les tambours et les clairons sonnent pendant que le prêtre donne sa bénédiction et une absolution générale; une salve

unanime d'acclamations répond à cet appel des instruments, et, dans un même instant, chacun, à l'imitation de don Juan, fléchit le genou devant les images du Christ et de la Vierge Marie, qui brillent en broderies éclatantes sur le fond des bannières sacrées.

Les moines aumôniers, quand cet hommage solennel est rendu aux saints emblèmes pour l'honneur et sous la protection desquels on va combattre, adressent aux équipages des galères une pieuse exhortation dont l'effet ne se fait pas attendre. Sur les ponts de tous les navires, on voit soudain mariniers et soldats s'embrasser cordialement, se demander un pardon chrétien pour leurs mutuelles offenses, se jurer une amitié éternelle si la protection de Dieu les couvre pendant la bataille. Des serments accompagnent ces démonstrations, au milieu desquelles un repentir sincère et une piété véritable se font jour par des larmes. A cette scène édifiante succède un mouvement tout guerrier; l'ordre vient d'être donné à bord de la Réale que chacun prenne sa place pour le combat, que chaque galère veille à bien garder la distance prescrite, que la mèche des bombardiers s'allume; et cet ordre, volant de bouche en bouche, du centre aux deux cornes, les rectifications s'opèrent là où quelque navire a trop pris d'espace, là où la ligne s'est trop serrée.

Alors plus un mot, plus un cri; les esclaves turcs sont bâillonnés avec le tap de liége que chacun d'eux porte à son cou, et qu'à un certain moment il doit mettre dans sa bouche, pour qu'il ne puisse proférer une parole, pour qu'il ne puisse jeter un cri si une balle vient le frapper pendant la mêlée. La flotte chrétienne marquant sa demilune, au centre de laquelle se trouvent les galéasses, en avant des trois escadres, s'avance en forçant un peu la vogue. Les gailiardets, les flammes, les todes couvrent de leurs larges plis aux couleurs variées et brillantes, les navires chrétiens, qui ont serré leurs voiles, désormais inutiles. On est à quatre milles encore des Turcs, et un coup de canon tiré par la Réale porte au Turc un défi qu'il se met en mesure d'accepter.

Les trois escadres aux ordres d'Ali-Pacha, favorisées par la brise, qui mollit cependaut, viennent aux chrétiens, ardentes et bien résolues à une journée dont le succès ne leur paraît pas douteux, tant elles ont de confiance en leurs propres forces et de mépris pour les soldats de la ligue. L'amiral de Constantinople a tiré le cimeterre étincelant qu'Omar Joskadam fabriqua pour le Sultan, et sur lequel il grava en idiomes arabe et persan deux versets du Coran et une prière du docteur Abdulkadir. Ce sabre, Ali-Pacha le regarde attentivement, le salue, parce que Sultan-Sélim l'a

touché; puis, après l'avoir élevé en l'air afin de commander le silence autour de lui, il le rabaisse, et lit à haute voix les paroles écrites sur la lame :

— « En vérité, je t'ai ouvert un chemin sans obstacles ; car Dieu te pardonne toutes tes fautes passées et futures, il te remplit de sa grâce, et te dirige dans le droit sentier.

» Si je suis vaillant, je le serai par votre secours, oh ! mon Seigneur ! accordez-moi votre aide, et éclairez-moi comme le soleil éclaire l'univers. Accordez-moi la grâce de me diriger dans toutes mes entreprises avec raison et sûreté, oh ! Dieu puissant, qui, d'une goutte d'eau, pouvez faire une mer immense. »

Ces derniers mots, Ali les a prononcés avec humilité et en s'inclinant ; mais il se relève, et, d'une voix éclatante qui semble entonner un chant triomphal, il ajoute :

— « Quand par le secours de Dieu tu auras remporté la victoire, quand tu verras les fidèles nager dans leur sang en combattant pour la sainte religion, rends grâce au Seigneur très haut, demande-lui pardon, et il te tiendra compte de ta reconnaissance.

» Avec l'aide de Dieu, les héros arrivent au succès. »

Cette sentence, répétée par ceux qui entourent Ali-Pacha, éveille de proche en proche sur toute

la flotte des transports d'orgueil et de joie. On demande le combat, et les rames pressées font courir les galères à la rencontre de la flotte chrétienne, qui, de son côté, se hâte, brûlant d'en venir aux mains... Enfin on s'approche, on est près, on n'est plus qu'à la portée du canon.

A ce moment le vent, qui était favorable aux Turcs, passe au ponent-maître (nord-ouest), et devient propice aux chrétiens; le soleil, qui tourne parce qu'on est à la dix-septième heure du jour, lance ses rayons à la flotte de Sélim qui vient dans l'est. Don Juan d'Autriche a donc sur Ali l'avantage du soleil et du vent; il presse un peu les rameurs de sa galère, et, dans toute la demi-lune chrétienne, ce mouvement imité porte en avant les escadres qui vont s'engager. Les galéasses sont entrées déjà dans l'arc ouvert de l'armée turque; elles attendent, pour commencer l'attaque, le signal que doit leur faire la Réale chrétienne. Ali-Pacha n'a pas songé à les repousser d'abord, trompé qu'il est par le rapport de Caracosa, qui lui a assuré que ces grands navires n'ont point d'artillerie au-dessus de leurs rames, mais seulement à leurs châteaux d'avant. Cette confiance va lui devenir fatale. Les galéasses ouvrent en effet leur feu de l'avant et des deux bandes. Don Juan d'Autriche veut laisser tout son effet à cette première et terrible attaque, assuré que les forteresses flot-

tantes qui le devancent vont porter une horrible confusion dans l'armée ennemie. Sa prévision est bien justifiée. La promptitude et la sûreté du tir des bombardiers vénitiens font un tel ravage dans la flotte turque, dominée par la hauteur des galéasses, qu'en un instant le champ de bataille est couvert de mâts et d'artimons fracassés, de rames brisées, de galères coulant bas, d'hommes mutilés se débattant contre la mort qui les attend sous les flots; et ce n'est que le prélude de la bataille ! et c'est l'œuvre de six galéasses seulement !

Mehemet Siroco ne put tenir contre cette furieuse attaque : prêter le front plus long-temps à un ennemi si redoutable lui est impossible ; il veut profiter du vent et s'éloigner des galéasses avec la corne droite qu'il commande; il se jette vers la côte, mais il y rencontre Agostino Barbarigo et l'aile gauche de l'armée chrétienne qui viennent lui barrer le chemin. Marino Contarini, le commandant des galères qui marchent en réserve derrière l'escadre de Barbarigo, au lieu de suivre le mouvement qu'Agostino, son oncle, fait à gauche au rivage, sous le mont Malcantone, pousse à droite, dépasse les galères de Marco Quirini, Paolo Nani, Onfre Giustiniani et les autres qui tiennent la droite de la corne de Barbarigo, et avec *la Sainte Madelaine* de Venise, *le Soleil,* la patronne de Sicile, et la capitane de Juan de

Cardona, va prendre l'ennemi en flanc, à gauche; il le charge avec fureur pendant que par toute la ligne des cinquante-trois galères chrétiennes on attaque Siroco qui est obligé d'accepter le combat, bien que déjà cruellement maltraité par le feu des puissants navires de Duodo.

Au moment où cela se passe à la gauche de la flotte catholique, Jean-André d'Oria, qui n'a, à la corne droite, que cinquante galères, quand Occhiali qui lui est opposé en a quatre-vingt-dix, manœuvre pour prendre son avantage sur le vice-roi d'Alger qui ne veut pas s'engager non plus sans prudence contre un homme dont il a reconnu la bannière, flottant à la proue de la capitane de Gênes.

Les deux corps de bataille, pendant que les cornes sont engagées, marchent l'un à l'autre avec une égale impétuosité. Des deux côtés, sonnent les fanfares guerrières; du côté des Turcs s'élèvent des cris, des acclamations, des paroles menaçantes et outrageuses, préludes ordinaires de tout combat chez les Musulmans; silence, au contraire, silence absolu du côté des chrétiens que dénonce à leurs ennemis le seul bruit des rames battant d'un mouvement rapide la mer que soulève légèrement la brise.

Ali-Pacha a reconnu la Réale de don Juan d'Autriche à la profusion de ses flammes agitées par

le vent; il donne ordre à ses timoniers de courir droit à elle, et bientôt les deux galères sont proue à proue. Celle de l'amiral de Sélim est plus haute que la réale de la ligue, dont l'éperon court et bas est dominé par l'éperon allongé et redressé du navire turc. C'est, en ce moment, pour Ali une bonne chance que celle-là; aussi le tir des flèches et de la mousqueterie commence-t-il par être fatal aux Espagnols. Mais bientôt les rangs des janissaires pressés sur les rambates, l'éperon et les arbalétrières, s'éclaircissent sous les coups rapides et mieux assurés des arbalétriers et des arquebusiers chrétiens. De part et d'autre, on s'attaque on se défend avec rage et habileté. Don Juan d'Autriche est partout comme il se l'est promis; ses paroles électrisent les combattants qui ne sont déjà plus aux prises avec la seule galère d'Ali, et qui, entourés de toutes parts, — car sept navires sont venus au secours de la capitane de Constantinople, — portent des coups terribles à leurs ennemis. Don Juan n'a que deux galères de renfort, pendant ce premier moment de l'attaque où la victoire reste incertaine entre les huit bâtiments turcs et les trois galères chrétiennes. Le marquis de Santa-Cruz redoute cependant l'issue d'une lutte si inégale. Avec sa réserve il s'élance vers le groupe au milieu duquel les deux Réales sont accrochées; il y pénètre, bien que

difficilement, tue un grand nombre de Turcs, perd beaucoup des siens, mais parvient à jeter, sur la galère de don Juan, deux cents soldats espagnols, auxiliaires puissants qui vont peut-être terminer ce combat partiel. Déjà deux fois les chrétiens ont pénétré dans la galère d'Ali-Pacha; ils se sont avancés jusqu'à l'arbre du milieu, protégés par la mousqueterie de la Réale espagnole; mais deux fois ils ont été repoussés. On tente un troisième assaut qui aura un résultat plus heureux.

Santa-Cruz se débarrasse des ennemis qui l'entourent; il se retire de la mêlée et va reprendre son poste en arrière des lignes de bataille Son but est rempli, il a donné à don Juan des troupes fraîches, et sa présence ne peut plus qu'ajouter à la confusion déjà si grande au milieu de laquelle il s'est précipité tout-à-l'heure. Il va se mettre en mesure de porter secours à d'autres galères accablées par le nombre. Pendant qu'il manœuvre pour se dégager, on vient lui rendre compte des pertes qu'a éprouvées sa capitane, et il apprend que sont tombés sous les coups des Turcs tous ceux qui combattaient sur les rambates, à l'exception cependant de don Pedro de Gusman et du capitaine Pedro Martinez Ortugno.

Non loin de l'amiral de la ligue, combattent contre de fortes galères la Patrone Réale et la capitane de Requescens. La capitane de Marc-

Antoine Colonne a été investie par la galère des fils d'Ali, — deux jeunes gens, l'un de treize, l'autre de seize ans, — en même temps que celle-ci a été abordée par la capitane de Sébastien Véniero. Le choc n'est pas moins violent sur ces deux points que dans le groupe des deux amiraux. On fait là de part et d'autre des prodiges de valeur.

Partout, au reste, la défense est courageuse comme l'attaque. Sur ce large champ de bataille, déjà couvert de tant de morts et de tant de débris, déjà rouge de tant de sang, la victoire se dispute de navire à navire, d'homme à homme avec une constance, un enthousiasme qu'expliquent assez les longues haines qui ont armé chrétiens et Turcs; chez quelques uns, la passion toute chevaleresque du succès, et chez d'autres, les grands intérêts que le triomphe de l'une des causes doit assurer.

Les vieillards ne sont ni moins ardents ni moins persévérants que les jeunes soldats. C'est ainsi qu'à l'aile commandée par Agostino Barbarigo, dans le grand désordre que le choc impétueux de cette escadre contre celle de Siroco a dû y apporter, la capitane de Venise montée par Barbarigo ayant été envahie par le Turc, malgré les efforts des vaillants guerriers de la république, Antonio Canale voit le malheur contre lequel se débattent en vain ses compatriotes; il apprend

qu'à l'instant même une flèche qui a frappé dans l'œil Agostino lui a ravi le sentiment, et que cette catastrophe jette la stupeur dans l'équipage de la capitane, où l'on remarque à tous les postes les infidèles triomphants. Il quitte la position qu'il a gardée jusque là, et pour l'honneur de l'étendard de Saint-Marc, pour l'honneur du fanal de Barbarigo, il dirige sa galère vers celle où Agostino, privé de la parole, attend la mort sans pouvoir faire un signe qui ranime ses gens consternés. Antonio Canale est vieux, mais il est brave et provéditeur de Venise; il n'hésite donc pas à tenter un coup décisif, dût-il mourir sur la capitane reconquise. Il appelle ses pages, se fait désarmer de sa cuirasse de fer, à la place de laquelle on lui met un pourpoint de buffle bourré de coton; son casque est remplacé par un bonnet de buffle garni comme le pourpoint; on lui chausse des souliers de corde qui seront moins lourds que son armure des jambes et qui ne glisseront pas dans le sang, comme des bottes de cuir; et puis il demande une épée à deux mains que lui présente un de ses écuyers. Ainsi armé, le noble vieillard fait gouverner droit sur le groupe au milieu duquel succombent Agostino Barbarigo et sa capitane. Aussitôt que son éperon a frappé le flanc d'une des galères de Siroco, il s'élance, et portant à droite et à gauche des coups terribles

de la longue et lourde épée qu'il manie avec une adresse et une force incroyables, comme un dieu qui marcherait entouré de la foudre, il s'ouvre un passage, saute d'une galère dans l'autre, et arrivant enfin à celle de l'infortuné Barbarigo, il la purge dans toute sa longueur des ennemis qui l'occupent, renverse la bannière turque, relève l'étendard de Venise, et rend à son ami mourant son navire miraculeusement recouvré.

Des cris de joie, des transports admiratifs accueillent ce succès inespéré. Le nom d'Antonio Canale vole de bouche en bouche, accompagné des plus ardentes louanges. A ces acclamations répondent à l'instant d'autres clameurs qui partent du centre de l'armée chrétienne. Repoussés trois fois de la galère d'Ali-Pacha, les gens de don Juan d'Autriche ont tenté une quatrième escalade, qui, enfin, vient de réussir. La capitane de Constantinople, que montait l'amiral de Selim, est au pouvoir des Espagnols. Ali vient d'être tué, et sa tète, portée par le fer d'une pique, a été hissée dans la gabie, afin que, vue de toutes parts, elle annonce un succès qui doublera les forces des chrétiens et jettera l'épouvante parmi les soldats du croissant. L'effet que le commandant de la flotte de la ligue a espéré de cette soudaine apparition est subit et général; les Turcs font un dernier effort; mais, vaincus partout,

partout on voit à l'étendard du prophète se substituer les bannières d'Espagne, de Venise et de Rome. Les Janissaires résistent avec courage, même encore au moment où tout est perdu pour Sélim. Cependant, la terreur fait place au fanatisme d'une valeur désormais inutile; tout ce qui, de galères et de galiotes, peut se dégager des groupes où il est écrasé, cherche dans la fuite un salut qu'il avait espéré de la victoire. On voit tous les petits navires, tous les caïcs, tous les esquifs, chargés d'hommes qui craignent les derniers coups de l'épée chrétienne, gagner le rivage à force de rames. Pertau-Pacha lui-même, pressé de toutes parts par les galères de don Juan, s'est embarqué avec son fils dans son esquif qui les emporte vers la terre la plus voisine. Occhiali quitte aussi le champ de bataille, mais ce n'est pas sans avoir fait un carnage horrible dans l'escadre commandée par Jean-André d'Oria. Il emmène presque toutes ses galères, qu'il a ralliées, et, au milieu d'elles, il enlève à la remorque la galère de Pietro Bua de Corfou, brave capitaine mort avec tout son valeureux équipage. La mêlée a été furieuse entre la corne droite des chrétiens et la corne gauche des Turcs. Le vice-roi d'Alger a profité en homme habile de la faute que d'Oria a faite de s'écarter trop du corps d'armée, et de se livrer ainsi, sur la foi d'un secours qui n'est

arrivé que bien tard, à des forces très supérieures.

Des hommes considérables ont perdu la vie dans le combat entre d'Oria et Occhiali. Benedetto Soranzo, blessé de trois coups de flèches dans le visage, défiguré, sanglant, s'est battu jusqu'à ce que, épuisé par la perte de son sang, il se soit vu dans l'impossibilité de repousser l'ennemi qui s'est emparé de sa galère. Alors il a mis le feu aux poudres, et son navire a sauté en l'air avec ses conquérants. Jérôme Contarini, Marc Antoine Lando, Jacques di Mezo, Thomas de Médicis, le capitaine de *la Florence*, galère du pape; Marc Antoine Pasqualigo, Georges Cornaro, sont morts l'épée à la main dans les galères de Jean-André. A la corne de Barbarigo, la ligue italienne a à déplorer la mort de Marino Contarini, de Vincent Quirini, d'André Barbarigo, et celle d'Augustin lui-même, qui cependant a survécu à sa blessure assez de temps pour entendre les chrétiens crier : Victoire! Au corps de bataille, quand on fait le dénombrement des morts, on trouve parmi les cadavres sanglants des Vénitiens Gio. Loredano, Catherino Malipiero, Jérôme Véniero, Francisco Bono, Jean Baptiste Benedetti le Cipriote, et Jacques Tressino de Vicence. Quant aux blessés, le nombre en est considérable. Parmi les chefs que l'Italie a donnés aux galères, on nomme Marc Cicogna, que le feu a horriblement

traité; le prieur de Messine, Théodore Balbi, Jean Bembo et une foule d'autres braves chevaliers. L'Espagne n'a pas un deuil moins cruel à porter; elle a perdu dans cette journée glorieuse don Bernardino de Cardenas, frappé d'une balle d'émerillon; Rodrigo Rebolledo, Bernard de Marimon, et bien d'autres seigneurs non moins illustres et vaillants. Ses blessés sont aussi en très grand nombre, et parmi eux figurent presque tous ceux qui ont combattu auprès de don Juan d'Autriche, que le dieu des batailles a couvert de son égide dans ce grand conflit.

Les flèches, les balles ont cependant cherché sans cesse le généralissime que son armure, les panaches éclatants de son casque, et plus que tout cela, peut-être, sa jeune et bouillonnante ardeur, désignaient aux coups ennemis. A un instant où il était dans l'estanterol, ce dôme de la Réale qui dominait la timonerie, l'espale et toute la galère, comme le plancher supérieur de la dunette d'un vaisseau, domine le gaillard d'arrière et le vaisseau tout entier; à un instant où il était dans l'estanterol, auprès de la châsse où était enfermé un crucifix miraculeux qui s'était, disait-on, tiré lui-même d'un incendie à Madrid, une flèche turque vint frapper cette châsse et la traversa, non loin de l'image du Christ. Don Juan voyant cela, dit à un de ses chevaliers : « Est-ce un aver-

tissement? Le roseau doit-il trembler quand la foudre tombe sur le cèdre? Gloire à Dieu, et que sa volonté soit faite! » Personne n'osait toucher au trait dont la pointe avait effleuré le corps de Jésus; don Juan regardait ce corps d'ivoire cherchant s'il avait été blessé, si quelque goutte de sang n'avait pas coulé de cette plaie faite par une arme infidèle; quand tout-à-coup une jeune guenon, animal chéri du fils de Charles-Quint, qui vivait libre à bord de la Réale, et que le bruit du combat n'avait point effrayée, arriva en sautant dans l'estanterol, s'approcha de la châsse, vit la flèche, l'arracha, et la brisant en mille morceaux des dents et des mains, en dispersa les débris sacriléges. Grande fut, comme on peut croire, la surprise de don Juan et des cavaliers que cet incident avait attirés auprès du généralissime! Un des moines qui étaient sur la galère en qualité d'aumôniers, tira de cette circonstance la réflexion que voici, sous l'impression de laquelle les assistants s'inclinèrent en se signant : « L'action si haute d'un animal si bas est à la confusion des hommes. Quand tant d'entre nous offensent Dieu par leurs actions et leurs paroles, n'est-ce pas merveille qu'un être sans raison, une brute reconnaisse le créateur de toutes choses et le vénère! »

La flotte de Sélim a fait des pertes plus consi-

dérables que celles de la ligue, tant en navires qu'en chefs illustres. Ali-Pacha a été décapité sur sa galère; Pertau-Pacha, qui a cherché son salut sur le rivage, a trouvé la mort en y arrivant; le chef des Janissaires, Hassan-Pacha, fils de Barberousse; Méhémet-Bey, gouverneur de Métélin; les gouverneurs de Rhodes, de Scio et de Napoli de Romanie; le vice-roi de Tunis; Dardagnan-Bey, gouverneur de l'arsenal de Constantinople; Mustapha Cheluby, trésorier-général de l'armée; Jafar-Aga, vice-roi de Tripoli de Barbarie; Murat Raïs, le fils de Dragut; Hafis-Chiagha, capitaine-général de Galipoli; Pari-Begogli, capitaine d'une des galères-fanal de Constantinople; Datami, patron de la galère d'Ali-Pacha, et une foule d'autres ont perdu la vie en combattant. Méhémet et Hamet-Bey, fils d'Ali, ont été faits prisonniers, ainsi que Méhémet, le gouverneur de Négrepont, et Siroco, qui commandait l'aile extérieure de la corne droite. Le sultan et ses vassaux ont perdu deux cent dix galères ou galiotes, quatre-vingt desquelles ont coulé à fond ou sont restées flottantes et délabrées sur les eaux rouges de Lépante. Quarante environ ont pu prendre la fuite, ou isolées ou à la suite d'Occhiali, qui les a ralliées pour conduire à Constantinople ce faible débris d'une flotte si grande, si fière avant le tir de la

première couleuvrine, si pleine de mépris pour l'armée de la ligue.

Le port d'où était sorti le matin don Juan d'Autriche, le revit le soir triomphant et amenant avec lui 117 galères et 13 galiotes dont les bannières traînaient dans l'eau en signe de défaite. Sur ces 130 bâtiments étaient 3,846 prisonniers.

Ainsi finit cette bataille mémorable qui dura cinq heures, et coûta à Sélim, outre ces navires, environ trente mille hommes. Le surlendemain, M. de Requescens présenta au généralissime un état des pertes qu'avait faites la ligue; quand il y eut jeté les yeux, don Juan, se retournant du côté de Véniero, dit au général des Vénitiens: « Venise pourra voir, seigneur, que les sujets de Sa Majesté Catholique ne se sont pas ménagés pour sa cause; les cadavres de deux mille braves Espagnols flottent sur les eaux de Lépante. L'armée de Sa Sainteté n'a pas moins bien fait, messieurs : elle a huit cents morts. Quant aux Vénitiens, le chiffre de leur perte est de 9,656.

» — Et voici le détail de cette perte, ajouta tristement Sébastien Véniero : un chef d'escadre, notre cher et grand Agostino Barbarigo, mort ce matin après d'horribles souffrances; 17 capitaines de galères, 8 nobles de poupe, 5 chapelains, 6 comites, 5 patrons, 5 ecrivains, 7 pilotes, 113

bombardiers, 32 maîtres charpentiers, voiliers, barillers et remolats; 124 compagnons matelots, 925 bonevoglies, 2,274 forçats, enfin 1,333 soldats.

» — Pleurons, messieurs, pleurons tant de braves gentilshommes qui ont trouvé la mort sous les balles et le cimeterre des Turcs; donnons des regrets à tous ces soldats à qui Dieu, j'espère, garde une place à sa droite, pour le service que leurs trépas ont rendu à la chrétienté; mais pensons à l'avenir, poursuivons notre victoire. Hâtons-nous de nous réparer, et allons frapper le dernier coup au cœur même de notre ennemi; marchons à Constantinople! »

Cette dernière pensée était pleine de raison, bien qu'elle ne parût inspirée que par l'enthousiasme. Il fallait sans perdre de temps marcher à Constantinople; il fallait, avec soixante galères, attaquer Sélim dans son sérail, et l'humilier au point de lui arracher une paix fatale à l'empire d'Orient. Les princes ligués n'adoptèrent pas cette politique. Le mauvais temps arriva; l'hiver retint les navires dans les ports où les ramena la saison des vents contraires, et l'on attendit. Pendant ce temps-là, Occhiali réunissait les restes de la flotte qu'il avait emmenés du champ de bataille de Lépante, et le sultan faisait de grands efforts pour la construction de nouvelles galères. Au printemps, l'étendard turc flottait sur trois escadres

nouvelles ; la chrétienté arma aussi ; mais quel armement, qui ne put même soumettre Navarin, dont on le força de lever le siége !

« Voilà ce que c'est que d'avoir donné loisir à l'ennemi de respirer et de prendre haleine et courage ! Cela arrive souvent parmi les grands capitaines, qu'après une grande victoire ils ne sont pas toujours bien advisez et sages, et font toujours quelque lourde faute : et qui pis est, ils sont si insolents et aises de la victoire, qu'il leur tarde à toute heure qu'ils ne soient retournez en leur patrie, pour se montrer et entrer en parade, et faire leur triomphe. Ainsi que fit Antoine Colonne, à qui le pape donna le triomphe, et voulut qu'il entrast dans Rome triomphant, ny plus, ny moins et en la même porte que les anciens consuls et grands capitaines romains (1). »

Véniero ni don Juan d'Autriche n'eurent en rentrant dans leurs patries les honneurs du triomphe ; mais leur retour fut le signal de brillantes fêtes. Le soir même de la bataille, Sébastien Véniero avait expédié pour Venise Onfrè Giustiniano pour porter au doge la nouvelle de la victoire. Le 28 octobre, on vit sa galère entrer dans les eaux de la lagune. Cette messagère était impatiemment attendue ; on ne doutait pas qu'une bataille n'eût

(1) Brantôme, discours XLI, art. 3, D. Juan d'Autriche.

été livrée, mais quelle en était l'issue? Quelques pêcheurs de l'Adriatique assuraient avoir entendu, dans la journée du 7 octobre, le bruit lointain d'une canonnade, les cris aigus des blessés, le tumulte confus des voix qui criaient victoire et merci; que présageaient ces hallucinations?.. Les doutes furent bientôt dissipés; des cris de triomphe partis du campanile, et répétés par la foule assemblée sur la piazzetta et sur la piazza di San-Marco, apprirent à toute la ville de Venise que la chrétienté avait triomphé du Turc. La galère de Giustiniano arrivait en effet, faisant des salves avec son artillerie et agitant ses bannières de fête. Des bannières turques traînant dans l'eau annonçaient la défaite des soldats de Sultan Sélim, et des soldats de Venise vêtus d'habillements pris sur les infidèles disaient de loin que les chrétiens avaient fait des prisonniers. L'abordage de la galère au quai de la Piazzetta fut le signal d'un élan de joie qui ressemblait à du délire. Giustiniano fut porté par le peuple jusqu'à l'escalier du sénat. Le doge Louis Mocénigo, averti par la rumeur publique de l'arrivée d'une galère pavoisée, avait réuni à la hâte les sénateurs; il était sur son trône quand on introduisit l'envoyé de Sébastien Véniero, qui, arrivé aux pieds du prince de la république, mit un genou en terre, et lui présentant une lettre de l'amiral vénitien, lui dit: « Sérénissime prince, je

vous apporte l'heureuse nouvelle de la plus glorieuse victoire que la chrétienté ait jamais remportée. » Il raconta alors les événements dont il avait été témoin, récit qu'il fut obligé de renouveler en présence du peuple quand il sortit du palais ducal. L'effet de cette nouvelle fut immense; toutes les cloches furent mises en branle à l'instant même; les châteaux, les navires armés firent des salves continues jusqu'à la nuit: les fêtes, les danses commencèrent, pour durer plus d'un jour; un *Te Deum* fut chanté immédiatement, et c'est à peine si dans cet élan de la joie publique on s'aperçut que la famille Barbarigo et quelques autres avaient revêtu des habits de deuil.

La joie du succès fut à peu près tout ce que Venise tira d'avantages de la bataille des Cursolaires! Cependant elle eut sa part du butin, qui fut réglée ainsi : 39 galères et demie, 4 galiotes et demie, 39 gros canons et une fraction, 5 périères et demie, 85 petites pièces d'artillerie, enfin 1162 esclaves.

Quant à don Juan d'Autriche, Lépante le tua. Philippe II son frère ne lui pardonna pas tant de courage, tant de bonheur et tant de gloire avec tant de jeunesse!...

NOTES.

— *Aux pieds des pili.* (P. 113.) Les *pili* sont trois mâts élevés en avant des portes de l'église de Saint-Marc, aux sommets desquels flottaient, les jours de fêtes, les longues bannières de Venise. Les bases de ces piliers de bois sont en bronze ; c'est l'ouvrage du célèbre sculpteur vénitien Alexandre Leopardo. Le style et l'exécution de ces piédestaux en font des morceaux très précieux.

— *La loggietta.* (P 114.) La *loggietta*, ou petite loge, est un petit édifice élevé au pied du campanile de Saint-Marc, en face de la porte du palais ducal ; espèce de corps-de garde politique où se plaçait un des Procurateurs pour veiller sans cesse sur le lieu des délibérations du sénat, dont son devoir était de faire écarter la foule, afin que la Seigneurie ne délibérât point sous l'influence de la contrainte. Sansovino fut l'architecte de cette loggietta, qui n'est pas moins riche qu'élégante.

— *Entre Pie V...* (P. 115.) Pour ce traité de la Ligue, voir p. 472, *Natalis Comitis*, *Universæ historiæ sui temporis, ab anno* 1545, *usque ad annum* 1581. In-fol., *Venetiis,* 1581. J'ai traduit en grande partie le document analysé par Noël Conti.

— *Michel Soriani et Jean Superantio.* (P. 121.) Voir p. 470, *Natalis Comitis*, etc.

— *Quel esprit de sagesse et de conciliation...* (P. 124.) Aucun récit complet, exact, impartial, n'ayant été imprimé en français de la grande campagne maritime de 1571, qui finit par la glorieuse journée de Lépante, j'ai pensé qu'il ne serait

pas inutile de tracer largement, mais sans oublier les détails pittoresques, un tableau de cet évènement historique, un des plus importants du XVIe siècle. Quatre relations de la bataille de Lépante m'ont donné, avec la marche des évènements, la connaissance précise des faits principaux. La première, je l'ai trouvée dans l'ouvrage de Noël Conti (*Natalis Comes*), dont je viens tout-à-l'heure de transcrire le titre; la seconde est celle que Don Lorenzo Vander Hammen y Léon publia, p. 143-165 de sa curieuse chronique espagnole intitulée : *Don Ioan de austria* (in-4°, Madrid, 1627). Giovanni Pietro Contarini est l'auteur du troisième récit que j'ai mis à contribution. Cette relation se trouve p. 33-56 du livre de cet auteur vénitien, qui a pour titre : *Historia delle cose successe dal principio della guerra mossa de Sélim ottomano à Venetiani, fino al dì della gran giornata vittoriosa contra Turchi*, publiée par Gio. Battista Combi; in-4°. Venetia, 1645. Un poëme catalan inédit, composé par Johan Pujol, à la fin du XVIe siècle, m'a présenté une quatrième relation dont j'ai profité pour le tableau que j'ai hasardé. Le manuscrit du poëme de J. Pujol sur la bataille de Lépante appartient à mon ami M. Joseph Tastu, qui l'a obligeamment mis à ma disposition. M. Tastu se propose de publier l'ouvrage très intéressant du prêtre catalan que je viens de nommer. Tous les détails que j'ai fait entrer dans le récit qui précède sont empruntés à l'un des quatre auteurs dont il est question dans cette note. Il serait trop long de transcrire ici les phrases que j'ai traduites ou dont je me suis inspiré; j'y renonce, comme aussi à citer les pages auxquelles je pourrais renvoyer. J'augmenterais, sans profit pour le lecteur, qui peut croire à ma fidélité, un volume où figureraient inutilement tous les passages catalans, latins vénitiens ou espagnols, de Contarini, Pujol, Conti et Vander Hammen. L'histoire d'Espagne par Ferreras, les vies de Don Juan, Jean-André d'Oria et Occhiali, par Brantôme, m'ont aussi fourni quelques traits que je ne dois pas oublier de restituer à leurs véritables auteurs.

— *Occhiali*. (P. 130.) Ce corsaire célèbre est appelé par les auteurs contemporains *Ucchialy*, *Occhiali*, *Luzialis*, *Uluchiali* et *Aluch-Ali* : ce dernier nom pourrait être le véritable,

bien que le raïs turc fût un renégat calabrois. On dit qu'Occhiali avait commencé par être moine, et qu'il ne se fit corsaire qu'après avoir été pris par des forbans turcs, sur un navire qui le portait à Naples où il allait étudier. Voir Brantôme et Noël Conti.

— *Dans sa palamente.* (P. 132.) Dans ses files de rames. « *Palamento è l'università de i remi,* » dit Pantero-Pantera dans son Vocabulario nautico. « Les rames qui s'entendent sous le nom général de *Palamente.* » J. Hobier, De la constrvction d'vne gallaire, et de son équipage. Paris, 1622. Voir *Arch. nav., index*, t. II.

— *Amat-raïs.* (P. 132.) Le capitaine Amat. *Raïs* est un mot turc signifiant commandant d'un navire. Vander Hammen, p. 149, appelle ce corsaire : Amat-Arraes; Johan Pujol le nomme Amat-Arrays. Arrays et Arraes sont deux corruptions de Raïs.

— *Le souvenir de ce beau dévouement.* (P. 133.) Voir Vander Hammen, p. 149, verso.

— *Nestor Martineng.* (P. 133.) Voir Noël Conti, p. 476. Je ne sais si M. le contre-amiral français de Martineng descend des héros de Famagouste; mais je le suppose.

— *Le buona voglia.* (P. 135.) Rameur de bonne volonté, quelquefois forçat, qui, ayant satisfait à la loi, quant à la punition corporelle à laquelle il était condamné, mais débiteur du prince pour l'amende qu'il n'avait pu payer, se louait à l'intendant des galères jusqu'à ce que son service eût acquitté sa dette; quelquefois aussi, et le plus souvent même, vagabond, débauché, joueur ruiné qui, pour vivre, vendait sa liberté et entrait dans la chiourme pour un certain temps. Dans les combats, le bonne voglie, comme on l'appelait en France, était toujours déferré et armé; pendant le jour, ce rameur n'était pas à la chaîne et ne portait qu'un anneau de fer à la jambe (manille ou gambette); le soir, il était enchaîné. Son costume ne différait en rien de celui des autres rameurs; il ne portait ni la barbe ni les cheveux, mais il avait la moustache, qui le distinguait des forçats et des esclaves. Voir Pantero-Pantera, p. 131.

— *Quitter la ville.* (P. 140.) « *Quare tantus terror non-*

nullis est injectus ut quidam de fugâ, et de relinquenda urbe experient cogitare. Conti. p. 479.

— *Embrassé par Philippe.* (P. 142.) Strophe XCIX du poëme catalan de Johan Pujol.

— *Le galant cardinal de Granvelle.* (P. 143.) Le cardinal, vice-roi de Naples, était fort adonné à l'amour. A Rome, on fit une plaisanterie en rimes qu'on afficha sur le piédestal de la statue de Pasquino, et que rapporte Brantôme. Le vice-roi et don Juan d'Autriche, à qui l'on reprochait d'avoir sacrifié la Goulette au plaisir de jouer à la paume, y sont également attaqués :

« El cardinal con bragueta,
Don Juan con la raqueta
Hanno perso la Goletta. »

— *La Réale.* (P. 143.) La galère royale, celle que montait le commandant en chef des galères, et qui portait l'étendard royal, quand un prince ou un roi y prenait passage, ou la visitait.

— *L'espale.* (P. 143.) C'était l'emplacement entre le premier banc de l'arrière et la poupe proprement dite, que recouvrait le tendelet. Voir *Index* de l'*Arch. nav.*

— *Le tabernacle.* (P. 144.) L'emplacement où siégeaient, sur la poupe, l'amiral et le capitaine. Voir 1er vol. de l'*Arch. nav.*, p. 291 et 308.

— *Un pourpoint...* (P. 145.) Pour ce costume de don Juan, voir Brantôme, Vie de Charles-Quint, et Vander Hammen, p. 159.

— *S'il eût aimé l'amour.* (P. 146.) « Il aimoit l'amour, et trop pour ses gouttes. » Brantôme, Vie de Charles-Quint.

— *Et qui s'appelait Michel de Cervantès.* (P. 150.) L'auteur de *Galatée* et de quelques autres poésies accueillies avec une certaine faveur, était soldat avec son frère Rodrigo de Cervantès, dans une des compagnies de vétérans du régiment de Moncada, quand la ligue chrétienne fut jurée en 1571 ; la compagnie dont il faisait partie reçut l'ordre d'embarquer sur les galères d'Es-

pagne que commandait Jean-André d'Oria. Ce fut sur *la Marquesa* que Michel de Cervantès prit son poste. Michel de Cervantès, fils de Rodrigo de Cervantès, était né à Alcala de Henarès, en 1547 ; il avait donc vingt-quatre ans quand il combattit à Lépante. Nous le verrons tout-à-l'heure (p. 253) sur la couverte de la galère, au milieu du feu de la bataille.

— *Celui de la porte Royale.* (P. 154.) Vander Hammen donne, p. 160-162, la pompeuse et complaisante description de cet arc triomphal, chargé de statues, de bas-reliefs, d'emblèmes et de vers latins.

— *Jaloux de montrer la richesse de leurs vêtements.* (P. 157.) Vander Hammen dit : « *Costosamente ataviados*, » somptueusement parés — ou : attifés.

— *L'étendard de damas bleu.* (P. 161.) Voir Noël Conti, p. 479, et Vander Hammen, p. 159 verso.

— *Défense formelle d'embarquer les femmes... blasphème puni de mort.* (P. 161.) Voir t. 2 de l'*Arch. nav.*, p. 109.

— *Mâtés de deux, trois ou quatre mâts.* (P. 162.) Voir t. 2 de l'*Arch. nav.*, Mémoire n° 6.

— *Sur les bettes des amans.* (P. 163.) Sur les drisses des itagues, cordes servant à hisser les voiles. Voir t. 1er de l'*Arch. nav.*, p. 179, et t. 2, p. 396.

— *A faire le carro.* (P. 163.) A changer l'antenne de côté, en l'apiquant et en faisant passer le carrau derrière le mât. Voir *Index* de l'*Arch. nav.*

— *Faire le terzarolo.* (P. 163.) Prendre des ris, diminuer la surface des voiles. Voir *Index* de l'*Arch. nav.*

— *Il trouva ceux des Vénitiens mal pourvus.* (P. 164.) « Hallò en ella las de Venecia mal en orden ; calpò el Veniero, y mandò meter les municiones, etc. » Vander Hammen, p. 167. Contarini n'a garde de mentionner cette circonstance, qui semble accuser cependant moins la prévoyance connue de Véniero que les ressources de la république.

— *Les Vénitiens très pointilleux.* (P. 164.) « Venecianos » puncosos, y resentidos con esclamacion de qualquiera pe-

» queno encuentro y digusto. » Vander Hammen, p. 167

— *Jean-André d'Oria interrogé à son tour.* (P. 166.) Brantôme n'est point d'accord ici avec l'historien espagnol de don Juan d'Autriche ; il dit (Vie de don Juan) : « Jean-André » Doria ne demanda aussi pas mieux, car il a esté toujours » courageux, et il dit qu'il falloit combattre. » La version de Vander Hammen m'a paru devoir être adoptée ; le chroniqueur ayant écrit sur les documents officiels, et Brantôme n'ayant recueilli que des ouï-dire. Au reste, la prudence de Jean-André d'Oria fait plus d'honneur à ce capitaine que l'élan courageux et irréfléchi que lui a prêté l'auteur des *Vies des Hommes illustres et grands Capitaines étrangers.*

— *Commandera l'avant-garde.* (P. 175.) Je crois devoir donner ici, bien qu'elle soit longue, la liste nominative des galères et galéasses qui composaient la flotte chrétienne. Je l'emprunte à Gio Contarini ; elle se trouve p. 37-40 de l'édition de Combi (1645) :

Avant-garde : La Sainte-Madelaine, de Venise, capitaine : Marin Contarini ; le Soleil, de Venise : Vicenzo Quirini (portant fanal) (1) ; la Patrone de Sicile (fanal) ; la Capitane de Sicile : Juan de Cardona (fanal) ; la capitane de David Impériale ; le Saint-Jean, de Sicile ; la Sainte-Catherine, de Venise : Marco Cicogna ; la Notre-Dame, de Venise : Piero Francesco Malipiero. (Total 8 galères.)

Corne gauche. Une des capitanes de Venise : Agostino Barbarigo (fanal) ; une autre des capitanes de Venise : Antonio da Canale (fanal) ; la Fortune, de Venise : Andrea Barbarigo ; la Sagittaire, de Naples : Martin Pirola ; les Trois-Mains, de Venise : Georgio Barbarigo ; les Deux-Dauphins, de Candie : Francesco Zen ; le Lion et Phénix, de la Canée : Francesco Mengano ; le Saint-Nicolas, de Cherso : Colane Drascio ; la Victoire, de Naples : Occava di Rocadi ; la Lomeline : Agostino Caneval ; l'Elne, au pape : il cavalier Fabio Valciati ; la Madone,

(1) Le fanal était la marque extérieure du commandement ; les capitaines *porte-fanal* étaient chefs de divisions dans les escadres. La galère Réale avait trois fanaux à la poupe.

de la Canée : Filippo Polani; le Cheval-Marin, de Candie : Antonio di Cavali; les Deux-Lions, de Candie : Nicolo Fradello; le Lion, de Capo d'Istria : Dominico del Tacco; la Croix, de Céphalonie : Marco Cimera; la Sainte-Virginie, de Céphalonie : Cristofolo Crissa; le Lion, de Candie : Francesco Bonvechio; le Christ, de Candie : Andrea Cornaro; l'Ange, de Candie : Giovanni Angelo; la Pyramide, de Candie : Francesco Bon; la Dame et le Cheval armé : Antonio Eudomeniani; le Christ ressucité, de Venise : Simon Guoro; un autre Christ ressuscité, de Venise : Federico Renier; le Christ, de Corfou : Cristofolo Condocolli; le Christ ressuscité, de la Canée : Georgio Calergi; le Christ, de Venise : Bortolamio Donato; le Christ ressuscité, de Vegia : Lodovico Cicuta; une galère de Retimo : Nicolo Avonal; un autre Christ, de Candie : Giovanni Corner; un autre Christ ressuscité, de la Canée : Francesco Zancaruol; la Ruodi, de la Canée : Francesco Molin; la Sainte-Euphémie, de Brescia : Horatio Fisogna; la Marquise, à Jean-André d'Oria : Francesco San Fedra (1); la Fortune, à J.-A. d'Oria : Gio Alvigi Belvi; le Braque, de la Canée : Michiel Vizamano; le Cheval marin, de Venise : ...... di Cavalli; le Christ, de la Canée : Daniel Calefati; le Bras, de Venise : Nicolo Lippomano; la Notre-Dame, de Zante : Nicolo Mondin; une autre Notre-Dame, de Venise : Marc'Antonio Pisani; le Dieu-Père supérieur à la Trinité (*Dio padre sopra la Trinità*), de Venise : Gio Contarini; la Flamme, de Naples : Juan della Cuevas; le Saint-Jean, de Naples : Garcia di Vorgara; l'Envie, de Naples : Teribio de Accaves; la Brave, de Naples : Michel Quesada; le Saint-Jacques, de Naples : Monferat Guardiola; le Saint-Nicolas, de Naples : Christofolo di Mongiva; un troisième Christ ressuscité, de Venise : Gio Battista Quirini; l'Ange, de Venise : Onfre Giustiniani; la Sainte-Dorothée, de Venise :

(1) M. L. Viardot, dans la notice sur la vie de Michel de Cervantès qu'il a placée à la tête de son édition du *Don Quichotte*, dit que *la Marquise* était commandée par Francesco Santo Pietro. Il est très probable que San Fedra est une faute de l'édition de Combi, et que le capitaine de la galère sur laquelle combattait Cervantès se nommait en effet François de Saint Pierre.

Paolo Nani; une des capitanes de Venise : Marco Quirini (fanal). (Total 52 galères.)

Deux galéasses, dont l'une était commandée par Ambrosio Bragadino, et l'autre par Antonio Bragadino.

Corps de bataille. — Escadre réale. La capitane de Lomelini : Paolo Giordano Orsino (fanal); la patrone de Lomelini : Pietro Battista Lomelini (fanal); la capitane de Bendinelli : Bendinelli Sauli; la patrone de Gênes : Pellerani; la Toscane, au pape : il cavalier Metello Caraciolo; l'Homme marin, de Vicence : Jacques Dressano; une troisième Notre-Dame, de Venise : Giovanni Zen; le Saint-Jérôme, de Lesine : Gio Balzi; le Saint-Jean, de Venise : Pietro Badoaro; le Saint-Alexandre, de Bergame : Gio Antionio Colleone; la capitane de Mari : Georgio d'Aste (fanal); le Tronc, de Venise : Hieronimo Canal; le Mont-Gibel, de Venise : Bertucci Contarini; la Demoiselle, de Candie : Francesco Dandolo; la Tempérance, de J.-A. d'Oria : Ciprian di Mari; l'Aventure, de Naples : Vincent Pascal; le Château-Fort, d'Espagne : Roccaful; la Victoire, au pape : Baccio da Pise; une autre Pyramide : Marc Antonio S. Uliana; un autre Christ, de Venise : Hieronimo Contarini; le Saint-François, d'Espagne : Christofolo Guaschès; la Paix, au pape : Jacobo Antonio Perpignano; la Perle de J. A. d'Oria : Juan Battista Spinola; le Serpent roulé, de Venise (*ruota con un serpe*) : Gabriel da Canal; une autre Pyramide, de Venise : Francesco Bon; la Palme, de Venise : Hieronimo Véniero; la capitane de Gil d'Andrada : Bernardo Cinognera (fanal); la Grenade, d'Espagne : Paolo Bottino; la capitane de Gênes : Ector Spinola, capitaine du pavillon du prince de Parme, embarqué à bord de cette galère (fanal); la capitane de Venise : Sébastien Véniero, général des Vénitiens (fanal); la Patrone-Réale (fanal); la Réale : don Juan d'Autriche, généralissime (fanal); la capitane de grand commandeur de Castille (fanal); la capitane du pape : Marc Antonio Colonna, général de Sa Sainteté (fanal); la capitane de Savoie : monsignor di Leyni, capitaine du pavillon du prince d'Urbin (fanal); le Griffon, au pape : Alessendro Negroni; le Saint-Théodore, de Venise : Theodoro Balbi; la Mendoza, de Naples : Martino de Caïde;

le Mont, de la Canée: Alessandro Vizzamano; le Saint-Jean-Baptiste, de Venise: Gioviauni Mocenigo; la Victoire, à J. André d'Oria: Filippo d'Oria; la Pisane, au pape: Hercole Lotta; le Figuier, d'Espagne: Diego Lopes d'Iglianos; un autre Christ, de Venise: Georgio Pisani; un autre Saint-Jean, de Venise: Daniel Moro; la Florence, au pape: Tomaso di Medici; le Saint-George, de Naples: Francesco di Benavides; la Lune, à l'Espagne: Emanuel de Aguilar; le Passereau, de Venise: Luigi Pascaligo; le Lion, de Venise: Pietro Pisani; le Saint-Jérôme, de Venise: Gaspardo Malipiero; la capitane de Grimaldi: Georgio Grimaldi (fanal); la patrone de David Impériale: Nicolo da Luvan; le Saint-Christophe, de Venise: Alessandro Contarini; la Judith, de Zante: Marin Sieuro; l'Hermine de Candie: Pietro Gradenigo; la Demi-Lune, de Venise: Vallerio Valleresso; la d'Oria, appartenant à J. André d'Oria: Giacomo di Casal; la Religion de Saint-Pierre: Santubi; la Religion de Saint-Jean: Alvisse de Tessera; la capitane de Malte: le reverendo Prior di Messina (fanal). (Total 61 galères.)

Deux galéasses, dont l'une était commandée par Jacomo Guoro, et l'autre par Francesco Duodo, chef de la division des galéasses.

Corne droite. La capitane de Sicile: Gio di Cardona (fanal), faisant partie de l'avant-garde pendant la navigation, et ralliant son escadre pour le combat; la Piémontaise, de Savoie: Ottaviano Moretto; la capitane de Nicolas d'Oria: Pandolfo Polidoro; les Forces, de Venise: Renier Zen; la Reine, de Candie: Gio Barbarigo; le Nimes, de Venise: Paulo Polani; un quatrième Christ ressuscité, de Venise: Benedetto Soranzo; l'Homme armé de Rettimo: Andrea Calergi; l'Aigle de Rettimo: A. Calergi; la Palme, de la Canée: Giacomo de Mezo; l'Ange, de Corfou: Stelio Carchiopulo; le Saint-Jean d'Arbe: Gio de Dominis; la Dame, de Trau: Luigi Cepico; la Nave de Venise: Antonio Pasqualigo; la Notre-Dame, de Candie: Marco Foscarini; un troisième Christ, de Candie: Francesco Corner; la Sainte-Victoire, de Créma: Vangelista Zurla; la patrone, de Grimaldi: Lorenzo Trecha; la patrone, de Mari: Antonio

Corniglia; la Marguerite (ou la Perle, *Margarita*), de Savoie : Battaglino; la Diane, de Gênes : Gio Giorgio Lasagna; l'Egyptienne, de Naples : Gabriel di Medina; la Lune, de Naples : Giulio Rubbio; la Fortune, de Naples : Diego de Medrano; l'Espérance, de Naples : Pietro de Busto; la Furie, à Lomelini : Giacomo Chiappe; la patrone de Lomelini : Georgio Greco (fanal); la Negroni : Nicolo da Costa; la Bâtarde, de Negroni : Lorenzo da Torre; le Feu, de Candie : Antonio Bon; l'Aigle, de Candie : Girolamo Zorzi; le Saint-Christofe, de Venise : Andrea Tron; un autre Christ, de Venise : Marc'Antonio Lando; l'Espérance, de Candie : Girolamo Cornaro; le Roi Attila, de Padoue : Pataro Buzzacarini; le Saint-Joseph, de Venise : Nicolo Donato; le Gusman, de Naples : Francesco de Osedo; la Déterminée, de Naples : Gio. di Carasse; la Sicile, de Sicile : Francesco Amadei; la patrone de Nicolas d'Oria : Giulio Centurione; l'Aigle, de Corfou : Pietro Bua; le Saint-Trifon, de Cataro : Girolama Bisante; la Tour, de Vicence : Ludovico da Porto; la Sainte-Marie, au pape : il cavalier Pandolfo Strozzi; le Saint-Jean, au pape : il cavalier Angelo Bifali; la patrone de Negroni : Luigi Gamba; la capitane de Negroni : Gio. Ambrogio Negroni; la Souveraine, à J. André d'Oria : Nicolo Garibaldo; la Donzelle, à J. André : Nicolo Imperiale; la capitane de J. André : Gio. Andrea d'Oria (fanal). (Total 50 galères.)

Deux galéasses, dont l'une était commandée par Andrea da Pisaro, et l'autre par Piero Pisani.

Arrière-garde. Le Saint-Jean, de Sicile : N.; le Cabaret (*baccana*) : Gio. Pietro de Morilo; la Vigoureuse, de Naples : N.; la Constance, de Naples : Gio. de Machada; la Sainte-Barbe, de Naples : Gio. de Ascale; le Saint-André, de Naples : N.; la Sainte-Catherine, de Naples : Gio. Rufis de Valascho; le Saint-Barthélemy, de Naples : N.; le Saint-Ange, de Naples : N.; la Terana, de Naples : Gio. de Riva de Neillino; un autre Christ, de Venise : Marco da Molin; les Deux-Mains, de Venise : Gio. Loredan; la capitane de Naples : don Alvaro de Bazano, marquis de Santa-Cruz (fanal); la Foi, de Venise : Gio. Battista Contarini; la Colonne, de Venise : Caterin Ma-

lipiero; la Madeleine, de Venise : Aluigi Balbi; la Dame, de Venise : Gio. Bembo ; le Monde, de Venise : Filippo Leone ; l'Espérance, de Venise : Gio. Battista Benedetti ; le Saint-Pierre, de Venise : Pietro Badaoro; le Saint-Georges, de Sebenico : Christofolo Lucich; le Saint-Michel : Georgio Cochin; la Sibylle, de Venise : Daniel Tron ; la Grue, d'Espagne : Luigi de Hereda; la capitane de Vasches : Vasches de Coronado ; la Souveraine, au pape : Antonio d'Ascole; l'Occasion, d'Espagne : Pietro dello Rois ; la patrone du pape : N. ; la Sereine, au pape : N. (Total 30 galères.)

— *Chaque navire de l'avant-garde portera à l'extrémité de penne de son trinquet*, etc. (P. 176.) « Lloven todas vandevolas verdes en la punta de la pena. » Vander Hammen, p. 170.

— *Portant les banderoles bleues au sommet des mâts.* (P. 176.) « Con vanderolas azules en al garces. » Van Der Hammen, p. 170. Le *garces* espagnol est le *calcese* italien, le *calcet* français. Le calcet était une pièce de bois carrée, entée au sommet des mâts des galères et des bâtiments latins, dans laquelle tournaient les poulies d'itagues des vergues.

— *Portant aux ostes des banderoles jaunes.* (P. 177.) « Con vanderolas amarillas en las ostas. » Vander Hammen, p. 170. L'oste était le bras de la penne de l'antenne, ce qu'on appelle aujourd'hui le palan de garde. Voir *Arch. nav.*, t. 2, p. 397. Brantôme dit, dans sa Vie de don Juan d'Autriche : « La corne gauche portoit un gaillard jaune, la corne droite en portoit un vert, et l'arrière-garde une bannière blanche en poupe. » Il oublie de donner la couleur de la flamme, banderole ou gaillardet des galères du corps de bataille.

— *Enverront des frégates.* (P. 178.) Vander Hammen, p. 170 *verso*. Pour les frégates du XVIe siècle, petits navires à rames, inférieurs aux brigantins, voir l'*Armata navale* de Pantero-Pantera, p. 48, et l'*Index* de l'*Arch. nav.*

— *Avec la vogue large.* (P. 179.) « Puestos los esquadrones » en batalla, y comẽçando a caminar la buelta del enemigo, » vayan poco a poco con boga larga, sin estorvarse una galera » a otra. » Van Der Hammen, p. 170 *verso*. Un navire à rames allait la vogue large quand les rameurs ne se pressaient pas et

avaient une vogue ou nage bien réglée et peu allongée; c'est ce qu'on appelle encore dans les ports de France une vogue de chaloupiers, ou une nage de forçats. Voir *Index* de l'*Arch. navale*.

— *Deux émerillons.* (P. 179.) « Dos esmeriles, y diez arcabuceros. » Van Der Hammen, p. 171. L'émerillon était une petite pièce d'artillerie qui, selon Manilio Orlandi (*Breve compendio dell' instructione de' bombardieri*; in-4°, Roma (1602), était longue d'environ cinq palmes (1^{m} 21^{c}), et portait une balle de 9 à 24 onces (de 300 à 734 grammes). Voir *Arch. nav.*, t. 2, p. 267.

— *Envoyant prendre le mot d'ordre avec une frégate.* (P. 179.) « Tomando el nombre con fregata. » Van Der Hammen, p. 171. Les *ordini da osservarsi sopra le galee di Nostro Signore*, promulgués par F. Emilio Pucci, et recueillis par Barto. Crescentio, p. 144 de sa *Nautica Mediterranea*, disent : « le galere pigliaronno ogni giorno della capitana *il nome* à l'hora soliteo. »

— *Etant à la fonde.* (P. 182.) A l'ancre, *al fondo*. Voir *Arch. nav.*, t. 1er, p. 311.

— *Des dissentiments analogues à ceux...* (P. 185.) Voir Gio. Pietro Contarini, p. 40 *verso*, *Historia della guerra contra Turchi*, et Van Der Hammen, p. 172 et suiv.

— *Leurs ailes rouges.* (P. 188.) Leurs rames peintes en rouge. Sur la peinture des navires au XVIe siècle, voir *Arch. nav.*, t. 1er, Mémoire n° 4, p. 479.

— *Et il dicta : Corps de bataille.* (P. 198.) Tout ce qui regarde la distribution des navires ottomans est fidèlement extrait de la liste donnée par G. P. Contarini, p. 44 et suiv. de son *Historia della guerra*, etc.

— *Quand l'amiral de la corne droite.* (P. 205.) Contarini ne fait aucune allusion à cette circonstance, que mentionne Van Der Hammen, p. 173.

— *Mit sa capitane à la bande.* (P. 209.) « Dio à la vanda, » señal q̃ñ auia de hazer en descubriendo el enemigo. » Van Der Hammen, p. 174.

— *On se met à débarrasser les couvertes.* (P. 210.) Voir

Contarini, p. 48 *verso* : « Tominciarono a nettar le couerte, leuar le sbarre, etc. »

— *S'agitent deux, trois ou quatre cents hommes d'épée.* (P. 212.) « Essendoui par ogni galea huomini da spada ducento, » e nelle galee capitane, et di fanò, secondo li gradi, doue » trecento, e doue quattrocento. » Contarini, p. 48 *verso.*

— *Peut-on enlever les bancs de la Réale ?* (P. 214.) « Don » Juan para hazer plaça de armas espaciosa para pelea su gente... » hizo desembancar su Réal. » Van Der Hammen, p. 174 *verso.*

— *Avec le tap de liége.* (P. 219.) La chiourme était bâillonnée avec une sorte de mors, fait d'un morceau de liége. A de certains moments, et surtout quand le combat allait se livrer, le comite criait : *Tap en bouche !* et chaque rameur mettait son bâillon, qu'on serrait derrière la tête. Le mot *tap* signifiait proprement : bouchon, et venait de l'espagnol : *tapa, tapador.* Le bas latin avait *tappus*, qui était le *tappon* ou *tampon* français. Les Anglais ont encore *tap,* mais ce mot désigne aujourd'hui plutôt le robinet que la bonde d'un tonneau, que le bouchon de la bouteille. Le petit cylindre de bois ou de liége dont on ferme la bouche d'un canon sur les vaisseaux, s'appelle *la tape.* On dit *taper* et *détaper* les canons.

— *Qu'Omar Joskadam fabriqua...* (P. 219.) Dans le catalogue des objets réunis à l'*Armeria* de Madrid, catalogue intitulé: *Resumen sacado del inventario general historico que se hizo en el año* de 1793... *de la* Réal *Armeria... por d. Ignacio Abadia*, on lit : « Sables. — Uno de Hali Baxa, y general de los Turcos que murio en la batalla de Lepanto : tiene inscriptiones en los idiomas arabe y persiano. (A. 3, N. 73.-Armario 3, n° 73.) » Don Abadia donne ainsi les inscriptions gravées sur le cimeterre d'Ali-Pacha : « Por cierto » te hemos abierto un camino manifiesto, para que Dios te per- » done, y que te llene de su gracia, y te dirija en la senda recta. » (Alcoran.) — « Si yo fuere valiente, lo seré con el vuestro » auxilio, oh señor, que espero que me lo concedereis como el » sol alumbra al universo, y que me concederies tambien la » gracia de dirigirme en todas mis empresas bien, siendovos, oh

» señor, poderoso para hacér de una gota de agua un mar im- » menso. » (Abdulkadir Sebasteno, en idioma persiano.) — « Tu mas humilde sierro y dispueto à tu voluntad, el fabricante » Omar Joskadam. » (Marque et devise du fabricant d'armes.) » Quando conseguiras por el divino auxilio las victorias, y » verás la gente nadar en su sangre peleando por la religion de » Dios, las de dar gracias al supremo señor pidiendole perdon, » que te servira de mucho merito. » (Alcoran.) — « Auxiliendo » Dios, los hereos, consiguen los triunfos. » — L'Armeria de Madrid possède un écu qui appartint à don Juan d'Autriche, et que don Ignacio Abadia mentionne en ces termes : « Broquel » que tiene en media un crucifixo de plata, habia sido enviado » à D. Juan d'Austria el I por el papa S. Pio V. — D 25, » N. 77. »

— *Préludes ordinaires de tout combat...* (P. 223.) « Os » Turcos entendo nossa determinaçō derão hũa grande grita... » Cap. V, *Peregrinaçoens* de Fernam Mendes Pierto.

— *Dont l'éperon court et bas...* (P. 224.) Voir, pour ce détail, p. 281, 1er vol de l'*Arch. nav.*

— *Son navire miraculeusement recouvré.* (P. 228.) Voir Pantero-Pantera, p. 84 de l'*Armata navale.*

— *Quand tout-à-coup une jeune guenon.* (P. 232.) Ce fait est attesté par Vander Hammen, p. 179, *verso* : « Una monilla, graciosissimo animal y mui manso del señor Don Juan, etc. » On embarquait alors assez fréquemment des singes ; J. Baudoin, dans son *Histoire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem,* raconte qu'en 1555 Mathurin d'Aux l'Escout Romegas fit naufrage, avec une galère qu'il commandait, dans un coup de vent qui jeta plusieurs navires de Malte sur les côtes de l'île. « Le » lendemain, Claude de la Sangle, grand-maître de Malte, fai- » sant la revue de tant de bâtiments abîmés, de tant de cadavres » flottants, entendit un bruit sourd sortant d'une galère ren- » versée ; il la fit percer, et il en sortit premièrement un singe, » et après le chevalier de l'Escout, surnommé Romegas. Dieu » le présevra de ce danger pour le rendre illustre et fameux » comme il le fut depuis. »

— *Des pertes qu'avait faites la ligne.* (P. 234.) Michel

de Cervantès reçut dans cette journée trois coups d'arquebuse, dont deux à la poitrine et un à la main gauche. Cette main fut brisée, et Cervantès resta estropié toute sa vie. Le jour de la bataille de Lépante, Michel de Cervantès, qui était sur la galère *la Marquesa*, comme nous l'avons dit ci-dessus, p. 234, avait un accès de fièvre qui l'affaiblissait beaucoup. Tout autre que lui aurait obéi à l'invitation de ses camarades, à l'ordre de son capitaine, et serait descendu dans la chambre du barbier : Cervantès demanda un poste périlleux, et l'obtint. On le mit, avec onze soldats déterminés, près de l'esquif. *La Marquesa* aborda la capitane d'Alexandrie, montée par Mehemet Siroco, à laquelle elle tua 500 hommes. Voir l'intéressante notice sur Michel Cervantès, mise par M. Louis Viardot à la tête du *Don Quichotte* illustré.

— *Cinq chapelains*. (P. 234.) Ces religieux furent tués en assistant des soldats blessés, ou en excitant à mourir pour la foi ceux que les rudes assauts des Turcs faisaient plier. Le trépas de ces cinq victimes de leur zèle dut être d'autant plus regretté à Venise, que le chap. 44 des *Ordini della navigatione et delle bataglia*, non seulement dispensait les aumôniers d'être sur la couverte pendant le combat, mais qu'il disait impérieusement : « Mentre si combatterà, i religiosi stiano sotto coperta fuori » del pericolo insieme con i medici, e con i chirurgo, et altri che » fossero necessarii per la cura de i feriti, et per servitio del » vascello. »

Un Daw.

Ahmet s'impatiente en fumant une longue pipe à la porte de sa dunette. Le vent est bon, la brise est fraîche, tout est prêt à bord du daw, et cependant l'ancre ne peut se lever encore! Ahmet attend un passager qu'il doit transporter à Mozambique.

A-t-il donc besoin des quelques roupies que lui donnera le marchand de Bombay pour son passage et celui de trois esclaves qui le doivent accompagner? Non. Ahmet n'est pas riche, — les nacoudas ne le sont guère, — mais il a donné sa parole, et la parole de l'Arabe est sacrée. Il voudrait bien n'avoir pas promis, car il est pressé... Si un passage n'était pas une sorte d'hospitalité,

qui est comme un droit acquis pour qui l'a réclamée, il ferait border sa voile, et le marchand attendrait qu'une pangaye ou un autre daw pût le conduire.

Ahmet a le regard attaché à la sortie du port, et aucune embarcation ne paraît! Oh! vieil Ibrahim, tu abuses! Tu ne sais donc pas que déjà, depuis trois heures, le nacouda, venu à son bord dans un canot qu'enlevaient six avirons rapides, a eu le temps d'aller voir sa femme et le jeune enfant qu'elle lui a donné, il y a deux mois à peine, quand il passait devant les bouches de l'Indus! Tu ne sais pas qu'il a pu visiter tout son navire; qu'il a pu échanger sa grande robe de drap éclatant contre la chemisette courte et légère qui lui laissera pendant la campagne toute la liberté de son action; qu'il a quitté son large sabre à la forte poignée, sabre trempé au marteau, que les Arabes ont conservé avec le costume traditionnel de leurs temps antiques!..

Il se lève, il marche, il s'arrête, il s'asseoit, tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Sa tranquillité est manifestement troublée; et la tranquillité est un de ses biens qu'il n'échangerait pas contre le rang glorieux et la fortune du gouverneur anglais de l'Inde ou de l'un des Shahs les plus puissants de l'Asie. Devra-t-il attendre encore long-temps?

Faudra-t-il qu'il voie, utilisée par tous les navires de la côte, la brise perdue pour lui ?

Les yeux d'Ahmet annoncent la colère; sa barbe, qu'il fait passer rapidement dans les doigts agités de sa main droite, semble se hérisser comme la crinière d'un lion qu'un tigre menace de loin...

Mais tout-à-coup son œil se radoucit; c'est plus doucement qu'il caresse la longue, noire et luisante toison qui donne à sa figure le noble et grave caractère dont il a pris le surnom d'Ahmet-le-Beau, qu'il a entre tous les nacoudas de la côte de Malabar: il a vu la pointe d'un canot qui vole sur la mer; sous la tente de cette légère embarcation, il a reconnu son passager.

C'est bien lui, c'est Ibrahim, et tous les nadias, qui ont deviné le sens d'un demi-geste fait par Ahmet, sont rangés sur la drisse de la lourde antenne, que le capitaine avait tant de hâte de voir hisser. La voilà qui monte lentement le long du mât; et chacun de ses pas est marqué par un triple cri poussé par les poulies d'itague et de drisse, par le raccage frottant le pin mal graissé qu'il embrasse. A l'extrémité supérieure de l'antenne flotte le pavillon rouge de Tétouan, dans le champ duquel se dessine la figure d'un sabre. Les haubans sont ridés, l'étai est appuyé, l'antenne, apiquée vers le pont par une forte manœuvre,

attend qu'on la dirige à droite ou à gauche selon que le daw devra prendre le vent plus ou moins près.

Enfin, Ibrahim aborde le navire. Ahmet est allé à sa rencontre.

« — Je t'ai attendu, Ibrahim ; mais tu n'as plus sous ton turban que de rares cheveux; mais ta barbe, blanche comme la neige de l'Hymalaya, m'avertit que tu es un vieillard à qui ma jeunesse doit le respect; mais tu es mon passager, et je n'ai rien à te dire, sinon que je t'ai attendu, Ibrahim ! Si tu n'étais que le plus riche trafiquant de Bombay; si tu n'avais pour t'excuser auprès de moi que tes coffres, qui contiennent plus d'or que n'en ont peut-être jamais contenu ceux de tous les marchands de Surate, de Calcutta, de Madras et de Pondichéry, je te dirais que, maître dans ce daw, mon palais à moi, plus à moi que tes palais et tes maisons ne sont à toi, car le daw m'obéit, il marche avec moi et pour moi, il me transporte à mon caprice où je veux, et tes habitations sont attachées à la terre où tu vis esclave de la royale compagnie; je te dirais que je n'aime pas attendre, et que le vent seul, quand il est droit dans ma route, au cap de mon navire, a le pouvoir de m'arrêter sur mon ancre. Mais, je te le répète : tu es vieux et mon hôte; je ne me souviens plus que je me suis impatienté et que

j'ai perdu ce calme de la pensée et de la parole recommandé par le prophète à tout vrai croyant, fût-il marin. Viens donc, le café est servi, la pipe regorge d'un tabac parfumé, le tapis est étendu à l'abri de ma dunette; commençons le voyage en amis pour le finir en amis. Ta main, voici la mienne. »

Ibrahim se sent offensé de ce discours arrogant, parce qu'il ne peut oublier qu'il a plus de milliers de roupies que le capitaine n'a de poils dans sa barbe épaisse, tandis que le nacouda est un pauvre diable qui nourrit avec peine deux femmes légitimes et une concubine dans son harem flottant; mais il n'ose témoigner que la fierté de l'Arabe a pu lui déplaire; il prend sa main, la serre, et va s'accroupir sur le tapis, pendant qu'Ahmet donne ses ordres pour le départ. L'ancre a été levée aussitôt que le passager est monté à bord; le timonier est à la barre, et des matelots noirs sont sur l'antenne, où ils vont déferler la voile triangulaire qui, bientôt bordée et orientée, fait glisser le navire au nord.

De ville en ville, de port en port, lofant ou laissant arriver, mouillant plutôt que de virer de bord, le daw jeta l'ancre, au bout de six semaines, dans les eaux de Mozambique, après avoir touché aux différentes stations du fond de la mer Indienne. Cette paisible et rapide navigation s'a-

cheva sans accidents. La vie intérieure du daw fut calme comme aurait été celle d'un Arabe sous sa tente dans le désert ; aucune passion n'en troublait le cours uniforme. La jalousie du nacouda ne pouvait être excitée par rien ; ce n'est pas que de jeunes hommes arabes ou indiens n'eussent pris passage à bord du navire d'Ahmet ; mais toutes les fenêtres du château d'arrière étaient garnies de doubles grilles, et aucun regard concupiscent n'aurait pu y pénétrer, car à peine le jour entrait-il dans le mystérieux réduit où vivaient les femmes et les enfants du capitaine.

Seul gardien de ce harem, il n'eut jamais besoin de tirer du fourreau le crit qu'il porte toujours à sa ceinture. Une fois, il eut un soupçon ; l'esclave qu'il crut un moment son rival tomba sous le poignard ; sa tête, coupée par le nacouda lui-même, fut portée par le nacouda dans la chambre des femmes, puis jetée à la mer ; puis, Ahmet vint froidement sur le pont du daw où il s'était fait cette cruelle justice, il appela un de ses nadins : — « Lave le plancher que ce sang a taché, » dit-il, et il but tranquillement le jus d'un limon exprimé sur du sucre, et il se plaça sur le tapis de son château pour fumer le narguilé et diriger son navire.

Donc la jalousie n'avait point agité le cœur d'Ahmet ; quelle autre passion avait pu y avoir

accès? Quelques lentes parties d'échecs jouées avec Ibrahim ; de longues méditations, des rêves brillants vus au travers de la fumée qu'échangeaient sans rien dire le nacouda et ses passagers ; des soins peu nombreux donnés à la manœuvre très simple du daw, voilà ce qui remplit toutes les heures du voyage pour Ahmet, voilà quels furent pour lui les éléments d'un bonheur sans ambition. L'Arabe quitta Ibrahim au port, où celui-ci allait pour conclure une affaire dont son avarice avait été vivement occupée pendant la campagne, et qui devait ajouter quelques cent mille roupies à sa fortune; il lui donna cordialement la main, en lui disant :

« — Je partirai d'ici le mois prochain, quand j'aurai chargé mon navire; je te ferai dire par mon esclave le jour et l'heure où je hisserai ma voile; si tu veux ta place sous le pont, viens, tu seras le bienvenu. Mais viens à temps; tu sais...

» — Que tu n'aimes pas attendre, nacouda; je le sais. »

NOTES.

Le *Daw* est une espèce de navire particulière à la mer Rouge, au golfe Persique et aux parages qui avoisinent le détroit de Babel-Mandel et le confluent de l'Indus. C'est un bâtiment arabe qui parcourt tout le fond de ce grand sinus indien, dont la corde passe par Madagascar et Ceylan ; il ne va jamais au large, mais rase au contraire la côte de très près ; sa forme, que je crois très ancienne, parce que l'Arabe de l'Inde n'est point progressif, est à peu près celle de quelques bâtiments du moyen-âge; il est cependant assez fin dans ses fonds. Sa poupe, plate comme l'arrière de nos chaloupes, comme celui des vaisseaux des XVIe et XVIIe siècles, n'a point de quête, son étambot étant perpendiculaire à la quille ; son avant, très élancé, se termine en une pointe assez subtile, peu élevée au-dessus de l'eau ; un château ou dunette haute, large, carrée, percée de plusieurs fenêtres soigneusement grillées, comme le sont toutes celles des maisons de l'Orient, s'asseoit sur l'arrière du daw : c'est l'habitation du capitaine et son harem.

Le daw, qui a d'ordinaire une soixantaine de pieds de quille, et qui est long de soixante et dix à soixante et quinze pieds environ, n'est guère au-dessus de l'eau que de sept pieds ; sa dunette le hausse par derrière de sept à huit pieds. Quand le daw est de petites proportions, il n'a pas de pont; un toit de paille seulement sert d'abri aux matelots et aux passagers, car de quelque rang que soient les passagers, jamais le capitaine ou *nacouda* ne leur donne l'hospitalité de la dunette. Des petits

postes faits en toile et en planches, deviennent les chambres des voyageurs; et, s'il y a des femmes, ces harems sans gardes sont aussi sacrés que ceux dont la prudence des riches musulmans garnit les portes d'eunuques et de soldats armés.

Quand le daw devient grand, il prend le nom de *pangaye*; la pangaye est pontée. Pangaye ou daw, le bâtiment dont nous parlons n'a qu'un mât, soutenu de chaque côté par deux haubans à palans, et appuyé devant par un étai qui va à l'extremité du bec du navire. Une voile latine, tenue à une antenne tout-à-fait semblable à l'antenne de la Méditerranée, est toute la voilure du daw; quelquefois cependant la pangaye porte sur l'arrière de sa dunette une petite voile triangulaire, qui se borde extérieurement à l'aide d'un boute-hors de tapecul.

La voile du daw, gouvernée à l'avant par l'*orsa* et la *poggia* des Italiens, ne se borde point au bord du navire, mais au milieu en avant de la dunette. La drisse de l'antenne, toujours attachée au vent et contre la dunette, sert de troisième hauban du vent et d'étay d'arrière.

Cette diposition, assez mal exprimée par les peintres miniaturistes des XIV[e] et XV[e] siècles, se fait remarquer dans beaucoup de bâtiments représentés dans les anciens manuscrits. Joseph Strutt, dans ses *Antiquités normandes*, a pris toujours les drisses pour des haubans, et il a tiré de cette observation fausse des conséquences qui ont égaré la plupart de ceux qui l'ont consulté, et son traducteur Boulard le premier. Mais Boulard et Strutt n'étaient pas marins, et ils ont dû se tromper sur des détails que j'ai vu plus d'un homme du métier ne pas bien saisir. On doit savoir gré à Strutt d'avoir publié d'assez bonnes gravures d'une foule d'objets curieux avec des dissertations ingénieuses sur la plupart de ces objets, et à Boulard d'avoir traduit très intelligemment l'ouvrage du docteur anglais.

Le daw est rapide dans sa marche; il va très près dans le vent, rase la terre qu'il contourne, et quand le vent lui manque, c'est-à-dire quand il le trouve debout, il mouille pour attendre que son souffle lui devienne favorable. L'Arabe ne louvoie jamais : changer sa voile à tout moment est pour lui une peine dont il ne comprend pas la nécessité. Il regarde l'Européen

comme un insensé de vouloir lutter contre le vent. « Pourquoi ne louvoies-tu pas ? dit-on à l'Arabe. — Et toi, pourquoi louvoies-tu ? — Parce que j'arrive plus tôt. — J'ai bien le temps d'arriver, moi ; et puis, suis-je fort comme le vent ? Le vent est mon maître, et je lui obéis. »

Le nacouda ou capitaine du daw a sous ses ordres une trentaine de noirs, matelots appelés *nadins* par les Portugais.

Le daw est généralement peint en noir avec une raie blanche. Son gouvernail, placé par derrière, est mû par une barre à laquelle s'amarre une drosse tournée sur une roue à la manière européenne. C'est la seule modification à l'antique organisation du navire arabe. La barre était autrefois au-dessus de la dunette, mais elle faisait un bruit qui dérangeait beaucoup les femmes du nacouda ; l'Arabe l'a descendue au-dessous de son harem, en adoptant notre système de gouvernail.

Jeanne le page.

— 1640. —

Le Coq, vaisseau de guerre du port de 800 tonneaux (comme on estimait au XVII[e] siècle la grandeur des bâtiments de la marine royale), armé de 36 canons, dont 24 de fonte et 12 de fer, venait de mettre à la voile. Il était dans les eaux de La Rochelle, et cinglait par un vent frais d'ouest-sud-ouest sous ses deux voiles de hune, son grand pacfi et son pacfi de bourcet. Il allait chercher les côtes d'Espagne, et observer surtout la baie

de Cadix, où l'on disait que don Antonio d'Oquendo avait réuni une flotte destinée aux Indes occidentales.

Le marquis de Brézé avait résolu d'aller attaquer cette flotte espagnole, et de la détruire. Il avait besoin de connaître sa force pour se faire suivre d'un nombre suffisant de navires français, et c'était au vaisseau *le Coq* qu'il avait confié la mission d'entrer dans la baie de Cadix et d'y reconnaître l'ennemi.

L'amiral marquis de Brézé n'avait pu mieux choisir. *Le Coq* était, en effet, un vaisseau rapide, évoluant bien; on pourrait dire un vaisseau intelligent, et l'éloge ne serait pas exagéré; car jamais peut-être navire de guerre ne s'était mieux prêté aux volontés d'un capitaine, n'avait mieux répondu à tout ce que le besoin du moment ou même le caprice de son commandant pouvait lui demander. Il faut reconnaître aussi que jamais peut-être vaisseau portant deux batteries et fait pour la guerre n'avait eu pour capitaine un homme comme le sieur de Porte-Noire.

C'était un vieillard plein de vigueur et de courage, grand, balançant fièrement sur ses épaules une belle tête presque sexagénaire, à laquelle de longs cheveux blancs, des sourcils encore noirs, de larges, épaisses et grises moustaches, et une ample royale, donnaient un fort noble ca-

ractère. Le sieur Porte-Noire était Breton, et passait dans la marine pour un des plus expérimentés capitaines que le roi Louis XIII entretînt dans sa marine. Il avait beaucoup navigué, beaucoup combattu, beaucoup commandé, et le métier de la mer comme le métier des armes lui étaient si familiers, que M. de Brézé l'avait pris pour son conseiller intime, pour son bras droit.

Une des qualités essentielles du sieur de Porte-Noire, c'était son amour pour la justice. Sévère quelquefois jusqu'à la rigueur, il ne savait point pardonner où la loi punissait. Comme il avait obéi quand il était enseigne et lieutenant, maintenant qu'il était capitaine, il voulait être obéi. Personne ne connaissait mieux que lui toutes les prescriptions de l'ordonnance de 1634, personne ne les faisait respecter davantage; et cependant, des 215 soldats et matelots, des 40 officiers mariniers, des 4 officiers qui étaient embarqués avec lui sur *le Coq*, aucun n'aurait voulu quitter son vaisseau pour aller à bord d'un navire où la discipline eût été moins impérieuse!

Or, quand le sieur de Porte-Noire eut établi sous une voilure convenable *le Coq*, qui courait, sans boulines, sur une mer légèrement soulevée, dans la direction du cap Finistère, il appela le lieutenant, et lui dit :

« — Çà, monsieur de Linières, faites passer

toute notre gent sur les corridors et le caillebotis, au-dessous du château d'arrière : j'ai un avertissement à lui donner. »

M. de Linières répéta l'ordre du capitaine dans son porte-voix, et bientôt le prévôt fit battre la caisse sous les ponts pour avertir l'équipage que le capitaine voulait le voir et lui parler.

En un instant, maîtres, compagnons mariniers, gourmettes, soldats, depuis ceux qui habitaient ordinairement la cale jusqu'à ceux qui ne quittaient guère l'abri de toile qu'ils se faisaient dans les hunes, où se passait presque toute leur vie de gabiers, se trouvèrent réunis au-dessous du fronteau ou balustrade qui bordait le château, en avant du mât d'artimon. Le lieutenant, l'enseigne, l'aumônier et le chirurgien, les quatre chefs du vaisseau, après le capitaine Porte-Noire, montèrent sur le château d'arrière auprès du commandant. Les soldats de service sortirent du corps-de-garde placé sur le château, se rangèrent en arrière du grand mât, faisant face au fronteau, et ayant leur caporal en tête, et devant eux le prévôt, l'épée nue à la main.

« — Faites sonner! dit le capitaine Porte-Noire.

» — Sonnez! cria le prévôt aux tambours et aux trompettes placés à la droite du caporal, et il agita son épée en l'air, tant que le capitaine ne fit pas signe que c'était assez. Faites silence, gens de

l'équipage du vaisseau de Sa Majesté *le Coq!* » ajouta le prévôt quand les instruments eurent cessé leur bruyante fanfare.

Le caporal frappa alors de la hampe de sa hallebarde sur le pont du navire, et tous les mousquets, brillant aux rayons d'un beau soleil de juin, se redressèrent respectueusement sur les épaules des soldats.

Après tous ces préparatifs, qui furent achevés en moins de quelques minutes, le sieur de Porte-Noire prit la parole en ces termes :

« — Timoniers, faites attention à la barre; gouvernez sans vous occuper de ce que je vais dire. Le pilote vous redira plus tard mes paroles. Près et plein donc! Vous, officiers et matelots du vaisseau *le Coq*, écoutez bien. Notre amiral, M. le marquis de Brézé, nous a confié une mission délicate et importante. Je ne puis malheureusement pas vous promettre le combat, car il m'est défendu de me laisser approcher par l'Espagnol. Mais soyez sans chagrin; deux mois ne se passeront point, j'espère, sans que vous preniez part à une grande bataille navale. Il n'y a donc point de butin à espérer de cette course que nous allons faire sur la côte espagnole; le butin sera pour plus tard si vous vous battez bien, comme je vous ai vus, la plupart du moins, vous battre déjà. Si la gloire qu'on acquiert les armes à la main vous

manque, il est une autre gloire que vous pouvez acquérir, celle qui fait dire par les gens qui se connaissent aux faits de la marine : Ce vaisseau a bien manœuvré, cet équipage a bien exécuté les ordres de son capitaine. Or, pour qu'un vaisseau manœuvre bien, il faut que tous fassent loyalement leur devoir; et nul ne fait son devoir qui n'obéit pas ponctuellement à tout ce que ses chefs commandent au nom de M. le cardinal notre grand-maître de la navigation, au nom de notre seigneur le roi Louis treizième, aux termes de l'ordonnance que le prévôt vous a lue hier, quand on a mouillé l'ancre aux rades de La Rochelle, en sortant du port. Songez-y donc bien : obéissance complète, absolue... Vous me connaissez : malheur à qui se rendra coupable! Il serait mon père ou mon fils, que je ne saurais l'épargner. Que la discipline règne donc sur ce vaisseau. Je perdrais mon nom de Porte-Noire et ma bonne renommée de Breton, plutôt que de permettre une seule infraction à des règles qu'il est si nécessaire de maintenir. Vous m'avez entendu. Je suis la tête ici, et vous êtes les bras. Les bras ne se révoltent point contre la tête; et s'il arrivait par malheur qu'un d'eux fut assez téméraire pour résister à un ordre, je le ferais couper. Mon épée, à bord, c'est le prévôt; prenez garde que je ne sois forcé de m'en servir. M. de Brézé vous paie bien; je

veillerai à ce que le maître valet vous nourrisse convenablement : vous n'avez donc rien à désirer. Priez Dieu, ne blasphémez point, ne jurez point le nom du Seigneur, n'ayez point de querelles entre vous, travaillez en hommes, et tout ira bien. J'ai dit. Sonnez, tambours et trompettes, et que chacun aille où il doit. »

La vie du bord commença après cette scène, et quelques heures s'étaient à peine écoulées, que *le Coq* naviguait aussi tranquillement et tout en aussi bon ordre que s'il avait été depuis un mois à la mer.

Dans la revue que le sieur de Porte-Noire, M. de Linières, le lieutenant, l'écrivain, et George Leduc, le prévôt, avaient passée de l'équipage et du navire avant le départ de La Rochelle, tous les hommes avaient été appelés, enregistrés, admis au serment de bien et loyalement servir le roi; tous les recoins du navire avaient été visités pour savoir si quelque malintentionné, quelque huguenot déguisé, ne s'était pas embarqué par dessus le bord, pour fuir les châtiments qu'il aurait encourus, et sous couleur de vouloir servir la bannière blanche pour gagner sa grâce.

Une chambre avait été ouverte comme toutes les autres, mais le capitaine n'y était point entré, tant il pouvait être assuré que celui à qui elle appartenait était incapable, excellent catholique

qu'il était, de donner asile à un ennemi de la religion et de M. le cardinal. Cette chambre était celle de Robert le Breton, maître du navire, homme sûr, fort considéré du sieur de Porte-Noire, quoiqu'il eût quarante-deux ans à peine. Il naviguait depuis son enfance, avait passé par tous les offices inférieurs qui conduisaient un matelot intelligent, courageux et expérimenté, au poste difficile de maître, et ce n'était pas pour la première fois qu'il s'embarquait avec le capitaine du *Coq*, son compatriote.

Quand les visiteurs s'étaient présentés à la porte de sa chambre, située à l'arrière du navire, au-dessous de la première batterie, dans l'entrepont, Robert, un fanal à la main, avait dit :

« — Ici, capitaine, vous le savez, il ne peut y avoir personne qui n'aime notre sainte mère l'Église, et le révérendissime monseigneur le cardinal, son digne fils. J'ai, dans son lit, un page de mon service, un mien petit parent qui grelotte de la fièvre, mais qui, Dieu aidant, sera bientôt guéri. C'est encore un enfant, seize ans à la Saint-Antoine prochaine, assez délicat et faible; il a voulu me suivre pour se faire au métier de la mer, qui le fortifiera. Si vous voulez l'inscrire, monsieur l'écrivain, on le nomme Jean Robert. C'est le propre fils de mon frère, mort au siége de l'île de Rhé, il n'y a guère; c'est

mon fils, car je l'aime d'une affection de père.

» — Ecrivez, dit Porte-Noire : « Jean Robert, » fils de Robert le Breton, et page du maître du » vaisseau *le Coq.* » Robert, que ton fils soit un joli garçon, brave et habile comme toi, et ma protection ne lui manquera jamais. Nous sommes dans la marine plus d'un capitaine entretenu par le roi, ayant commencé par être pages et petits compagnons. »

La visite passa. Robert entra dans sa chambre, dont il poussa la porte, alla au lit de son jeune malade, à qui il donna un baiser sur le front en lui disant tout bas : « Dors, cher enfant, et ne t'inquiète de rien ; dors, Jeanne : te voilà inscrite au livre de l'écrivain, te voilà mon page; ne tremble plus, songe au contraire à faire bonne contenance quand tu monteras sur le pont. Ne va pas gâter tout mon ouvrage.

» — Oui, mon... oncle, mais je serai bien honteuse au milieu de tous ces matelots, de ces soudars, de ces pages. Si j'étais découverte!

» — Dieu est bon et grand, mon ange; toi, tu es si bonne, si jolie, que Dieu te doit protection. Aie courage, Jeanne mon enfant; Jean mon neveu, sois homme puisqu'il le faut. Que la Sainte-Vierge, notre bonne dame d'Auray, te protège! »

Robert sortit de la chambre, dont il emporta la clef, qu'il pendit à sa ceinture avec la liane,

ce terrible bout de corde qui n'était pas moins redouté des mauvais matelots que l'épée du prévôt. Jeanne se mit à pleurer; mais elle étouffa ses sanglots sous sa couverture, de peur qu'au travers de la mince cloison quelqu'un ne les surprît, et, par curiosité ou par malice, ne cherchât à pénétrer dans le mystère qu'elle avait tant d'intérêt à laisser à jamais impénétrable.

Quelle était cette jeune femme? Comment Robert le Breton, l'homme du devoir, le maître du navire, qui devaitl 'exemple à toute la gent matelote sur laquelle il avait autorité, s'était-il hasardé à enfreindre cet article 43 de l'ordonnance qui défendait « que personne, de quelque qualité qu'il » fût, n'amenât femme ou fille au navire pour y » passer la nuit, si ce n'est sa femme, sous peine » d'être calé trois fois. » Comment Robert, qui savait qu'aucune considération n'avait le pouvoir de faire reculer le sieur de Porte-Noire devant l'application d'une peine afflictive, quand la loi avait parlé, avait-il commis une telle imprudence? Il est des circonstances qui font un coupable devant la loi, mais qui portent avec elles l'excuse du délit; on transgresse quelquefois sciemment une loi nécessaire, sans être pour cela véritablement coupable. C'est ce qui arrivait à Robert le Breton. Il ne s'était pas dissimulé le danger de sa situation, il avait hésité long-temps avant de se

décider à embarquer Jeanne, il avait rougi quand il avait fallu mentir aux visiteurs du navire et faire inscrire parmi les pages une jeune fille dont la moindre imprudence pouvait révéler le sexe; mais pouvait-il agir autrement? S'il était en péril, lui maître Robert, par une violation de l'ordonnance, Jeanne eût été bien autrement exposée s'il l'avait laissée à La Rochelle!

Jeanne ne pouvait pas éternellement rester dans la chambre de Robert. Le capitaine disait tous les matins au maître :

« — Eh bien! Robert, ton page fiévreux ne guérira-t-il pas bientôt? Fais-le donc monter sur la dunette; la chaleur du soleil et le bon air de l'Océan lui seront meilleurs que l'air humide et lourd du faux pont! »

Et puis, chaque jour le chirurgien allait frapper à la porte de la chambre du maître et demandait à voir le malade, qui dormait toujours quand se faisait la visite, et dont, à la lueur douteuse d'un fanal de corne, le barbier avait peine à distinguer la figure pâle enveloppée dans un large bonnet de laine rouge. Cela ne devait pas durer plus long-temps; on était sous voile depuis dix jours, et si l'on ne hâtait la convalescence de cette maladie feinte, des soupçons pouvaient naître, et Robert se perdait par trop de précaution.

Un dimanche, donc, quand la cloche sonna

l'heure de la messe que l'aumônier allait dire sur le château d'arrière, maître Robert le Breton parut à la tête de l'escalier qui montait du corridor sur les demi-ponts ; il soutenait son jeune page, dont la démarche était chancelante, moins par la faiblesse que lui avait donnée cette vie sans air et sans activité menée dans la chambre du maître, que par la peur à laquelle il était en proie.

« — Allons, allons, courage, enfant, disait tout bas Robert à Jeanne. Sois sans inquiétude : le diable lui-même, qui est si fin, le diable ne te reconnaîtrait pas. Tu es admirablement déguisée, et il n'y a point ici de ces gentilshommes de cour, au nez fin, qui sentent de loin une jeune femme, comme leurs chiens dans les bois sentent la biche ou la chevrette timide. Monte donc, et ne va pas rougir quand on te parlera. Mets-toi à genoux à côté de moi pendant la messe, et prions Dieu que tout aille à nos souhaits. »

La messe entendue, Robert dit à Jeanne :

« — Il faut maintenant que je te présente au capitaine. Viens donc avec moi dans sa chambre, et joue bien ton rôle. Le sieur de Porte-Noire est sévère, mais bon ; il m'aime, et sera indulgent si tu balbuties devant lui. Tâche pourtant d'être forte comme un jeune homme.

» — Hélas ! je ferai de mon mieux. »

Le capitaine fumait dans sa galerie, quand maî-

tre Robert, le chapeau à la main, gratta à la porte en se nommant, et demanda à entrer dans la chambre du conseil. Un page vint ouvrir, salua respectueusement le maître, et alla l'annoncer au sieur de Porte-Noire.

« — Qu'il vienne, de par les saints! dit le capitaine, qui paraissait en belle humeur; qu'il vienne notre féal compatriote Robert! et puisqu'il est dimanche, page, apporte un flacon de vin d'Espagne pour que le maître boive à notre santé. On peut être en guerre avec l'Espagnol, on peut le détester cordialement, on peut l'aller chercher et le battre; mais son vin généreux, on doit toujours lui faire fête; il ne faut pas que les haines politiques aillent jusqu'à faire trouver mauvaise une liqueur aussi divine : n'est-ce pas, Robert, mon ancien compagnon?

» — Assurément, capitaine. Le vin d'Espagne est chose bonne et respectable; si respectable et si bonne qu'en vérité j'ai hâte que nous nous trouvions en face d'un solide vaisseau du roi catholique, pour l'enlever à l'abordage et faire une large et légitime part de butin dans la cale où le maître-valet range soigneusement les vins chauds d'Alicante et ceux de l'Andalousie. »

Le flacon apporté, débouché, le page remplit deux verres aux longs pieds de cristal taillé à facettes et à rinceaux; puis il les présenta, au capi-

taine d'abord, ensuite au maître. Le maître attendit que le sieur de Porte-Noire le provoquât à goûter la liqueur qui brillait dans le tube allongé, comme une pure topaze couronnée de belles perles blanches, reflétant l'or de la pierre précieuse.

« — A ta santé, Robert, mon bon Breton ! à ta famille ! car je crois que tu es marié.

» — Je le fus, capitaine, mais...

» — Allons, c'est une maladresse que tu me pardonneras ; je ne savais pas que tu fusses veuf, mon pauvre homme. Oublions ceci en buvant... Et à propos de ta famille, ton neveu est-il guéri ?

» — Oui, capitaine, grâce au bon Dieu. Il est bien encore faible un brin, mais les forces reviendront. Je venais pour avoir l'honneur de vous le présenter, car il est monté sur le pont aujourd'hui pour la première fois.

» — Va donc le chercher, Robert : ton neveu est pour moi comme le fils d'un ami, car tu sais que je t'aime. »

En disant ces paroles avec effusion, le sieur de Porte-Noire tendit la main au maître, qui la pressa, la baisa, puis sortit de la galerie pour aller chercher Jean, qui était dans un coin de la chambre où il attendait qu'on l'appelât.

« — Voilà le moment, Jeanne, dit Robert à voix basse.

» — Ayez pitié de moi, sainte Mère de Dieu! dit le page en tremblant.

» — Allons, salue le capitaine Porte-Noire, reprit tout haut ensuite maître Robert le Breton. Tu pourras vieillir sur les vaisseaux de guerre, Jean mon neveu, sans avoir la chance de rencontrer beaucoup de guerriers et de marins comme celui qui a la bonté de permettre que je te recommande à lui.

» — Tu flattes, Robert, et je n'aime pas la flatterie, tu le sais bien. Mais, par mon patron l'archange Michel! qui était un fort beau garçon, à ce qu'on prétend, voilà un enfant d'une charmante figure. C'est bien délicat, mon cher, et tu auras de la peine à en faire un gars propre à aller serrer une voile, de mauvais temps, ou à manier le mousquet et le canon. Avec ses cheveux blonds bouclés qui lui cachent à demi le visage, avec ses yeux bleus si doux, et la pâleur de ses joues, où la barbe n'est pas près de pousser encore, ton neveu serait mieux parmi les pages d'une grande dame que parmi les pages du vaisseau *le Coq*. Enfin n'importe : ménage-le, ne lui fais faire aucun ouvrage rude et difficile, à ce petit damoiseau, jusqu'à ce qu'il ait recouvré toutes ses forces.

» — Merci, capitaine, dit d'une voix émue Jeanne en s'inclinant.

» — Ah! tu as peur, Jean! Tu trembles, ta voix

est faible comme celle d'un enfant ou d'une petite fille.... »

Robert tressaillit à ce dernier mot; mais Jeanne eut assez de force pour se contenir. Robert répliqua :

« — C'est si timide! ça a été élevé par des femmes, à la campagne, pendant les guerres qui avaient appelé sous les armes tous les hommes des deux partis : il n'est pas étonnant que la présence d'un homme comme vous, capitaine....

» — Comme moi? On lui aura donc dit que j'étais bien terrible, bien méchant! N'aie pas peur, Jean, ajouta Porte-Noire en s'approchant de lui et en frappant tout doucement du revers de sa main rugueuse la joue du page, que cette présentation avait fait rougir un peu : c'est pour les hommes que je suis sévère : pour les enfants, le vieillard que tu vois a sous son pourpoint de cuir un cœur facile et paternel. J'ai eu des enfants aussi, moi; tous sont morts! je les ai bien pleurés, et ce sont les seules larmes que j'aie versées dans ma vie. Celui de tous que j'ai le plus regretté, c'était une fille, ma pauvre Marguerite, tout ce qui me restait dans mon veuvage, une blonde et blanche créature dont tu sembles être le frère jumeau.... »

Le bonhomme essuya une larme qui coulait sur sa moustache. Jeanne faisait assez bonne con-

tenance, quoique son cœur battît violemment; Robert se sentait horriblement mal à l'aise, et, pour couper court à une conversation qui pouvait amener une catastrophe, il prit son page par la main, et, l'entraînant hors de la chambre, il laissa le capitaine seul en présence du flacon de vin d'Espagne auquel le sieur de Porte-Noire demanda bientôt l'oubli de son chagrin.

Robert resta un moment dans l'antichambre du capitaine pour se remettre et pour donner à Jeanne le temps de rajuster ses cheveux et de se coiffer le moins coquettement possible de son bonnet brun, qui ne lui allait que trop bien.

« — Une fois sur le pont, Jeanne, je vais te livrer à toi-même : tu iras rejoindre les autres pages tes camarades; tu prendras garde à ne te point trahir; tu tâcheras d'être naturelle dans le mensonge perpétuel auquel tu es condamnée, et si quelqu'un te menace, si tu as quelque crainte, viens auprès de moi, viens dans mes bras, pauvre ange au milieu des démons : c'est un asile sûr que le port formé par les deux bras de Robert pour y recevoir une femme ! Vois-tu, Jeanne, si le capitaine, qui te regardait avec tant d'attention et à qui ta figure rappelait sa Marguerite, morte à ton âge et belle comme toi, si le capitaine ne t'a pas devinée, personne ne te devinera ici. »

Robert se trompait : quelqu'un devina Jeanne

sous le vaste pourpoint de drap gris, sous la large brague verte qui la couvrait. Elle n'eut pas paru sur le gaillard, que déjà un homme l'avait reconnue. Reconnue est le mot.

A bord du vaisseau *le Coq* était, avec le grade d'enseigne, un jeune débauché, grand coureur de ruelles et d'aventures galantes. Il était allié à M. de Brézé, et se nommait M. de Lorjois. En rôdant dans les petits quartiers de La Rochelle, où il lui arrivait de trouver des conquêtes faciles qui le délassaient du travail que son métier de raffiné lui donnait auprès des dames de noblesse et condition, il avait aperçu, fraîche et riante, une jeune fille ou femme, cousant auprès d'une fenêtre, et chantant d'une voix suave et pure une chanson qui courait alors contre les calvinistes. Il s'en était épris tout d'un coup; il était revenu, mais jamais il n'avait pu revoir celle qui lui avait apparu une fois seulement, et dont l'image l'avait poursuivi quelque temps. Vainement il s'était informé: on lui avait dit que dans cette maisonnette demeurait un matelot; mais on n'en savait pas davantage. Un autre amour l'avait consolé, et il ne se souvenait plus de sa rencontre, quand, Jeanne se présentant sur le pont du navire, M. de Lorjois poussa une exclamation d'étonnement qui fit frémir Jeanne et Robert.

Lorjois suivit le page, le regarda attentivement,

l'aborda pour lui parler, et fut bientôt convaincu qu'il avait affaire à une femme, et que la brague du jeune marin remplaçait le jupon de la petite chanteuse de La Rochelle. Le vieux Porte-Noire avait pu s'y tromper; c'était un vieux briffaut qui ne reconnaissait plus le gibier; d'ailleurs il n'avait pas fait état, comme le jeune enseigne, de surprendre, épier, lancer, courir et forcer d'innocentes femmes : presque toujours à la mer, il avait mis le cap sur de nombreux navires ennemis, et point sur des fillettes craintives, que ses manières passablement brutales auraient fort difficilement séduites. M. de Lorjois ne s'y trompa point, lui.

Jeanne, Jeanne, malheur à toi !

Robert et Jeanne s'aperçurent bientôt que l'enseigne avait des soupçons; mais ils n'osèrent point se l'avouer l'un à l'autre : car pourquoi effrayer Jeanne, si elle n'a rien remarqué de la poursuite de M. Lorjois? Robert saura bien la garder et la défendre. Pourquoi inquiéter Robert, s'il n'a rien vu? Jeanne fuira toutes les rencontres avec l'enseigne, et elle avertira Robert à temps, s'il y a danger pour elle.

Deux ou trois jours se passèrent, le chasseur épiant sa proie; Jeanne affectant le plus qu'elle pouvait les allures, les jeux des autres pages; et

Robert veillant sur tous les mouvements de l'un et de l'autre.

LeCoq avait observé la baie de Cadix, et remontait la côte d'Espagne pour aller porter à l'amiral les nouvelles qu'il devait attendre avec impatience. Les vents contrariant la route, on avait probablement encore une dizaine de jours de navigation : c'était plus qu'il ne fallait de temps à M. Lorjois pour conquérir la jeune femme, la persuader ou la ravir.

Un soir que Jeanne était assise sur la dunette, occupée à tresser un de ces rabans que les pages étaient obligés d'avoir toujours pendus à leur ceinture pour faire des amarrages au besoin, Lorjois, profitant de ce que le maître était occupé dans les bas du vaisseau à faire réparer quelques parties du gréement de rechange, monta rapidement l'échelle qui conduisait du château d'arrière au pont de la dunette, et abordant Jeanne, qui était loin de songer à lui :

« — Page, mon bel ami, lui dit-il en s'asseyant sur la lisse du couronnement à côté d'elle, tu es une femme. N'espère pas me tromper, je te connais : tu es celle que j'ai vue à sa fenêtre, à La Rochelle, un soir du mois dernier; tu cousais, tu chantais, tu étais ravissante. Je suis amoureux de toi et je te veux. Qu'es-tu à Robert le Breton? Sa

femme ou sa maîtresse? L'une ou l'autre, qu'importe? Nous autres gentilshommes, nous ne nous faisons pas scrupule d'enlever une femme à son mari, une maîtresse à son amant. Je vaux mieux, sans me flatter, que Robert; aime-moi donc, et quand nous aurons touché la terre, je t'emmènerai à Paris, à Saint-Germain, à la cour, où tu voudras.

» — Monsieur, sauf le respect que je vous dois, vous êtes fou, interrompit Jeanne en s'efforçant de sourire. Où voyez-vous une femme dans le petit Jean, page de maître Robert? Robert est mon oncle, et...

» —Robert peut être ton oncle, ou ton amant ou ton époux; mais tu es une femme, et tu ne sais pas quelle peine attend le maître du navire pour t'avoir amenée à bord, pour t'y avoir déguisée. Son honneur et sa vie sont en mes mains: si je parle, il sera dégradé, calé trois fois, rejeté dans les derniers rangs des derniers matelots; qui sait même si l'amiral, mon parent, ne pourra pas l'envoyer, à ma sollicitation, dans une galère, où il ira ramer les fers aux pieds, la tête rasée et le front flétri de quelque marque honteuse. Epargne-lui ces humiliations; aime-moi.

» — Oh! les infâmes propos pour un seigneur! Et vous feriez cela, monsieur? Et par la violence vous contraindriez une pauvre femme à vous ap-

partenir?.. Eh bien! oui, je suis une femme; mais le déshonneur de Robert et le mien ne peuvent tenir à une indigne menace de votre part! Nous saurons l'un et l'autre nous soustraire à l'infamie. Encore un mot, et je vais me jeter aux genoux du capitaine, lui tout avouer, vous dénoncer, me mettre sous sa protection, et attendre à ses pieds qu'il ait prononcé ou votre arrêt ou celui de Robert.

» — Que de femmes m'ont tenu ce langage, mon ange! Mais tu réfléchiras. Ce soir, pendant que ton père sera de quart, j'irai dans ta chambre te demander ma grâce, et je l'obtiendrai. Garde-toi de dire un mot de tout ceci à ce sauvage de Robert, car je saurais te punir si tu oubliais ma défense. »

Lorjois descendit l'échelle de la dunette en sifflant un air à la mode, et laissa Jeanne pleurant à chaudes larmes. Jeanne aperçut Robert qui remontait de la batterie; elle essuya ses yeux; mais elle ne put assez bien dissimuler son trouble pour que le maître ne le remarquât pas. Robert vit qu'elle avait pleuré; il ne lui en demanda pas la cause; mais il reconnut que Lorjois lui avait parlé, à la manière dont Jeanne répondit quand le maître demanda :

« — As-tu vu l'enseigne par ici? Je le cherche pour lui dire que le maître-valet est prêt à distri-

buer les vivres de l'équipage et qu'on n'attend plus que lui. N'était-il pas à se promener sur la dunette?

» — Il était à l'instant sur le demi-pont de l'arrière, et le voilà au converso, où il parle avec le lieutenant. »

Le soir, quand la nuit fut tombée, Robert allant prendre le quart, Jeanne descendit par son ordre dans la chambre; elle chercha à s'y enfermer, mais Robert n'avait pas voulu lui donner la clef :

« — J'irai tout à l'heure changer mon pourpoint contre ma casaque de nuit, et je clorai ta chambre. Dors bien, mon enfant. »

Le quart étant établi, et tout ce qui n'était pas de service étant couché, Robert, qui se promenait sur le gaillard d'arrière, entendit la porte de la chambre de l'enseigne crier sur ses gonds :

« — Jacques, dit-il au quartier-maître, qui était son compagnon de quart, veille un peu, mon ami; je vais prendre mon manteau, parce que j'ai froid. »

Il se glissa alors le long de l'échelle de la grande écoutille, et en moins de quelques secondes, sans lumière, il fut rendu à deux ou trois pas de sa chambre. Il se blottit contre le bord et attendit.

Quelqu'un marchait à pas de loup dans le faux-

pont et se dirigeait vers la chambre du maître : c'était Lorjois, Robert n'en pouvait douter. Une lanterne, cachée sous le manteau de celui qui la portait, fut démasquée à demi quand l'enseigne arriva près de la demeure de Jeanne. La porte était poussée, Lorjois fit un léger effort et elle céda; alors un cri d'effroi bientôt comprimé se fit entendre. A l'instant Robert, debout sur le seuil de sa cabine, parut un couteau à la main, et ce couteau levé sur l'enseigne, qui eut bientôt tiré son poignard pour se défendre. M. de Lorjois était contre le lit de Jeanne :

« — Tu as parlé, misérable, tu m'as attiré dans un guet-apens! »

Et, en prononçant ces mots, il se baissa pour frapper la pauvre jeune fille glacée d'épouvante.

« — Et que vient faire dans ma chambre l'enseigne du vaisseau *le Coq?* Le capitaine lui a-t-il donné l'ordre de commencer une ronde dans les chambres des officiers? N'est-ce pas un projet d'assassinat contre mon page?... Sortez, monsieur, sortez donc!

» — Qui donc se croit le droit de me parler ainsi, à moi, M. de Lorjois, gentilhomme, parent de M. le marquis de Brézé et enseigne à bord de ce vaisseau?

» — Un homme que tu outrages, enseigne, gentilhomme de la famille de Brézé! Sors.

» — Tu lèves le couteau sur moi !

» — Et prends garde que je le laisse tomber sur ta poitrine.

» — Au secours ! au secours ! s'écria Jeanne. Robert, Robert, ta main sera clouée au mât avec ce couteau dont tu as menacé ton supérieur... Au secours !

» — Tais-toi, imprudente ! faut-il que tout ce navire sache qu'un gentilhomme a voulu déshonorer un honnête matelot ? Tu vois bien que monsieur a honte de sa conduite, et qu'il s'en va, se promettant de ne plus rien tenter désormais, car il voit que je sais garder mon trésor. Allez, monsieur, et jurez à maître Robert que tout ceci restera entre nous trois. Jurez !..

» — Tu crois me prendre par la peur ? Je ferai là-dessus ce qui me conviendra ; je n'ai point d'avis à recevoir d'un roturier comme toi.

» — Ce qui te conviendra ! dit Robert en faisant un pas vers l'enseigne. Tu railles sans doute ? Jure de garder le silence, ou tu es mort. »

De son bras vigoureux le maître saisit alors M. de Lorjois par le col de son pourpoint, et, le couteau levé, il répétait :

« — Jure, jure ! »

Jeanne était sortie de son lit, et s'était jetée entre ces deux hommes qui se menaçaient dans l'obscurité. Elle faisait de vains efforts pour les

séparer; elle appelait à l'aide, d'une voix mourante; elle suppliait Lorjois d'épargner les jours de Robert, elle suppliait Robert de rendre à Lorjois sa liberté. Il n'était plus temps, Robert ne pouvait plus rien entendre: il porta un coup de couteau à son adversaire, qui sentit la pointe de la lame lui sillonner le bras gauche sans pénétrer dans la chair; et au même instant, le poignard de Lorjois, que Jeanne avait détourné d'abord avec la main, vint frapper le maître au milieu de la poitrine.

Un effroyable cri, qui ébranla le vaisseau, de la quille aux pommes des mâts, annonça aux gens de quart et aux marins qui dormaient dans la batterie que quelque scène terrible se passait dans l'entrepont.

« — Au meurtrier! » fut la seule parole que Robert put prononcer avant de tomber. Dans sa chute, il entraîna Jeanne, que l'enseigne voulait retenir et dont il allait se faire une seconde victime, quand le prévôt, George Leduc, arriva en courant, un fanal d'une main et son épée de l'autre.

« — Du sang, des couteaux tirés, un blessé! Le maître, l'enseigne et une femme! Qu'est ceci, grand Dieu! quelle complication de crimes et de délits! Que le Seigneur garde le vaisseau! »

Leduc fit signe au caporal qui était accouru

avec la garde. Celui-ci s'empara de l'enseigne, le désarma, et le conduisit au pied du grand mât, où quatre mousquetaires le gardèrent en attendant que le capitaine fût descendu. Les matelots, venus en toute hâte, avaient porté le maître sur le lit de sa cabine ; Jeanne se mit à étancher le sang qui sortait de la poitrine, et à presser de ses lèvres cette plaie que bientôt le chirurgien jugea mortelle.

Le sieur de Porte-Noire fut annoncé par M. de Linières, qui amenait l'aumônier. Quelques fanaux allumés, jetant sur le lieu de la scène une clarté lugubre, furent suspendus aux barrots du faux-pont; le prévôt fit faire place autour de la cabine de Robert-le-Breton; on apporta des siéges pour les officiers, une table pour l'écrivain, et le silence le plus absolu fut commandé par le chef de la police du navire.

Le capitaine entra dans la chambre du maître, et apercevant la jeune fille, qui n'avait pas pris le temps de revêtir son pourpoint de page :

« — Ah ! Robert, dit-il, tu m'avais trompé !.. La présence d'une femme à bord explique tout cet affreux désordre, ce sang qui coule, ce crime d'un jeune insensé. Pourquoi faut-il, malheureux, que tu aies oublié la défense si sage de la loi ! Voilà ce qu'amène le libertinage. »

Robert rassembla toutes ses forces, et, soutenu

par le chirurgien et par Jeanne, il se redressa pour parler ainsi :

« — Le libertinage, dites-vous, capitaine! Oui, c'est le libertinage qui a voulu attenter à l'honneur de cette fille chérie! Ma pauvre Jeanne, elle n'avait pas de mère, point de parents à qui je pusse la confier; il ne lui restait plus que moi, comme à moi il ne restait plus qu'elle! Je n'ai pas voulu la laisser seule à La Rochelle au milieu d'une population de jeunes cavaliers qui se seraient fait un devoir de la séduire... Je l'ai amenée sur ce vaisseau, déguisée, afin qu'elle échappât au danger. Mais un Lorjois était ici : sous l'habit de matelot il a reconnu une femme, et il a résolu de lui faire violence.... C'était un jeu piquant pour lui, car il croyait que c'était ma femme ou ma maîtresse. Je veillais... je me suis trouvé entre le loup et la brebis, et c'est moi que le loup a mordu. Il a bien fait... car j'allais le tuer. »

Robert se coucha pour ne se plus relever. Le chirurgien appela l'aumônier :

« — Tout est fini pour le corps, mon père, sauvez son âme!

» — La justice ne saurait être trop prompte, dit le capitaine en secouant sa tête blanche, comme pour se délivrer d'une idée fatale qui

l'obsédait. Amenez M. de Lorjois... Je sais le crime, monsieur, et vous savez la loi.

» — Cet homme m'a provoqué, capitaine.

» — Provoqué à séduire sa fille, n'est-ce pas? à lui faire violence?

» — Il a levé le couteau sur moi, et j'ai dû me défendre.

» — Il a dû défendre l'innocence de sa fille.

» — Une affaire de petite roturière amènerait la mort d'un gentilhomme!

» — M. le Cardinal a bien montré à la grande et à la petite noblesse de France que la loi est pour tous, égale et terrible. Cet homme est mort, monsieur, vous l'avez tué, et la loi vous tue. Préparez-vous à mourir.

» — J'en appelle à M. le marquis de Brezé, et au besoin à l'éminentissime Cardinal dont mon père fut le fidèle domestique.

» — Nous sommes sur la côte d'Espagne, monsieur, et je suis le juge suprême dans ce vaisseau. Tout jugement rendu par moi est sans appel.

» — L'amiral, mon parent, vous demandera compte de cette sentence barbare!

» — Soyez tranquille, monsieur, je ne craindrai pas d'aller dire à M. de Brezé : « Votre parent » a tué; l'ordonnance dont vous m'aviez confié la

» garde le condamnait : il est mort. » Demain matin, le prévôt aura exécuté la loi. Leduc, faites retirer le condamné; mettez-le dans la prison, où monsieur l'aumônier ira lui porter les consolations religieuses. »

Le capitaine se leva, et entra dans la cabine du malheureux Robert, que Jeanne arrosait de ses larmes : Robert avait rendu le dernier soupir. Porte-Noire prit Jeanne par la main, et l'arrachant avec effort de la chambre où elle voulait passer cette nuit affreuse auprès du cadavre de son père :

« — Tu as perdu un excellent père, mon enfant, et tu as raison de pleurer; je le regrette bien sincèrement, quoiqu'il ait fait une grande faute en t'embarquant sur ce vaisseau, malgré l'ordonnance. Te voilà orpheline; il te faut un appui, une famille : je serai ton père. Tu me rappelais, l'autre jour, ma jeune et jolie Marguerite : tu la remplaceras... Le veux-tu ? »

Jeanne ne répondit rien; les sanglots l'empêchaient de parler. Elle se jeta une dernière fois sur le corps sanglant de Robert, le baisa avec respect et s'évanouit. Le sieur de Porte-Noire l'enleva alors dans ses bras, et la transporta sur le lit de sa propre chambre, où elle se leva quelques heures après, un peu plus calme dans son désespoir. Le capitaine, triste, affligé, n'avait

pas quitté la fille de son adoption; quand elle reprit ses sens, il l'embrassa affectueusement, l'appelant des noms les plus tendres. C'était un spectacle touchant que celui que donna toute la nuit ce vieillard, au visage ordinairement si sévère, les yeux pleins de larmes, prononçant tout bas le nom de Robert et tout haut ceux de Jeanne et de Marguerite, suppliant le chirurgien de conserver à cette jeune fille, si frêle, si délicate, une vie qui lui devenait chère.

Au point du jour, le barberot, aide du chirurgien, dépouilla le cadavre de Robert de ses vêtements, le couvrit d'une toile à voile, puis le fit porter sur le château d'avant. Quelques instants après, le prévôt amena M. de Lorjois, dont les mains étaient fortement liées avec une corde que le caporal tenait par son extrémité. Tout l'équipage s'assembla sur le pont; les soldats prirent les armes; le sieur de Porte-Noire parut armé comme pour un jour de combat ou de revue passée par l'amiral. Le lieutenant vint prendre les ordres du capitaine, qui décida qu'on ne tirerait point le canon, qu'on ne battrait pas la caisse, comme il était d'usage quand justice était faite à bord, de peur que ces bruits ne fussent un avertissement cruel pour Jeanne.

Le prévôt lut alors à l'enseigne l'arrêt qui avait été rendu pendant la nuit et signé par tous les

officiers. L'enseigne ne prononça pas un mot, il monta sur le château d'avant, où le prévôt et un des équimans l'étendirent sur le corps glacé de sa victime, — horrible sensation qui arracha à ce jeune homme si plein de vie une exclamation douloureuse ; — le cadavre vivant fut lié à l'autre, dos à dos; puis, un cartahu passé à l'extrémité de la vergue de misaine les enleva tous deux hors du navire, où ils restèrent tournoyant pendant quelques minutes. Lorsque les hommes présents les eurent bien vus, pour comprendre toute l'horreur d'un pareil supplice, le lieutenant fit un signe, et l'on coupa la corde... Bientôt *le Coq* fut à plusieurs milles de ces deux hommes, qu'on aperçut à peine dans le sillage.

Le chirurgien, qui était resté auprès de Jeanne avec le page du capitaine, raconta qu'au moment où la corde avait été coupée, ce qu'il avait vu exécuter de la chambre de poupe, la fille de maître Robert s'était réveillée en sursaut, en poussant un cri déchirant et en appelant son père.

Le délire dura quelques jours, puis Jeanne revint à la raison. Elle s'attacha au bon vieillard, qui la comblait de témoignages de la plus tendre affection.

Le ... juillet 1640, le sieur de Porte-Noire avait mouillé *le Coq* dans la rade de La Rochelle. Il alla aussitôt rendre compte de sa mission à

l'amiral marquis de Brezé. Quand il eut parlé des dispositions des Espagnols à Cadix, il raconta ce qui s'était passé à bord de son vaisseau.

« — Monsieur, lui dit l'amiral en lui tendant la main, vous avez adopté la fille d'un brave officier, vous avez bien fait. Vous avez respecté la loi, quoi qu'il vous en coûtât de nous priver d'un parent; la discipline est chose si nécessaire dans la marine, que je ne puis vous dire qu'une chose : vous avez bien fait. Embrassez-moi, M. de Porte-Noire. Je mettrai à l'ordre du jour de la flotte ma satisfaction de votre conduite, et la mort de notre propre cousin. Puis, quand j'aurai rempli mes devoirs d'amiral, vous ne trouverez pas mauvais que je donne quelques regrets à un jeune homme qui promettait d'être un bon marin et un brave soldat... Nous appareillerons demain, mon cher Porte-Noire, et pour nous consoler nous irons battre l'Espagnol. Je compte sur *le Coq* et sur son vaillant capitaine. »

NOTES.

— *Le Coq.* (P. 265.) Les vaisseaux français du port de 800 tonneaux étaient, au XVII[e] siècle, classés parmi les vaisseaux de guerre du 3[e] rang. En 1673, la France avait neuf vaisseaux de 800 tonneaux : *le Rubys, le Duc, le Bon, le Précieux, l'Heureux, l'Intrépide, le Courageux, l'Incertain, le More* et *le Fendant.* Au lieu de 36 canons, qui était l'armement des bâtiments de la force du *Coq*, les vaisseaux qui viennent d'être nommés avaient 48 canons; leurs équipages étaient de 300 hommes, dont 154 matelots, 100 soldats, 46 officiers mariniers et 5 officiers principaux. La solde mensuelle d'un pareil équipage était de 4,141 livres. (Voir *Estat abrégé de la Marine du Roy* en 1673, manuscrit des Archives de la marine.) En 1698, les vaisseaux français de 800 tonneaux faisaient encore partie de la classe dans laquelle ils figuraient en 1673. Leur nombre était de six seulement, comme on le voit par l'*Abrégé de la Marine du Roy* pour 1698, superbe manuscrit appartenant aux Archives de la marine; voici leurs noms : *la Zélande, le Marquis, le Modéré, le Diamant, le Solide, le Vaillant.* Les équipages de ces vaisseaux étaient alors de 300 à 350 hommes; ils portaient de 50 à 58 canons, suivant leur âge.

— *Cinglait...* (P. 265.) Faisait voile. On devrait écrire : *singlait*, le mot venant du bas latin *sigla.* Voir : *Index* de l'*Arch. nav.*, les mots *Cingler, Sigla, Seglu.*

— *Son grand pacfi et son pacfi de bourcet.* (P. 265.) Sa grand'voile et sa voile de misaine. J'ai dit, p. 509, 2e vol. de l'*Arch. nav.*, d'où vient le mot *pacfi*, corruption de *papafico*, dont j'ai donné l'étymologie, p. 193 de ce même vol. Page 189 de ce 2e vol., j'ai expliqué comment la voile de l'avant, *boeg-zeil*, a pu être appelée *bourset*, orthographe préférable à celle qu'on adopta généralement au XVIIe siècle: *bourcet*.

— *Au-dessous du château d'arrière.* (P. 268.) Les *corridors* étaient ce qu'on nomma ensuite les *coursives*, la partie de la batterie haute d'un vaisseau placée sous ce qu'on appelle aujourd'hui les *passavants*. (Voir : *Index* de l'*Arch. nav.*, aux mots *Corridor* et *Corridorium*.) Le caillebotis était une portion du pont supérieur qui remplissait l'espace compris entre le grand mât, le gaillard-d'avant et les deux passages pontés qui couvraient les corridors; c'était un plancher fait à claire-voie, engagé dans les barrots, soutenu par des épontilles, et essentiellement mobile. (V. Dictionnaire d'Aubin.) Le château-d'arrière était toute l'œuvre-morte élevée à la poupe du vaisseau; il dominait le gaillard d'arrière, et une dunette le surmontait. Le corps-de-garde et le logement du capitaine étaient dans ce château.

— *Pages.* (P. 268.) On appelait alors indifféremment les jeunes apprentis-marins : *pages*, *mousses* ou *garçons;* quelquefois aussi, mais surtout dans la Méditerranée, on les nommait *gourmettes*. Gourmette était la traduction française du mot bas-latin *gromettus*, qui lui-même était une traduction de l'anglais *groom*. Voir *Arch. nav.*, t. 2, p. 238.

— *Et devant eux le prévôt.* (P. 268.) Le prévôt était, à bord des vaisseaux au commencement du XVIIe siècle, ce qu'on appelle aujourd'hui le capitaine d'armes. Voici en quels termes parle de ce bas-officier l'ordonnance du commandeur de La Porte (1634), p. 21, de l'*Estat général de la marine, avec les Ordonnances et Règlemens qui s'y observent* (manuscrit des Archives de la marine) : « Le préuot est un officier très né-» cessaire et qui sert beaucoup dans un nauire. Premièrement » il fait passer tout l'équipage au quart lorsque le quart s'assied, » il faict retirer tous ceux qui n'en seront point, et après qu'il

» a faict retirer tout son monde, il s'en va prendre son repos » pour éueiller le second quart, qu'il appelle nom par nom tous » ceux qui en sont; ainsi le troisième. Il est geolier et tient les » clefs des prisons; il enregistre toutes les amendes qu'il doit » porter au capitaine lorsque la monstre » (la revue pour la paie) » se faict, et en a vn tiers, et les deux autres tiers sont pour » les pauures. Il a cinq solz chasque fois qu'il met un prisonnier » aux ferz, et nul ne les ozeroit oster que lui; il ayde au quar- » tier-maître a distribuer les platz à l'équipage, les retire après » qu'ils ont mangé et les porte au cuisinier pour les lauer; faict » que chasque homme des platz nettoye leur place; aduertit le » Capitaine des hommes qui sont malades ou absens. A un com- » bat il est obligé de faire porter les bailles au long des tillacz, » les faire remplir d'eau, les garnir cuirs vieilz et des grandes » vadrouilles et des sceaux; semer le sel sur le tillac et prendre » garde au feu. » Quelques expressions contenues dans cette dernière phrase veulent être expliquées. Les *bailles* dont il est question sont des baquets qu'on remplit d'eau pour mouiller les canons quand ils sont trop échauffés par le tir, pour parer aux premiers accidents du feu, enfin pour laver le pont au besoin. Le mot *baille* paraît venir du hollandais *baalie*. L'allemand dit *balje*. Les vieux cuirs qu'on mettait dans les bailles au moment du combat, servaient à refroidir les pièces et faisaient l'office d'éponge. Les vadrouilles ou fauberts étaient des balais de vieux filins ou de vieux linge, qui servaient au nettoyage du pont autour des pièces. Le mot *vadrouille* me semble être une corruption des deux mots hollandais *van dweilen*, pour essuyer. En hollandais, le faubert s'appelle également *zwabber* et *dweil*. Le sel que le prévôt semait sur le tillac avait pour effet de rendre le pont moins glissant pendant la bataille.

— *Près et plein donc!* (P. 269.) C'est-à-dire, « tenez le navire près du vent et de telle sorte que les voiles soient pleines. » J'ai montré t. 2, p. 521, de l'*Arch. nav.*, que le commandement : Près et plein! était usité au XVIe siècle.

— *Au poste difficile de maître.* (P. 272.) Le maître était un homme bien plus important alors que n'est aujourd'hui le maître d'équipage. L'ordonnance de 1634 en parle ainsi, p. 10,

du manuscrit de l'*Estat général de la marine*, etc., cité plus haut : « Pour choisir un Maistre de nauire, il le faut prendre » tout courageux et fort experimenté, car estant sur tous les » officiers et mathelots, fors les maistres canonniers et maistre » valet, il les doict sy bien mesnager et discipliner, qu'en les » regardant ils sachent ce qu'il a dans la pensée ; les doibt in- » struire doucement et fidellement, et principallement a observer » le silence et a escouter les commandemens ; et au cas qu'ils » desobéissent en aduertir le Capitaine pour les faire punir. Il » doibt scavoir très bien mouiller lorsque le pillotte l'ordonne, » et très bien appareiller et se leuer en tous temps hors d'vne » coste. Il doibt appareiller les voiles ainsy que les pillottes l'or- » donnent. Il doibt souuent visiter tous les officiers pour scavoir » si chacun d'eux aux choses de sa charge s'y comporte comme » il le doibt ; si les soutes sont en bon état et que rien ne s'y gaste, » et en cas qu'il y trouuâst manquement ou deffaut en doibt ad- » uertir le Capitaine pour les faire punir suiuant l'ordonnance ; » si les calfateurs ou charpentiers ont les choses nécessaires pour » vn combat ; si les mâtz ne sont point assentis, » (craqués ; le mot est italien. Pantero-Pantera dit : *Assentir l'arbore s'intende quando si rompe ò creppa, ma non si finisce di rompere*) « n'ont point besoin de joints ou d'autres choses qu'il » faille remédier ; si les assiettes des mats et fonds de son nauire » sont en bon estat ; auoir soin que les mathelots obeissent aux » autres officiers, et les fassent exercer souuent en leurs loisirs, » qu'ils leur apprennent à monter et descendre, et de ne quitter » point la manœuvre qu'il ne leur commande ou ses officiers. A » un combat, il commande tous les mathelotz et appareille les » voiles selon qu'il est nécessaire ; et auparauant le combat il a » ce soing de faire aprester tout son funin » (les cordages, du latin *funis*), « d'ordonner les hommes à chaque manoeuure » avec un officier comme aux bras, retraictes, cargues, escoutes, » écouets » (amures) ; « scauoir si les calfatz et charpentiers sont » munis de leurs plaques, planches et tampons, et si tout est » garni de goildron » (goudron), « de mousse et d'estoupe pour » boucher les coups de canon ; et auoir deux hommes qui tour- » nent autour du nauire par dedans pour ouir et voir ou don-

» nent les coups de canon, afin d'y pourvoir promptement et d'y » remédier. Qu'il soit fort préuoiant; que toutes les nuits il » assure les vergues, fasse desranger les bonnettes et soit préparé » à toutes sortes de mauvais temps, et qu'il punisse séuerement » à coups de bouts de cordes le premier matelot qui parlera ou » qui commandera à son compagnon, après les en auoir ad- » uertis. »

— *Le barbier.* (P. 275.) C'était de ce nom qu'on appelait alors le chirurgien; son aide se nommait le *barberot.* Voir *Index* de l'*Arch. nav.*, aux mots *Barberot* et *Barbier.*

— *Le maître-valet.* (P. 277.) Je vais encore citer le préambule de l'ordonnance de 1634 pour ce qui regarde cet officier. Le manuscrit des Archives dit, p. 20 : « Le Maistre-Valet doibt » estre fort homme expérimenté au fait de la mer et bon naui- » gateur, qu'il aye passé par tous les degréz des charges du » nauire. Il doibt parfaitement bien cognoistre les assiettes » (ce que dans la Méditerranée on nommait l'*estive*, les tirants d'eau, la bonne ligne de flottaison) « afin de les bien entre- » tenir, et pour cela faire, il faut qu'aussitost qu'une barrique » ou tonne est vuide qu'il la remplisse, et voir sy son nauire soit » d'assiette ou non et s'il est droit. Il doibt donner reçu à l'escri- » uain de tout ce qui entre en son fond de calle, rendre compte » tous les jours de la consommation de ses victuailles et de » toutes les vaisselles » (vases et coffres) « qui sont nécessaires » pour tenir les boissons, victuailles et chandelles; il doibt estre » soigneux de visiter souvent son pain pour empescher qu'il » n'entre point d'humidité dans la soulte » (sur ce mot, voir *Index* de l'*Arch. nav.*, aux mots *Sota* et *Soute*) « et s'il ne se » gaste point, et voir si les soultes ont esté bien séchées et » chauffées, et que l'air n'y puisse point entrer. Il doibt distri- » buer ses vcituailles fidellement selon l'ordre qui lui a été » donné, sous peine d'en répondre au corps » (sous peine de » punition corporelle). « Il donne le pain à l'équipage tous les » samedis ou l'escriuain assiste, et leur doibt donner quant et » quant le fromage et le beurre pour toute la semaine pour leur » déjeuner. Il départ les victuailles au cuisinier par poids et par » pièces, lequel les doibt rendre de mesme; il doibt scauoir bien

» ranger ses plats pour estre pris par les quartiers-maistres et » pour estre portez aux équipages; tenir net le fond de calle, le » lauer à toute heure, et luy même se tenir proprement, et tenir » les barriques a trauers bien serrées et jointes ensemble, afin » qu'elles ne puissent couler ny branler. Il doibt scavoir achepter » son poisson et sa chair, en scavoir les marchés et cognoistre sy » elles sont bonnes ou mauuaises, scavoir bien saler et conseruer » les peaux de bœufs vertes de peur qu'elles ne se pourrissent » et ne s'apuantissent; et pour le poisson il doibt voir qu'il soit » nettement et seichement, et le remuer quelquefois; voir à un » combat souvent le fond de calle, descendre pour voir s'il n'y » a point quelques coups de canon qui puissent porter préjudice » au nauire. »

— *Au converso.* (P. 287.) *Converso*, terme portugais qui désignait la partie du pont supérieur comprise entre le mât de misaine et le grand mât. Les matelots se promenaient sur ce passavant, et y faisaient la conversation. Voir le Dictionnaire d'Aubin.

— *Menacé ton supérieur.* (P. 289.) L'art. 37 de 1634 portait : « Si quelqu'un tire le cousteau dans le navire, encores » qu'il ne blesse point, sera percé avec le cousteau au travers de » la main contre le mât. » MS. des archives de la marine. Pour la manière dont ce supplice était appliqué, voir t. II, p. 113 de l'*Arch. nav.*

— *Le cadavre vivant fut lié à l'autre.* (P. 296.) L'art. 40 de l'ordonnance mentionnée ci-dessus disait : « S'il aduenoit que » quelqu'un tuast son compagnon ou le blessast, en sorte qu'il en » mourust, on attachera le mort avec le vivant dos à dos, et se» ront jettez à la mer; et s'il est à terre, sera exécuté à mort. » La première mention que j'ai trouvée de cet horrible supplice est dans la charte maritime donnée en 1190 par Richard d'Angleterre au moment où il partait pour la croisade. Voir p. 112, 2e vol. de l'*Arch. nav.*, le texte latin dont l'article qu'on vient de lire est une traduction, empruntée à l'art. 42 de l'*Artijkelbrief*, loi qui régissait la marine de Hollande.

— *Un des équimans.* (P. 296.) « Les équimans ou maistres » de mizaine commandent le mast de beaupré et le mast d'auant

» et tout le funin qui en dépent; ils ont la même chose à faire » en auant que le contre-maître en arrière pour le funin et pour » abaisser les vergues. C'est à eux à jeter le grappin sur le nauire » ennemi et le saisir, et partant il faut qu'ilz soient hommes de » cœur, adroits et dispos, bons manœuvres, parce qu'ils sont » au lieu le plus dangereux du nauire. Ils lauent les tables de- » uant que de les loger ou rouer dans leurs chambres; ils soignent » les ancres, les caponnent, et mettent à place; ils font qu'on » tienne toutes les choses en sy bon estat que rien ne se gâte et » ne se pourrisse. » (Préambule de l'ord. de 1634, manusc. des Archives de la marine, p. 15.) Le mot *équiman* était une corruption d'*esquiman*, prononciation picarde et normande du hollandais *schieman*.

Un rachat de captifs.

— 1645. —

I.

Le chapitre général de l'ordre de la Sainte-Trinité était assemblé au couvent de Serfroy maison capitale de l'ordre. Il s'agissait de l'élection d'un père et d'un frère convers qui devaient aller en Alger racheter de pauvres chrétiens français que les corsaires de Barbarie avaient pris sur les bâtiments du commerce, et qui languissaient au bagne et chez quelques maîtres, attendant que

le dévouement des moines mathurins et l'aumône des fidèles assurassent leur délivrance.

Cette assemblée grave et recueillie était présidée par le frère Louis, docteur ès-saints décrets, général et grand-ministre de l'ordre de la Sainte-Trinité, conseiller et aumônier de Sa Majesté très chrétienne, Louis treizième du nom. Plusieurs frères s'étaient mis sur les rangs, et, avec eux, les pères supérieurs des maisons de Douai, de Mortagne, de Paris et de l'Honneur-Dieu, près Chelles en Brie, tant était grand le zèle de ces hommes pieux pour la cause de l'humanité souffrante.

On allait procéder à un scrutin, quand le général, prenant la parole, rappela à ses frères qu'il fallait un grand courage, une constance à toute épreuve, une renonciation aux vanités et attaches du monde pour remplir la mission sacrée que chacun d'eux brûlait de se voir octroyer. « Il faut tout braver avec joie, avec résignation du moins, tout jusqu'au martyre !

» — Oui, jusqu'au martyre, » s'écria avec force, en se levant, un homme d'une quarantaine d'années environ, beau, grand, portant la barbe grise, la moustache épaisse et retroussée, une noble balafre au milieu du front ; vétéran des voyages aux terres de Barbarie, qui avait déjà vu la mort de près à Salé et à Maroc, en tirant de la chaîne

bien des Français que les hasards de la guerre maritime y avaient attachés.

Ce moine, c'était le père Lucien Hérault, que sa vertu et sa connaissance des pratiques des États Barbaresques désignaient aux suffrages de ses égaux; mais que l'ordre aurait voulu ne pas exposer une fois encore à des dangers qui devaient le faire mourir un jour en terre païenne : tout le monde en avait le pressentiment. Hérault renouvela tant ses instances, il promit tant de faire tout ce qui s'accorderait avec la charité et son devoir de trinitaire pour conserver aux mathurins un de leurs frères les plus précieux, que toutes les voix le désignèrent. Frère Boniface du Bois, jeune convers qui désirait ardemment faire sa première campagne, lui fut adjoint, et le révérendissime frère Louis, tirant d'un coffret aux armes du roi un parchemin, dit au père Lucien :

« — Voici votre passeport, mon frère, et vos pouvoirs. Rien n'y manque, ni la signature de monseigneur Bouthillier, le secrétaire d'État, ni le sceau de cire jaune aux trois fleurs de lis. Quant à l'aumône, cet argent que l'activité et l'industrie de notre révérend procureur-général, le père Claude Ralle, ont beaucoup augmenté, grâce aux bontés particulières des gens de bien de tout le royaume, elle est assez considérable. Je ne parle

point de ce que vient d'ajouter la taxe de nos couvents et des maisons que nous avons dans les provinces de France, de Champagne, de Picardie, de Normandie et de Flandres, c'était de droit. La source des œuvres charitables n'est point tarie, grâce à Dieu, et vous emportez avec vous près de cinquante mille livres. Une chose que je ne dois point laisser ignorer au chapitre, c'est que Sa Majesté la reine régente, notre gracieuse souveraine, nous a envoyé mille livres tournois, en assurant notre ordre de sa protection spéciale. Des quêtes, faites dans toutes les paroisses de Paris par des dames de la noblesse et des demoiselles de la bourgeoisie, ont singulièrement contribué à accroître le chiffre de l'aumône.

»Nous prierons pour ces personnes respectables et pour notre reine Madame Anne d'Autriche, que Dieu sauve de tout malheur! Maintenant, recevez ma bénédiction, vous qui allez braver les vents, la mer, et plus que cela, la dureté du cœur des infidèles. Que le ciel vous protège et vous ramène bientôt, pasteurs tendres et courageux, qui allez arracher à la dent du loup les brebis que le ravisseur a prises sur les domaines chrétiens!»

Lucien Hérault et Boniface du Bois, agenouillés aux pieds du général, se prosternèrent la face contre le marbre du chœur, et ils se relevèrent

pour l'embrasser et recevoir l'accolade de tous leurs frères. Le lendemain, ils étaient ensemble sur la route de Marseille, où les emportaient d'un pas grave et mesuré deux grandes mules d'Espagne, que le gouverneur de Meaux leur avait envoyées, belles et bien harnachées.

L'aumône fut remise par le père procureur-général au banquier Frarin, qui la fit tenir à Marseille, en y ajoutant la somme de trois cents livres, indépendamment des mille livres qui lui revenaient pour ses droits de change, et dont il faisait remise entière, générosité qui lui fit un honneur infini dans toutes les communautés de l'ordre des mathurins.

Ce fut chez leurs frères que Boniface du Bois et le père qu'il accompagnait allèrent se loger à Marseille. Le premier soin du révérend Lucien Hérault fut de faire marché avec un capitaine de navire pour leur passage à Alger et leur retour avec cent vingt captifs qu'ils espéraient racheter. Maître Maillan, patron d'une polacre neuve et bien équipée, loua son navire, qui alla se mouiller tout de suite au château d'If, après avoir embarqué ses vivres et ses munitions de guerre, car alors le vaisseau marchand portait des armes pour se défendre, en cas de rencontre de pillards et écumeurs de mer...

Un matin, Lucien Hérault était occupé à régler, avec le ministre du couvent des mathurins de Marseille, quelques affaires relatives à sa pieuse mission, quand deux personnes se présentèrent demandant à lui parler. La première était une bonne femme portant le mezzaro blanc des femmes de Gênes; elle était toute tremblante, pleurait, et l'on pouvait reconnaître à la rougeur de ses yeux que bien des larmes en avaient coulé depuis long-temps. La seconde personne était un valet ayant le juste-au-corps aux couleurs de la reine, botté, éperonné, le fouet à la main, et qui venait de descendre de cheval à la porte du couvent. Le courrier et la signora Gambazzo attendaient que le révérend Hérault pût les recevoir; il parut bientôt.

« — Vous avez à me parler, madame?.. Qui vous a dépêché vers moi, mon ami? Si je ne me trompe, vous êtes à la reine, notre digne et sage régente.

» — Oui, révérend; j'apporte à votre seigneurie une lettre de Sa Majesté. J'ai fait diligence, je vous assure, et je crois bien que les chevaux qui m'ont apporté ne pourront point me remporter. Voici le paquet de la cour. »

Hérault prit le parchemin roulé que le courrier sortait du fond de son chapeau, et le délia, tout

en écoutant madame Gambazzo qui lui disait dans un patois presque italien, où se plaçaient quelques mots de l'idiome provençal :

« — Je suis, moi, une pauvre mère qui vient demander une grâce. Il n'y a que Dieu et vous qui puissiez m'exaucer.

» — Je vous entendrai dans un moment, ma chère dame ; mais laissez-moi lire les ordres de la reine. »

Le père supérieur entrait à ce moment, et Lucien Hérault, après avoir fait signe de la main au courrier qu'il pouvait sortir : « — Mon frère, dit-il, voici une missive de la cour ; voyons ce que demande la reine. »

Et il se mit à lire tout haut :

« Au révérend père Lucien Hérault, religieux » de l'ordre de la Trinité et de la Rédemption des » captifs.

» Révérend père, sachant que vous êtes sur le » point de vous embarquer pour Alger, où vous » êtes envoyé pour le rachat des esclaves chré- » tiens qui y sont, je vous fais parvenir celle-ci » pour vous recommander très particulièrement » les pères Anaclet de l'Assay, Théophile de Ren- » nes, et Hilarion de Roscof, capucins de la pro- » vince de Bretagne, détenus captifs audit Alger, » auxquels je désire que vous procuriez la liberté,

» par préférence à tous autres, vous assurant que » j'apprendray avec joye les nouvelles de leur » délivrance, pendant que je prie Dieu de vous » avoir, révérend père, en sa sainte garde.

» ANNE.

» LE GROS, secrétaire.

» A Paris, le deuxiesme mars, 1645. »

Les deux pères firent, en signe d'assentiment, une profonde inclinaison de tête; Lucien roula le parchemin qu'il mit dans sa manche; puis il s'avança gravement vers la Génoise, qui l'attendait discrètement dans un coin du parloir, mais qui avait entendu et compris ce que le révérend Hérault venait de lire.

« — Que puis-je pour vous, madame? Vous me croyez donc assez heureux ou assez puissant pour vous obliger?

» — Je ne suis pas une grande reine, mon père, et je n'ai pas des courriers qui portent mes désirs au loin. Je suis une petite marchande de Gênes, et je viens à pied pour vous implorer. Le père Matheo Lomellini, qui a l'honneur de vous connaître, m'a dit que vous alliez en Algérie racheter des chrétiens de cet enfer où ils expient les péchés qu'ils ont commis. Il m'a dit que vous étiez bon et que vous seriez touché des larmes d'une mère.»

La signora Gambazzo se jeta alors aux genoux du mathurin, qui se hâta de la relever en lui disant :

« — Je sais ce qu'une mère peut avoir à me demander; je comprends les larmes d'une mère, car moi, ma sœur, j'ai dans mon village une vieille mère qui pleure aussi. Elle croit que je ne reviendrai pas de Barbarie; et déjà sa tendresse inquiète brûle aux autels de la Vierge une cire suppliante que sa main attentive renouvellera jusqu'à mon retour... si je dois revenir. Vous voyez que je suis en mesure de vous entendre; vous voyez que je compatis tout naturellement à votre douleur ! Et quand je ne vous verrais pas dans l'affliction comme cette bonne Benoîte Hérault, ma mère bien-aimée et respectable, je serais tout à vous. Mes vœux me donnent à toutes les familles dont quelque membre gémit sur la terre païenne, et le Seigneur notre Dieu sait si j'accomplis avec amour les devoirs qu'il m'impose. Parlez donc, madame; dites-moi ce que vous avez à espérer. La reine de France ne sera pas obéie avec plus d'empressement que la bourgeoise de Gênes.

» — Que vous me faites de bien, mon révérendissime père! Ecoutez donc avec patience, car le chagrin et l'amour maternel ont beaucoup de paroles.

» — Asseyons-nous ; mes oreilles et mon cœur sont ouverts pour vous écouter.

» — Peu vous importe mon nom, n'est-ce pas ? Cependant il faut que vous le sachiez, puisque celui au nom de qui je viens vous prier le porte aussi. On m'appelle Aurietta Gambazzo. Je suis fille d'un de ces fiers marins gênois qui ont acquis tant de renom dans la Méditerranée. Je suis veuve aussi d'un de ces marins. Hélas ! mon mari est mort il y a peu de temps. Le chagrin l'a tué, lui, cet homme si fort, qui, quarante ans, avait couru les mers, qui avait fait trois fois naufrage, et vingt fois s'était battu contre les pirates d'Afrique. Le chagrin tue les hommes, Dieu ne veut pas qu'il tue les femmes, afin peut-être qu'elles gagnent le ciel par des souffrances plus longues et une plus grande résignation. Mon mari était maître de navire, comme son père, comme le mien ; il voulut que son fils, son fils unique, fût marin aussi. Je le suppliai de me laisser cet enfant, qui, en l'absence de Pietro Gambazzo, était toute ma joie : « Il me secondera dans mon petit négoce » (je suis marchande dans *Sotto-Rippa*, et je vends » aux gens de mer du linge, des provisions, tout » ce qu'il leur faut enfin) ; il me secondera, disais-je » à Pietro ; pourquoi voulez-vous l'éloigner de moi ? » C'est votre image ; et quand vous êtes au loin, je » le regarde avec tendresse pour me rapprocher de

» vous, comme, pour rêver du paradis, je contem-
» ple la belle image de la madone qui veille sur ma
» maison.

» Cela ne fit rien. Pietro dit sévèrement qu'il voulait voir les Gambazzo se perpétuer dans la marine génoise qui en comptait déjà plusieurs, car, disait-il avec orgueil, il y avait un Gambazzo dans l'armement de saint Louis pour le pèlerinage à Jérusalem. Je n'avais que des pleurs à opposer à cet ordre. Je pleurai; et j'ai beaucoup pleuré depuis, mon père ! Jeannettino, qui vivait sur le port avec tous nos *barcaruoli*, n'avait point de répugnance pour la mer ; il était d'ailleurs aventureux comme le sont les jeunes gens, ceux de Gênes surtout; il obéit facilement à son père, et s'embarqua dans un galion qui allait à Lisbonne. Je ne vous dirai pas ma douleur...! Regardez, mon père, j'ai quarante ans à peine, et voilà ce qu'est devenu un visage que tous les sénateurs de Saint-Georges admiraient en passant devant ma boutique, et qui fit bien des jaloux à Pietro : je puis dire cela maintenant que les pêcheurs et les *facchini* ne font même plus attention à celle qu'on nommait Aurietta la belle. Le galion fit rencontre de plusieurs corsaires algériens, qui lui donnèrent la chasse. On se battit; un boulet ardent tiré par les pirates tomba par malheur au milieu des poudres du navire génois, qui sauta

en l'air avec tous ses matelots. Jeannettino, mon fils, fut jeté dans la mer comme ses compagnons; il avait le visage et les mains brûlés. Il nagea pourtant au hasard ; et bientôt l'esquif d'un des Algériens, qui recueillait les survivants sur ce champ de bataille, le tira de l'eau, souffrant des maux horribles, mais encore plus malheureux que vous ne pouvez croire, car il avait perdu la vue. Hélas! oui, mon père: aveugle, le pauvre enfant! Cependant on lui donna des soins, parce qu'on espérait l'envoyer à l'empereur de ces Turcs, vu qu'il est jeune — dix-huit ans depuis Noël dernier — et qu'on pensait que le grand-seigneur le contraindrait à se renier et à prendre le turban. Ibrahim-Raïs le garda donc et l'a encore dans ses jardins. Sa foi n'a point été ébranlée; mais qui sait si le malheur ne l'affaiblira pas, et s'il ne viendra pas à abjurer?

» — Non, ma sœur, il n'abjurera point, j'en ai l'espoir; et je crois que Dieu a voulu le rendre aveugle pour le sauver du malheur de se donner à un culte impie.

» — Je pense que, Jeannettino n'étant capable d'aucun service pour son patron, Ibrahim-Raïs le vendrait volontiers et s'en déferait à bon marché. Voilà dix-huit piastres que j'ai pu réaliser; ce ne sera pas assez sans doute; mais l'argent de la charité vous donnera le moyen de satisfaire

Ibrahim. Ah! mon père, rachetez Jeannettino Gambazzo ; ramenez-moi mon pauvre aveugle, dont la captivité a coûté la vie à son père ; rapprochez ces deux branches malades du même tronc, pour qu'elles se soutiennent l'une l'autre. Vous comprenez que je ne puis exister sans cet enfant, ce portrait du pauvre Pietro, portrait bien défiguré sans doute! Il était si beau, Jeannettino! beau comme Aurietta! Mais il n'est point de fils laids pour une mère, et je serai trop heureuse de le retrouver laid et aveugle!

» — Gardez votre argent, bonne femme; vous en aurez besoin pour cet enfant qui vous sera rendu, je vous le promets. Puissé-je, au bord de la mer d'Afrique, trouver pour cet autre Tobie un poisson miraculeux!... Mais, hélas! je ne suis pas un ange, et je ne suis pas digne que Dieu se serve de moi comme d'un instrument pour un miracle.

» — Mon fils me sera rendu, révérendissime père! Vous songerez à lui comme aux capucins de la reine de France!... Soyez donc béni, mon sauveur! Que Dieu envoie à votre mère des joies égales à celles dont mon cœur est comblé maintenant! »

Et Aurietta Gambazzo s'agenouilla devant le trinitaire, dont elle prit le scapulaire blanc, orné

d'une longue croix rouge et bleue, qu'elle baisa avec ardeur.

« — Retournez à Gênes; car il serait trop long d'attendre à Marseille. Je vous adresserai une lettre qui vous apprendra à temps le retour de la polacre le *Saint-Jean-de-Matha*, nom que je lui ai donné en mémoire du bienheureux patron et fondateur de notre ordre, et vous viendrez, si vous voulez, au-devant de votre fils.

» — Si je le veux, grand Dieu ! Si je le veux !

» — Priez pour nous, madame ! Intéressez frère Lomellini et son couvent à notre voyage; adieu.»

... Quelques jours après, Aurietta Gambazzo était à Gênes, et la polacre de maître Maillan mouillait au port d'Alger.

II.

Quand le père Lucien Hérault et le frère Boniface du Bois eurent obtenu de Youssouf, pacha d'Alger, la permission de descendre à terre, ils allèrent au divan, où le dey les reçut avec les égards qu'un riche présent, envoyé par la reine Anne d'Autriche à ce vice-roi, leur avait achetés. Le père rédempteur traita de tous les droits qu'il devait payer pour le rachat des captifs, cette année et les suivantes, à savoir :

« Au Bascha, plus de vingt pièces de huict (huit piastres) pour chacun esclave ;

» Au gardien du port, un réau ou réale de huict (une piastre ou pièce de huit réales) ;

» A l'Armin du Bascha, une réale de huict;

» A l'Ally-Baschi de la douane, une pièce de huict;

» A l'Alcassave, qui est le chasteau de la ville, trois réales pour teste;

» Au maistre mousse, deux réales et demie pour teste;

» Au truchement, une réale de huict.

» Enfin, pour les droits de l'entrée de l'argent ou marchandise, il se paiera un pour cent, pour le port, et au Bascha et à son Armin, huict et demy pour cent. »

Après l'audience où cette affaire fut réglée, Boniface et Lucien se mirent en peine de trouver les trois capucins recommandés par la reine, et le pauvre aveugle génois. Dans le souvenir du père Hérault, il marchait au même rang que les pères bretons, qui lui avaient valu l'honneur d'une lettre de la régente. Mais, comme ils allaient frapper à la porte d'Ibrahim-raïs, le Chély-bey (général des galères) les fit arrêter par ses janissaires et conduire en son palais, situé à la porte du port.

« — Que nous peut vouloir un officier du divan, quand le vice-roi a traité avec nous en sa présence? dit avec quelque timidité le frère con-

vers, Boniface du Bois, à son supérieur. Sont-ce déjà les persécutions qui commencent?

» — Oui, mon frère; et voilà vos premières épreuves. C'est ici qu'il faut armer votre cœur de toute la foi chrétienne dont vous êtes capable; c'est ici qu'il faut être fort, car ce barbare peut vouloir notre mort, tout injuste qu'elle serait; et notre tête est à lui, s'il en a envie. Cependant, je ne crois pas qu'il ose nous tourmenter, parce que Youssouf et Alger n'ont point oublié que les galères chrétiennes savent venir les châtier, quand ils en usent avec des gens qui ont qualité d'hommes libres comme envers les esclaves sur lesquels leur cruauté prend le droit de vie et de mort.

» — La volonté de Dieu soit faite, mon père !...»

Ils arrivaient, en parlant ainsi, au palais du Chéli-bey, Aly-Pichilin, qui les attendait se promenant à l'ombre d'orangers hauts et touffus, dans son jardin, que rafraîchissaient des jets d'eau nombreux et une riche verdure de printemps.

« — De quel droit, prêtres chrétiens, dit le général des galères, avez-vous laissé à la pointe du grand mât de votre polacre la bannière de votre ordre, et à votre mât d'artimon la bannière de France? Ne savez-vous pas que bannière c'est souveraineté, et vous croyez-vous souverains dans la darce d'Alger?

» — Souverains! non, nous ne le sommes point,

Ali, et, nous le savons; nous ne sommes souverains nulle part, et ici moins qu'ailleurs. Mais toi, ne te souvient-il plus déjà que, quand un des nôtres vint, en 1634, avec le sieur Samson Lepage, ambassadeur du roi de France, mon très auguste maître, on leur fit cette difficulté qu'ils considérèrent comme un affront, et qu'une convention, passée entre le représentant de Louis treizième et le dey d'Alger, autorisa, non pas eux seulement, mais tout navire français portant ambassadeur ou frère rédempteur, à garder ses bannières?

» — Je m'en souviens; mais il y a si long-temps que je pourrais vouloir ne pas me le rappeler. Les chrétiens sont chargés de piastres quand ils viennent ici; rachète tes bannières que j'ai fait abattre, et tu les verras remonter aux mâts de ta polacre. Cinquante réales de huit, ce n'est pas trop payer l'honneur de voir flotter en l'air le blanc de ta bannière de France et la ridicule croix rouge et bleue de ton ordre. Mais ce n'est pas tout, et ceci est la moindre des affaires que nous ayons à arranger ensemble. Il est à Alger un de vous autres moines à croix de deux couleurs, qui est ton frère, quoiqu'il ne porte pas la robe blanche comme vous deux, et qu'il ait une robe brune; il se nomme Sébastien, et nous l'avons retenu en gage pour des sommes que nous doit son ordre. Or, il

dit que votre ordre doit au sien, et, puisque te voilà, tu paieras pour Sébastien, car nous ne pouvons pas perdre, nous autres pauvres corsaires, qui faisons des esclaves à grand'peine, en exposant nos vaisseaux, notre argent et notre vie.

» — Les prétentions du père Sébastien sont sans fondement, Ali; et je m'étonne que tu m'en fasses un obstacle. Les pères de la Mercy n'ont de commun avec les Mathurins trinitaires que leur mission charitable dans vos pays; ils sont originaires d'Espagne, et nous de France. Appelle-nous au Batistan, et, à ce tribunal que tu présides, tu entendras nos raisons et celles du père Sébastien, avant de prononcer entre nous.

» — Je le ferai, parce que je suis juste. Mais autre chose encore. J'ai des esclaves à vendre, tu les achèteras. Ils me déplaisent. Ce sont gens qui ne produisent rien et dépensent beaucoup, d'ailleurs hommes jeunes, tous mariniers ou négociants. Comme Mahomet l'enseigne, il faut être modéré dans ses désirs et point avare; tu ne me donneras donc pour chaque esclave que deux cents piastres.

» — Deux cents piastres, Ali! mais c'est le prix le plus cher auquel je pourrais racheter des gentilshommes; c'est une rançon d'homme considérable.

» — Tous les esclaves sont égaux; vois-les dans

ma maison et dans les emplois de mon palais; tous, nus du col à la ceinture; tous, rasés; tous, chargés de chaînes également pesantes; tous, obéissant au même bâton. Deux cents piastres donc, je n'ai que vingt Français à te céder.

» — Vingt, à deux cents piastres! c'est impossible.

» — Il le faut pourtant. Penses-tu marchander avec moi comme avec un vendeur de chair de bœuf? Ne sais-tu pas qu'ici je suis plus maître que le vice-roi? Ne sais-tu pas que ton différend avec Sébastien de la Mercy dépend de ma sentence arbitraire?...

» — Cruel, tu abuses. Fais de nous à ton plaisir; mais les esclaves chrétiens, épargne-les. Si je t'en paie vingt le prix que j'en devrais payer cinquante....

» — Tu as apporté des marchandises pour te faciliter dans ton commerce; je t'en achèterai en échange d'esclaves : tu vois si je suis bon et accommodant! C'est convenu, toute ta cargaison m'appartient, tous mes esclaves sont à toi; tu gagneras ton procès au Batistan, parce que je sais que tu as le droit contre ce fourbe de père Sébastien... que je ferai jeter au bagne.

» — Au bagne, Ali! tu n'y songes pas! Ce religieux a tort contre notre ordre; mais la Mercy paiera pour lui, et tu serais inhumain si tu le

chargeais d'odieuses chaînes, quand il est venu, lui, pour en délivrer de malheureux chrétiens nos frères. Je te demande avant tout sa grâce.

» — Je ferai comme tu feras. »

Le père Lucien Hérault fut obligé de céder aux volontés du Chély-bey, qui, pour l'y contraindre, employa tous les moyens de persuasion et de violence qui étaient en son pouvoir. Les mathurins gagnèrent leur procès au Batistan contre l'ordre de la Mercy, parce qu'Ali-Pichilin était tout-à-fait désintéressé dans la question. Hérault perdit dix pour cent sur la cargaison du *Saint-Jean-de-Matha*, mais il ne prit que la moitié des esclaves du général des galères, parce qu'il avait déjà des engagements avec d'autres.

Le frère Boniface avait eu l'imprudence d'aller visiter les pères capucins, si particulièrement recommandés par la reine, et de faire savoir qu'on tenait beaucoup à les racheter; cela rendit difficile le marché du père Hérault. Il alla trouver Ben-Hamet, renégat espagnol, ayant un emploi considérable dans la milice; c'était lui qui avait acheté les trois franciscains, il y avait un an, sur le marché de Bab-azoun, à un pirate qui les avait capturés près des Baléares. Ben-Hamet connaissait l'intérêt que ces moines inspiraient au trinitaire, comme prêtres et surtout comme protégés d'Anne d'Autriche; aussi son premier mot fut-il qu'il

n'en cèderait pas un, fût-ce le plus vieux, celui qui travaillait à peine, à moins de mille piastres. C'était horriblement cher, même pour des capucins, parce que la rançon extraordinaire d'un captif était cinq cents piastres, quinze cents livres environ de la monnaie de France, quand l'esclave avait une valeur bien réelle. Hérault voulut marchander; il chercha à soulever dans le cœur du renégat quelques uns de ces sentiments chrétiens qu'il espérait ne pas trouver tout-à-fait morts; peine perdue.

« — Je sais ce que vaut un moine français, frère Lucien, répondit Ben-Hamet d'un ton railleur. Un bénédictin, bon paresseux qui ne sait que lire et travailler de la plume, je te le donnerais pour sept cents piastres; toi, qui es un homme courageux, qui viens ici, sans autre avoir que ton chapelet, sans autre appui que ta foi, lutter contre le divan, l'aga et le Chély-bey, si tu m'appartenais, je ne te donnerais pas pour quinze cents réales de huit; un capucin pour qui je n'ai pas la moindre estime, un traîneur de besace qui ne sait pas même bécher la terre comme un chartreux, je le donne pour rien. Il n'est pas un de mes esclaves, soldat, marinier, marchand ou vilain que je ne te fisse payer plus cher. D'ailleurs, je sais que tu as ordre de racheter Théophile, Anaclet et Hilarion, et tu les achèteras, ou bien...»

Ben-Hamet s'interrompit ; et, se retournant du côté d'un jeune Maure qui caressait un lion et jouait avec lui sur son tapis, il lui adressa quelques paroles en arabe. Le Maure sortit, laissant le lion, qui alla se placer sur les pieds du renégat ; et bientôt des esclaves apportèrent aux deux trinitaires des boissons rafraîchissantes, et à Ben-Hamet du café dont la vue fit faire aux deux Français une grimace que le musulman parut trouver fort plaisante. Au bout de quelques minutes, le jeune Maure rentra et fit un signe à son maître. Frère Boniface du Bois pâlit involontairement. Lucien calme, grave, caressant sa longue barbe grisonnante, garda cette sérénité de son regard, qui ne s'altérait jamais ; et, s'apercevant de l'émotion de son frère, il chercha à le rassurer par de douces paroles empruntées à l'Ecriture.

Boniface avait entendu un bruit d'armes, et il avait cru son dernier moment arrivé. Des armes avaient été agitées en effet dans la cour de l'aga, mais c'était pour d'autres que les trinitaires qu'elles étaient apprêtées. Ben-Hamet se leva, vint prendre Hérault par le bras, se fit devancer par son lion et suivre par le Maure, qui conduisait Boniface ; on passa sur une terrasse. Quel spectacle frappa les regards des deux moines ! Dans la cour, trois hommes nus, attachés à des poteaux, avaient auprès d'eux des bourreaux armés

bâtons prêts à frapper : c'étaient les capucins de la reine.

« — Voici tes frères, Lucien Hérault ; ils vont mourir sous la falaque, si tu ne les rachètes pas. Cent coups de bâton les abattront à mes pieds ; et, comme je suis humain, les balles de fer qui sont dans ces mousquets les achèveront. Tu n'as, pour te décider, que le temps de la prochaine aspiration de mon chibouk.

» — Trois mille piastres te seront comptées dans une heure. Tu es un homme cruel, Ali ; plus cruel peut-être que tu ne penses !... Mais délivre à l'instant ces malheureux... Mes frères, vous êtes libres ! La reine Anne, notre glorieuse souveraine, vous a rachetés ! »

On détacha les capucins, on leur donna des habits, et bientôt ils furent dans les bras des frères Hérault et du Bois.

Lucien reprit alors :

« — Notre consul a racheté cent dix captifs, et notre aumône est épuisée ; il faut que j'emprunte deux mille piastres pour accomplir ma mission. Or, ces deux mille piastres, il faut que tu me les prêtes. Notre ordre te les rendra avec les intérêts, et moi je resterai en ôtage chez toi jusqu'à ce qu'un navire de France te les apporte. Veux-tu ? Tu désirais tout-à-l'heure de m'avoir pour captif ; me voici. Je t'appartiens à partir d'aujourd'hui.

Donne-moi quatre janissaires qui te répondront de moi ; dans trois jours, je serai dans cette maison, pour n'en plus sortir avant que mon emprunt ne soit payé. »

Ben-Hamet toucha dans la main de Lucien Hérault, qui s'éloigna, accompagné des gardes et des quatre moines, dont les pleurs de reconnaissance et d'admiration ne pouvaient se tarir. En quittant la maison du renégat, il alla chez le consul de France, où Ibrahim-Raïs l'attendait.

Le marché fut vite conclu pour le rachat du pauvre Jeannettino, qui fut cédé au prix d'une dizaine de piastres. Le lendemain, la polacre du patron Maillan était prête à mettre sous voile, emmenant Boniface et cent quatorze captifs délivrés, quand le Cheli-Bey signifia à Hérault que soixante-quatorze chrétiens resteraient avec lui en otage jusqu'à ce que trois mille piastres fussent payées à Ben-Hamet. Toute résistance était inutile. Lucien embrassa les quarante heureux qu'il pouvait envoyer en France, et exhorta les autres à la patience. Il se rendit chez Ben-Hamet, qui lui épargna d'abord la douleur des fers et la fatigue des travaux manuels.

Le Saint-Jean-de-Matha, bon voilier, arriva en cinq jours à Marseille. La foule était sur la haute terrasse de Saint-Jean pour le voir mouiller dans la rade, car de loin sa bannière à la

croix bleue et rouge l'avait signalé à la population. Une foule de barques sortit alors du port pour aller auprès de lui; je dis auprès, autant du moins que la prudence le permettait, car il revenait d'une terre toujours suspectée de peste, et il avait à faire une quarantaine. Mille voix s'élevaient de ces embarcations pour s'informer du nom des rachetés; mille cris de joie ou de douleur accueillaient ces noms, selon que les demandes trouvaient une satisfaction ou un cruel désappointement.

Au milieu de ces épanchements du bonheur et du chagrin, on entendit une exclamation en langue étrangère, et l'on vit la personne qui venait de la jeter au vent tomber sur le banc du rafiau et s'évanouir. Cette personne était une femme; cette femme, c'était la Génoise Aurietta Gambazzo. Elle avait vu son fils qu'on lui avait amené sur le bord de la polacre, et qui ne l'avait pas vue, lui; elle fut bien heureuse un instant! mais elle avait demandé à voir, à remercier le père Lucien, et on lui avait appris qu'il était resté en otage, et cette nouvelle l'avait subitement frappée d'un coup affreux. Elle revint pourtant à elle pour se consoler avec son fils, et demander à Dieu le prochain retour de leur bienfaiteur. Après la quarantaine, Jeannettino fut donné à sa mère, qui le conduisit au meilleur médecin de Marseille. Le jeune homme

guérit de sa cécité, et l'ordre entier des mathurins regarda cela comme un miracle.

Quant aux autres captifs rachetés, en tête desquels étaient le révérend père Anaclet de Lassay, le révérend père Théophile de Rennes, frère Hilarion de Roscof, le baron de la Tour deCourpon, de Sens, le sieur du Sanzay, la demoiselle Renée Jourdart, sa femme, et leur servante Jeanne Fouché, de Nantes comme ses maîtres, à leur descente de la polacre, ils furent reçus processionnellement par les pères mathurins de Marseille et par tous les couvents et paroisses de la ville, qui s'étaient joints aux trinitaires. Ce fut une grande fête dans la ville, comme à chaque retour de captifs.

Les rachetés furent menés, par Boniface du Bois et quelques pères marseillais, jusqu'à Paris, en traversant toutes les provinces de l'est de la France, où ils reçurent un accueil empressé, et furent l'occasion de processions solennelles. Ce fut surtout à leur arrivée à Paris que la cérémonie publique fut belle et imposante. Ils entrèrent par la porte Saint-Antoine, où tous les religieux du couvent des mathurins les attendaient avec des cierges allumés. Alors la marche commença pompeuse et magnifique.

En tête de la procession, on voyait d'abord deux archers de la ville ayant des hoquetons et

des hallebardes, puis deux bedeaux avec leurs masses, puis quatre-vingts confrères de Notre-Dame-de-Bonne-Délivrance, marchant pieds nus, deux à deux, et vêtus de longues aubes. Chacun d'eux avait une couronne de laurier sur la tête et à la main un gros cierge aux emblèmes de la rédemption.

Venaient, après les confrères, les mathurins, suivis d'un nombre considérable d'archers de la ville en grande livrée. Quarante jeunes enfants, ayant des roquets de fine toile blanche, une branche de laurier à la main et une guirlande dans les cheveux, suivaient les trinitaires. Un de ces enfants portait un guidon de taffetas blanc où étaient peints deux anges à genoux tenant une croix rouge et bleue avec ces mots : *Redemptionem misit Dominus populo suo.* Après un beau corps de musique, où figuraient, avec les chantres de Notre-Dame, les meilleurs musiciens de la Sainte-Chapelle, marchait un chœur de religieux mathurins. Des trompettes suivaient, ayant à leurs longs instruments des banderoles de camelot blanc, avec une grande croix rouge et bleue, bordée de frangettes rouges, blanches et bleues, et les cordons de même, selon l'ordinaire des guidons et des bannières de l'ordre.

Enfin marchaient les rachetés, portant un scapulaire de l'ordre de la Trinité et une chaîne sur

l'épaule. Des frères convers les accompagnaient, et au milieu figuraient des bannières aux armes de l'ordre, aux armes de France et du pape. Des archers fermaient la marche, qu'une foule de peuple grossissait le long de la rue Saint-Antoine.

Dans cette rue, la Reine rencontra la procession; elle fit arrêter sa voiture pour la voir passer et recevoir les actions de grâces des pères capucins qui se jetèrent à genoux pour la saluer. Anne d'Autriche allait faire ses dévotions chez les religieuses de Sainte-Marie; elle rejoignit les captifs au Louvre, où ils furent présentés au roi, qui les complimenta et leur fit quelques cadeaux. Un *Te Deum*, un docte et éloquent sermon de l'abbé de Cérisy, où assistait monseigneur le chancelier Séguier, garde-des-sceaux de France, et tout ce qu'il y avait de pieux et de distingué à la cour et à la ville, une seconde procession et un second sermon complétèrent cette fête, après laquelle chaque captif fut renvoyé à sa famille avec une petite somme d'argent.

Et le père Lucien Hérault, que devint-il? Hélas! il mourut à Alger, le 28 janvier 1646. Les trois mille piastres n'arrivaient pas assez vite au gré de l'impatiente avarice de Ben-Hamet; il fit emprisonner le moine, que d'abord il avait traité avec assez de douceur. Puis, chaque jour, il le fit

fustiger, sans qu'on pût arracher une plainte à l'admirable résignation du bon père. Hérault succomba à la fin; et, chose singulière! le divan permit que les prêtres esclaves portassent son corps jusqu'à la chapelle du bagne, où on lui fit un grand service. Il fut transporté ensuite et enterré hors la ville, au cimetière des chrétiens, vers la porte Bel-al-Oüet. Son nom resta en vénération chez les captifs chrétiens, qui plus d'une fois l'ont invoqué comme un saint. Après la conquête d'Alger, en 1830, quelques captifs de l'intérieur des terres revenant en Europe, racontaient des traits de la vie — qu'ils savaient par tradition — du bienheureux Lucien Hérault, rédempteur de chrétiens esclaves, mort esclave lui-même.

NOTES.

— *Au couvent de Cerfroy.* (P. 305.) Aujourd'hui Montigny-l'Allier (Seine et Marne).

— *Et attaches du monde.* (P. 306.) « Qui nullis sudoribus, » nullis laboribus, nullis angustiis, non sibi ipsis parcentes; » quin potius spretis sæculi vanitatibus... » (Certificat donné aux captifs rachetés.)

— *Une polacre neuve.* (P. 309.) La polacre du commencement du XVIIIe siècle ne ressemblait pas tout-à-fait à celles qui courent aujourd'hui la Méditerranée. Son mât de l'avant et celui de l'arrière étaient à voiles latines ; son mât du milieu portait deux voiles carrées. Au chap. IV de son *Armata navale*, le capitaine Pantero-Pantera décrit la polacre de son temps (1604) avec assez de détails. Pour l'étymologie probable du mot *polacre*, voir t. II, p. 241, de l'*Arch. nav.*

— *Fondateur de notre ordre.* (P. 318.) Jean de Mathaétait un gentilhomme provençal, qui, dégoûté des plaisirs bruyants qu'il trouvait à la cour des souverains de sa province, entra en religion vers 1192, et fut ordonné prêtre. Comme il célébrait sa première messe, un ange lui apparut au lever-dieu, beau, radieux, éclatant de lumière, ayant sur la poitrine une croix rouge et bleue, et à ses côtés deux esclaves, l'un chrétien,

l'autre turc. Cet ange, tenant ses bras croisés, semblait échanger les deux esclaves. Jean conféra de cette vision avec tous les dignitaires de l'église et de l'université de Paris, qui lui assurèrent que Dieu avait de grands desseins sur lui. Quelque temps après, dit la légende, le besoin de la vie solitaire se fit sentir en son cœur, il alla trouver au bois de Gandelu, à six lieues de Meaux, Félix de Valois, ermite qui vivait là en odeur de sainteté. Ils menèrent quelque temps ensemble la vie contemplative, souvent visités dans leur cabane, non par des hommes, mais par un cerf haut encorné, qui portait au milieu de son bois une grande croix rouge et bleue, semblable à celle qui avait apparu à Matha sur la poitrine de l'ange. C'en fut assez pour décider Jean à instituer un ordre de religieux affecté à la rédemption des captifs. Le premier il prit la robe blanche avec la croix rouge et bleue. Ces trois couleurs unies furent celles de tous les ornements et cordons des bannières de l'ordre des Mathurins. Elles n'appartenaient pas seulement, en 1789, à ces pères Rédempteurs, elles étaient celles de la livrée des rois de France dès avant Henri III, ce que j'ai démontré dans un Mémoire sur le *pavillon tricolore,* inséré au 1er vol. de la *France maritime.* L'assemblée nationale, qui croyait inventer un assortiment de couleurs nouvelles, pour que le peuple ne marchât plus sous le drapeau blanc, enseigne française depuis la cornette de Charles VII, timbra la cocarde des couleurs que les pages, les valets et les suisses des rois portaient depuis trois siècles, des couleurs qu'avaient la livrée de Louis XVI et celle du duc d'Orléans! Quelle singulière préoccupation aveugla donc Mirabeau lui-même, et ne permit à personne de s'apercevoir de cela?

— *Et demy pour cent.* (P. 320.) Voir *Histoire de Barbarie et de ses corsaires*, par le R. P. F. Dan, maistre et supérieur du couvent de l'ordre de Sainte-Trinité, fondé au château de Fontainebleau, p. 138.

— *Une robe brune.* (P. 322.) Dans le tableau qu'il exposa en 1833 et qui fait partie du Musée du Luxembourg, M. Granet a peint des *pères Rédempteurs* de la Mercy, et non des Trinitaires. Les querelles entre les deux ordres furent passablement scandaleuses, et l'affaire des pères Faure et Sébastien de la

Mercy à Alger prouva assez de mauvaise foi chez les directeurs de cette communauté.

— *Parut trouver fort plaisante.* (P. 327.) L'histoire des corsaires de Barbarie contient un passage assez curieux sur une liqueur noire et répugnante que les Turcs boivent avec plaisir, et qu'ils appellent *cavé.* Je crois que ce bon moine est le premier qui ait parlé du café, long-temps avant les querelles qu'il souleva dans le monde des *précieuses.*

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

